

Aurès

(suite)

E.B., Ph. Leveau, P. Morizot, J. Morizot, M.-C. Chamla, F. Demoulin, S. Adjali et S. Chaker



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/258>
ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 1990
Pagination : 1097-1169
ISBN : 2-85744-461-3
ISSN : 1015-7344

Référence électronique

E.B., Ph. Leveau, P. Morizot, J. Morizot, M.-C. Chamla, F. Demoulin, S. Adjali et S. Chaker, « Aurès », in Gabriel Camps (dir.), *8 / Aurès – Azrou*, Aix-en-Provence, Edisud (« Volumes », n° 8), 1990 [En ligne], mis en ligne le 20 avril 2011, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/258>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Tous droits réservés

Aurès

(suite)

E.B., Ph. Leveau, P. Morizot, J. Morizot, M.-C. Chamla, F. Demoulin, S. Adjali et S. Chaker

Préhistoire (E.B.)

- 1 Les recherches préhistoriques demeurent encore au stade de la prospection dans l'ensemble de l'Aurès. Un seul gisement connu depuis le début du siècle, a fait l'objet d'une fouille moderne : la grotte du Khanguet Si Mohamed Tahar (connue aussi sous le nom de grotte Cappeletti), encore est-elle située sur le versant nord du massif, surplombant le bassin de Timgad. Ce gisement a servi à définir un faciès du Néolithique de tradition capsienne (C. Roubet, 1979). Cependant l'occupation du massif n'est limitée ni à cette région, ni à cette époque.
- 2 Les prospections récentes de J.-L. Ballais ont fait connaître 43 nouveaux sites. Le Paléolithique est représenté uniquement sur le versant et le piémont sud (Chetma, Oued Dermoun). Un Epipaléolithique indifférencié à lamelles abondantes est plus régulièrement réparti dans les grandes vallées. Le Capsien a été reconnu dans le voisinage de Mchounèche, mais il est bien mieux représenté dans le nord, en relation avec l'occupation massive des Hautes plaines par cette culture. Le Néolithique, en dehors du site majeur du Khanguet Si Mohamed Tahar, demeure mal représenté. L'occupation ininterrompue des grottes depuis cette époque ne facilite pas la prospection ; aussi est-il difficile de tirer la moindre conclusion de la répartition actuellement connue des gisements.

L'Aurès dans l'Antiquité (Ph. Leveau)

- 3 Par Aurès, on entend le massif montagneux d'Algérie, qui se dresse au sud de Khenchela, Lambèse et Timgad entre les chotts du Constantinois et la dépression saharienne des Ziban. Cette zone de hautes terres forme un bouclier qui culmine à 2 328 m. Il est habité

par un groupe berbérophone, les Chaouia. L'Aurès entre dans l'histoire – au sens stricte du terme – à la fin de l'Antiquité grâce au récit que, dans *La Guerre Vandale*, l'historien byzantin Procope donne de la révolte des tribus maures contre les Vandales qui s'en étaient assuré le contrôle (*De Aed*, VI, 7, 6) et des campagnes de Solomon sous l'Empereur Justinien.

- 4 *Aurasius* n'est pas attesté comme oronyme à l'époque romaine. Mais il apparaît aux second et troisième siècles comme *cognomen*, précisément dans la région (CIL VIII 2476 et ad. 17965) sous cette forme, et, à Lambèse, sous la forme *Aurassus* (CIL VIII 2626) ainsi que comme *agnomen* à Lambèse encore sous la forme *Auras-sius* (CIL VIII 2848). Un *Aurasius Toletanse ecclesiae pontifex* est attesté par Ildelf. *vir. ill.* 5. Enfin une inscription de *Caesarea* de Maurétanie, datable peut-être du 1^{er} siècle, donne comme nom *Aurasigudula* dans laquelle on pourrait reconnaître une *Aurasi(a) Gudula(e) filia* (CIL VIII 21109). Cela paraît interdire d'identifier avec l'Aurès, *YAudon* nommé par Ptolémée (IV, III n° 6) et qui paraît bien avoir été au sud de Lambèse (sur *Audon*, J. Desanges, *Les tribus africaines de l'Antiquité classique à l'ouest du Nil*, Dakar, 1962, p. 118 n° 8). Par la suite, on reparle de l'Aurès à propos de la résistance qu'opposent aux conquérants arabes la Kahéna et les tribus berbères.
- 5 L'Aurès a-t-il été une zone de résistance à la pénétration romaine, un refuge où des populations indigènes auraient attendu l'heure de la revanche ? L'occupation du massif dans l'antiquité est en réalité mal connue. Par transposition à l'Antiquité d'une réalité contemporaine, Ch. Courtois a voulu faire de l'Aurès un morceau de « l'Afrique oubliée », un bastion montagneux à l'écart de la romanisation que les conquérants romains auraient peu à peu investi. À l'époque flavienne, ils auraient commencé la mise en place d'un *limes* au nord du massif. Sous les Antonins, la domination romaine glisse vers la zone saharienne. En 100, Trajan installe une colonie militaire à *Thamugadi* assurant ainsi le contrôle des deux défilés de Foum Ksan-tina et Oued Taga et la surveillance des voies qui empruntent les vallées des oueds el Abiod et Abdi. Une inscription rupestre (CIL VIII 10230) marque le franchissement des gorges de Tighanimine. Le *limes* passe alors au sud de l'Aurès et une route stratégique relie *Ad Majores* et *Ad Médias* à *Thabudeos*. Le transfert de la III^e légion Auguste à Lambèse complète le dispositif : « Aurès, Metlili, Hodna sont encerclés et isolés les uns des autres » (M. Benabou, *La résistance africaine*, Paris, 1976, p. 118). L'encerclement militaire de l'Aurès aurait été mené en parallèle avec la limitation et la sédentarisation des Musulmanes.

Inscription rupestre de la *Legio VI Ferrata* à Tighanimine (photo G. Camps).



- 6 Cette vision des choses est discutable et l'interprétation en terme stratégique de l'occupation de ces régions de Numidie est maintenant contestée. En fait il semble que l'organisation défensive de la plaine de Timgad soit attribuable à l'époque byzantine et non à l'époque romaine. Au Haut-Empire, l'état-major romain ne paraît pas avoir conçu de plan d'investissement des hautes terres, qui auraient constitué le bastion d'une résistance militaire. J.-M. Lassère insiste fortement sur l'importance de mouvements de transhumance (J.-M. Lassère, *Ubique Populus*, Paris, 1977, p. 358-363) ; ils amènent les Aurasien à se déplacer de l'intérieur de leurs montagnes vers ses bordures où la présence sédentaire romaine est plus forte ; ils conduisent les nomades venus de Tougourt et de Biskra vers les plaines céréalières situées entre Guelma et Souk-Ahras en contournant l'Aurès comme l'actuelle ašaba. Par contre, au VI^e siècle le danger vient de la montagne et on s'organise pour s'en défendre (J. Lassus, *La forteresse byzantine de Thamugadi. Fouilles à Timgad 1938-1956, I*, Paris, 1981, p. 20, n° 18). Mais, même à cette époque, l'opposition n'est pas si forte que C. Courtois avait pu le croire à partir des données tirées d'une exploration insuffisante du massif.
- 7 A l'époque d'Antonin la présence d'une vexillation de la légion VI *Ferrata* venue de Syrie (CIL VIII 10230) et travaillant à la construction d'une route dans la vallée de l'oued el Abiod a été mise en rapport avec la révolte qui aurait embrasé l'Afrique sous cet Empereur ; mais il y a d'autres explications telles que le remplacement d'effectifs engagés en Césarienne (Benabou, *op. cit.*, p. 141) ou l'usage traditionnel d'unités militaires pour les grands travaux (*cf. infra*). Sous Commode un *burgus speculatorius* (CIL VIII 2495) est édifié 6 km au sud de *Calceus Herculis* ; la défense est complétée sous Caracalla (Benabou, *op. cit.*, p. 161-162). J. Baradez en faisait un poste du *fossatum Africae*, (*op. cit.*, p. 239). Mais il peut s'agir d'un simple poste de police contre les *latrones* dont l'existence n'a rien de surprenant tout autant que d'un élément d'un véritable dispositif militaire. Sous les

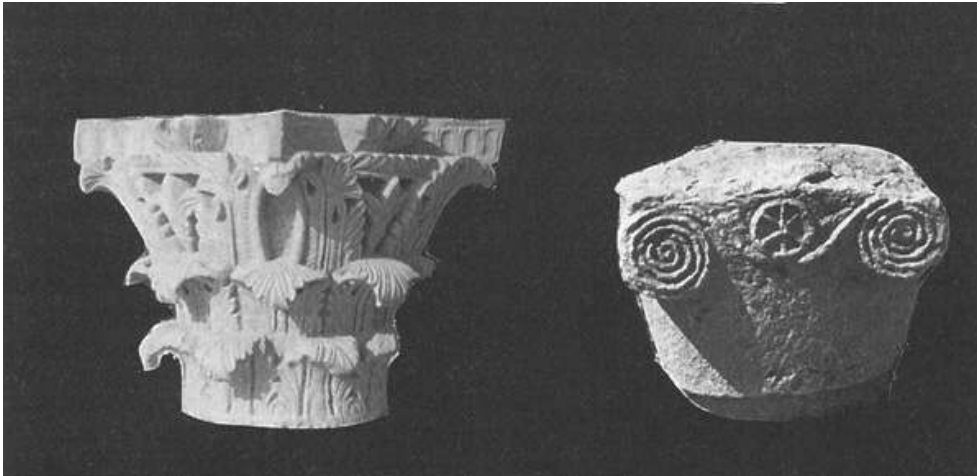
Sévères en 197-198, une vexillation de la III^e légion Auguste laisse à Menaä une inscription où elle se dit *morans in procintu*, c'est-à-dire en état d'alerte, sans que l'on puisse dire s'il s'agit de troubles qui seraient la « confirmation de cette solidarité entre montagnards et nomades que les Romains voulaient briser autant que possible » (Benabou, *op. cit.*, p. 178) ou de la simple surveillance d'une voie de transhumance (CIL VIII, 2464 (= 17952), 2465 (= 17953), 2466 (= 17954). De même l'utilisation de la main d'œuvre militaire dans les travaux agricoles pour la moisson (*morantes ad fenum seclandum*, CIL VIII 4322 = 18527) ne signifie pas forcément qu'il ait fallu protéger les paysans.

- 8 D'une manière générale les documents épigraphiques qui ont été mis en rapport avec d'éventuels tumultes maures concerneraient en réalité de simples opérations de police ou de contrôle de déplacements saisonniers. L'administration romaine utilisait traditionnellement la main d'œuvre militaire dans les grands travaux du génie que nous appelons maintenant « civil ». Tel est le cas pour les travaux de voiries, les ouvrages d'hydraulique urbaine (les aqueducs) et rurale (drainages en particulier), les aménagements de voies d'eau ou les constructions de canaux (*fossae*). Les interprétations proposées par J. Carcopino et S. Gsell avaient été systématisées par J. Baradez ; quelques auteurs continuent à les défendre (M. Euzennat, *Recherches récentes sur la frontière d'Afrique (1964-1974)*, dans *Studien zu den Militärgrenze Roms. II, Vorträge des 10. internationalen Limescongresses in der Germania Inferior*, 1977, p. 441) mais elles ont été critiquées de divers côtés en particulier par R. Rebuffat (*Enceintes urbaines et insécurité en Maurétanie tingitane*, dans *MEFRA*, 86, 1974-1, p. 501-522).
- 9 Il serait tout aussi erroné de croire que les Romains auraient mis en culture une zone vide en y introduisant leurs techniques agricoles. L'Aurès était vraisemblablement habité par une population sédentaire détentrice d'un savoir dans le domaine des techniques hydrauliques. J. Birebent y avait noté l'importance des travaux hydrauliques anciens. Il a eu certes tendance à en attribuer trop systématiquement la construction aux Romains ; mais l'ancienneté et l'importance de la mise en valeur agricole n'en demeurent pas moins une réalité établie : le commentaire qu'a donné M. Janon du texte de Procope montre que les Maures avaient une parfaite maîtrise des travaux hydrauliques et savaient se servir de leur canaux pour se défendre contre les Byzantins. J. Despois avait noté l'appartenance de l'Aurès à l'ensemble des massifs présahariens où, à la différence de ce que l'on observe au nord du Maghreb, les paysans édifiaient des terrasses de cultures (J. Despois, *La culture en terrasse en Afrique du Nord*, dans *Annales ESC*, 1956, p. 24-50). Le massif n'en était pas pour autant fermé à l'influence romaine. Les explorations conduites ont montré que cette idée était à revoir. En fait les vides de l'*Atlas Archéologique* correspondent plutôt à une absence d'exploration comme l'ont montré les travaux de J. et P. Morizot ; ceux-ci, à l'occasion de divers séjours, ont identifié un lot important d'une quarantaine de documents épigraphiques qui viennent notablement grossir la série des textes antérieurement connus. J.-M. Lassère ne pouvait faire état que 13 épitaphes utilisables dans les décomptes démographiques auxquels il s'est livré pour l'Aurès et les Nemenchas réunis (*op. cit.*, p. 483, n° 17). Le recueil des inscriptions libyques de J.-B. Chabot recense 9 textes dans le Sud Constantinois/Aurès (*Recueil des Inscriptions libyques*, Paris, 1940-1941, n° 823-831). Il n'y a pas lieu d'interpréter ces données épigraphiques en terme d'opposition culturelle : inscriptions latines et libyques attestent plus de l'importance de la culture écrite que d'une romanisation ou d'une non romanisation (cf. Benabou, *op. cit.*, p.479-482). Dans le même ordre d'idées, G. Camps avait observé que l'Aurès se situait à l'intérieur de

la zone des poteries modelées et peintes du Maghreb actuel dont il a observé la curieuse coïncidence avec la domination romaine.

- 10 Le passé préromain est encore plus mal connu que la période romaine. S. Gsell a exprimé l'hypothèse que la famille du constructeur du Medracen aux IV^e-III^e siècles était originaire de l'Aurès qui aurait été le berceau de la dynastie massyle (S. Gsell, *Histoire Ancienne de l'Afrique du Nord*, t. 5, p. 97-98). Comme l'a souligné G. Camps, les hypothèses qui ont été formulées à partir de données linguistiques sont aventureuses : en rapprochant le nom des Maures et Aurès (cela expliquerait la sifflante qui apparaît dans le nom grec de *Maurusioi*), on a voulu situer non au Maroc mais dans l'Aurès le royaume maure de Bocchus, le contemporain de Jugurtha (A. Berthier, *La Numidie... Contra G. Camps, Massinissa...*, p.148).
- 11 On considère en général que l'Aurès n'a pas été urbanisé ; l'urbanisation à la romaine avec l'accession au statut municipal n'a concerné que les agglomérations du piémont : Lambèse accède au statut municipal sous les derniers Antonins ; *Gemellae* obtient un statut analogue à la même époque. S'y mêlent une population de vétérans et d'indigènes. Récemment P. Morizot a montré qu'à Menaa existait une agglomération du nom de *Tfilzi* (?) et qu'elle était dotée d'institutions politiques avec des *magistri* ; il signale l'existence de vestiges archéologiques d'autres agglomérations antiques importantes (Le génie Auguste de Tfilzi ; Nouveaux témoignages de la présence romaine dans l'Aurès, *Bull. arch. du CTHS, nouv. sér.*, 10-11b, p. 45-91, Paris, 1977). A propos des vestiges de la zaouia des Beni Barbar, dans le djebel Cherchar entre Aurès et Nemencha, il envisage la possibilité qu'ait existé à cet endroit un municpe latin (La zaouia des Beni Barbar, cité pérégrine ou municpe latin, dans *Bull. arch. du CTHS, nouv. sér.*, fasc. 18 B, p. 31-75, Paris, 1988) ; on y connaissait le mausolée familial d'un Pinarius Processianus *dec(urio) mun(ici-pii) Bad(iensis)* ainsi qu'une inscription honorifique dédiée en 195 par un C. Servilius Macedo *dec(urio) municipi Gemel(lae)*. En fait ces textes entrent dans les séries documentaires montrant la présence d'aristocraties municipales dans le monde rural. La recherche n'a pas été faite spécialement pour l'Afrique ; mais, à partir d'une enquête épigraphique poursuivie en Narbonnaise et Cisalpine, P.A. Février a montré qu'il était possible de repérer la présence de magistrats municipaux sur le territoire rural des cités ; il s'agit d'un fait de culture : « dans le vécu d'un magistrat ou d'un sévir, charges à la ville et séjour rural sont les deux faces d'une même réalité » (Villes et campagnes des Gaules sous l'Empire, dans *Ktéma*, 6, 1981). Aussi, dans l'état actuel de la documentation épigraphique, est-il difficile de s'aventurer au-delà et d'en tirer des conclusions sur le statut juridique des collectivités de l'Aurès.

Chapiteaux de la zaouïa des Beni Babar (photo P. Morizot).



- 12 Dans la recherche actuelle, la question des influences culturelles qui se sont exercées sur l'Aurès et le devenir des dominations politiques se posent avec une particulière acuité. Des relectures et des réinterprétations sont toujours possibles en même temps que le débat est renouvelé par l'apport d'une documentation nouvelle. Ainsi un article récent de P. Morizot montre l'importance des vestiges architecturaux du christianisme dans une vallée où, jusqu'ici, on n'en connaissait pratiquement aucun (*La Zaouïa des Beni Barbar, loc. cit., p. 53*). En fait l'image que l'on a de l'occupation antique de l'Aurès n'est pas seulement déformée par les lacunes de *l'Atlas Archéologique de l'Algérie*, publication ancienne et d'utilisation délicate, elle souffre aussi de l'état des connaissances sur les céramiques antiques et de leur prise en compte. Nos connaissances sur l'occupation sur sol dans d'autres régions de l'Empire sont renouvelées par des prospections systématiques assorties de ramassages de surface. Rien de tel n'a été fait dans les Aurès. Il faut donc s'attendre à un renouvellement des connaissances le jour où la recherche archéologique s'y sera développée. Depuis plus d'une génération, la réflexion s'appuie sur des données datant du début du siècle. Elles ont permis la rédaction de synthèses historiques et géographiques qui sont appelées à être remises en question comme celle, particulièrement marquante, de X. de Planhol dans *Les Fondements géographiques de l'histoire de l'Islam* (Paris, 1968). Les géographes sont à cet égard dépendants des progrès de la recherche archéologique et, quitte à le déplorer, ils doivent en tenir compte s'ils ne veulent pas tomber dans des erreurs analogues à celles commises par R.I. Lawless ; celui-ci affirmait que les montagnes des bordures nord du Maghreb n'étaient pas peuplées dans l'Antiquité en se fondant sur des « blancs » de *l'Atlas archéologique* dus à l'absence de prospection ; il en faisait la base d'une étude de géographie humaine historique (L'évolution du peuplement, de l'habitat et des paysages agraires du Maghreb, dans *Annales de Géographie*, 1972, p. 451-464).
- 13 Le problème ne concerne pas la seule géographie historique « humaniste » : les géographes physiciens, climatologues et morphologues, sont aussi concernés comme il ressort de travaux récents. J.-L. Ballais, morphologue travaillant sur le quaternaire récent, vient de montrer l'intérêt que l'étude de l'évolution des formes récentes du relief présentait pour l'histoire : les systèmes agricoles ont sur le milieu naturel un impact que les archéologues, s'interrogeant sur la densité de l'occupation humaine, doivent prendre en compte en même temps que les données épigraphiques et proprement archéologiques.

J.-P. Chabin, climatologue, conclut d'un travail sur les marges nord-sahariennes de l'Est algérien que, si des arguments généraux et régionaux semblent impliquer la responsabilité humaine dans le grave appauvrissement de la nature que l'on observe dans les Nemencha voisines, il n'est pas impossible qu'une péjoration climatique, postérieure à l'Antiquité, ait aggravé l'évolution (Climatologie et géographie. Exemple d'une région présaharienne de l'Est Algérien, dans *Climat et climatologie, Volume d'Hommage offert au Professeur Pierre Pagny*, Université de Bourgogne, Centre de Recherches de Climatologie, Dijon, 1988, p. 63-77). Mais l'un et l'autre sont contraints d'utiliser une documentation archéologique qui mérite révision : animés, autrefois par la volonté plus ou moins consciente d'illustrer la prospérité apportée par Rome, maintenant par celle d'assimiler pour leurs effets néfastes colonisation romaine et colonisation française, les historiens ont eu tendance à accentuer l'image d'une crise consécutive au déclin de Rome. Tout cela appelle un réexamen. Des observations faites par M. Cote posent clairement le problème : certes il y a eu une dégradation récente du couvert végétal à la suite de défrichements ; mais le « glaciais était déjà très caillouteux et ne comportait que peu de sols par rapport à la masse des travaux anciens réalisés » ; les traces de ceux-ci avaient été recolonisées par une végétation broussailleuse correspondant à une phase d'économie pastorale extensive (Géomorphologie et évolution historique sur quelques piémonts de l'est algérien, dans *Géomorphologie et dynamique des bassins-versants élémentaires en région méditerranéennes*, Etudes Méditerranéennes, fascicule 12, Poitiers, 1988, p. 221-227).

L'époque Vandale (435-533) (P. Morizot)

- 14 C'est sous la plume de Procope, rapportant dans sa « Guerre des Vandales » les faits qui ont précédé la reconquête byzantine, qu'apparaît pour la première fois dans l'Histoire, tout au moins sous ce nom, l'*Oros Aurasion* qui est, vraisemblablement, la traduction d'un oronyme latin du type *Mons Aurasius*. Cette appellation donnera naissance à l'*Awrās* ou *Awarīs* des auteurs arabes, que nous avons à notre tour francisé sous la forme « Aurès ».
- 15 Ecrivant plus d'un demi-siècle après l'événement, l'historien grec nous apprend que sous le règne d'Hunéric (477-484) les Maures habitant l'Aurès, s'étaient révoltés contre les Vandales et étaient devenus indépendants. Plus loin, il ajoute une précision : les Maures ont chassé les Vandales de l'Aurès. Il en résulte que l'on ne peut guère mettre en doute la réalité d'une présence Vandale dans l'Aurès, sous le règne de Genséric et celui fort bref de son fils Hunéric.
- 16 Il y a tout lieu de penser que le massif fit partie du lot que Genséric s'était réservé, car Victor de Vita précise qu'après sa victoire le souverain divisa les provinces conquises entre ses soldats et lui-même, leur attribuant la Proconsulaire et conservant pour lui, outre la Byzacène, l'*Abaritana**, la Gétulie et une partie de la Numidie. Or l'Aurès appartenait à n'en pas douter à l'une de ces trois dernières régions, soit à la Numidie, dont il était partie intégrante jusqu'à la conquête vandale, soit à la Gétulie, qu'il faut prendre ici au sens le plus restreint du terme, car il est hors de question que l'occupation vandale ait débordé le piémont de l'Atlas saharien, soit encore l'*Abaritana*, si comme le pense J. Desanges ce vocable n'est qu'un des avatars du mot Aurès.
- 17 Quant à l'« *Aurasion* » de Procope, quel sens faut-il lui donner ?
- 18 La question se pose pour plusieurs raisons :
 1. Procope indique que trois jours sont nécessaires pour faire le tour de l'*Aurasion*, ce qui

est manifestement insuffisant s'il s'agit du quadrilatère Batna, Khen-chela, Khanga Sidi Nadji, Biskra, correspondant à ce que les géographes modernes appellent le massif de l'Aurès, dont le périmètre est d'environ 480 km.

2. Procope situe la ville de Timgad à l'est de la montagne, ce qui a conduit à rechercher l'*Aurasion* à l'ouest de la ville, alors qu'il résulte du récit de la deuxième expédition aurasienne de Solomon qu'il prit comme point de départ *Bagai*, situé à 60 kms à l'est de Timgad.

3. Enfin il présente l'Aurès comme une montagne d'accès difficile, certes, mais dont le sommet serait constitué de grasses campagnes arrosées de rivières aux eaux tranquilles, tableau qui rend assez mal compte de la réalité aurasienne.

19 Reprenons en détail ces différents points :

1. Localisation et étendue de l'*Aurasion*.

20 Procope indique que le massif est situé à 13 jours de voyage de Carthage ce qui correspond bien, sur la base d'une étape journalière de 30 km, aux 400 km qui séparent aujourd'hui Tunis de Khenchela, ville située à la limite nord-est de l'Aurès ; à la ligne suivante, il ajoute qu'il faut à un voyageur « *euzônos* », adjectif que l'on a traduit par « légèrement équipé » ou « sans bagage », trois jours pour faire le tour du massif.

21 Il semble bien que par ce rapprochement et cette précision l'historien grec ait voulu faire saisir à ses lecteurs la différence existant entre la vitesse normale d'un convoi routier ou d'une troupe lourdement chargée appelés à effectuer un trajet habituel entre des destinations connues, en faisant des haltes à intervalles réguliers, et l'allure accélérée d'un voyageur sans bagage, les uns et les autres étant susceptibles de couvrir journellement des distances très différentes.

22 D. Pringle étudiant à ce propos la terminologie de Procope est arrivé à la conclusion que la distance couverte en un jour par un voyageur pouvait selon les circonstances varier de 32 à 62 km et il est évident que les performances du voyageur *euzô-nos* s'inscrivaient parmi les moyennes les plus élevées. Une moyenne journalière de 62 km ne constituait d'ailleurs nullement un record : il était normal qu'un courrier à cheval fit 132 km par jour ; pressés par la nécessité, Marius, César font des étapes de 100 lieues par jour (148 km) ; ils bénéficiaient sans doute de relais nombreux et choisis, ce qui n'est pas nécessairement le cas du voyageur de Procope. Comme c'est de la bouche d'Ortaias, que celui-ci tenait la plupart de ses renseignements sur l'*Aurasion*, l'on est porté à croire que le chef maure a pris comme référence la distance qu'un homme de sa race était susceptible d'accomplir en un jour. Or pour un guerrier maure, alors, comme pour un berger chaouia, aujourd'hui, une marche d'une soixantaine de km par jour n'avait rien d'exceptionnel, à raison de 6 km par heure, elle correspondrait à 10 h de marche et 14 h de repos par jour. Si l'on veut bien retenir cette base de calcul, l'on sera conduit à admettre que le tour de l'*Aurasion* ait pu représenter un circuit de 180 km. Néanmoins ce chiffre reste inférieur à la moitié du périmètre de ce que nous appelons l'Aurès.

23 L'on en déduira, soit que l'estimation de Procope est erronée, ce qu'il est risqué d'avancer, soit que l'*Oros Aurasion* n'avait pas les dimensions de notre Aurès.

24 Depuis longtemps, Masqueray a souligné qu'il existait deux Aurès bien distincts : l'Aurès occidental et l'Aurès oriental qui se distinguaient en particulier par leur dialecte et leurs traditions ; les habitants de l'Aurès oriental avaient d'ailleurs une perception beaucoup plus nette de leur appartenance à une entité aurasienne. Ainsi le terme de « Djebel Aurès » ou « Aourès » n'était connu des habitants du massif que dans sa partie orientale ;

l'on peut vérifier cette affirmation de Masqueray en examinant les premières cartes au 1/200 000^e établies au siècle dernier par le service géographique de l'Armée sur la base des renseignements fournis par la population locale : le terme de Djebel Aurès n'y figure en effet que dans la moitié est des feuilles 29 et 38 où il désigne une chaîne de faible altitude qui va des environs de Khenchela à la vallée de l'Oued Mellagou. Se basant sur ces différents indices, Masqueray concluait que seul l'Aurès oriental méritait l'appellation d'Aurès. Il le réduisait d'ailleurs à peu de choses, puisqu'il lui assignait pour limites, à l'ouest la vallée de l'oued Mellagou et le massif des Beni Melloul, à l'est, le Djebel Che-char au nord la plaine de Baghaï, qu'il avait tendance à étendre pour des raisons peu claires jusqu'à la Meskiana. Quant au sud, bien qu'il ne le dise pas expressément, le Sahara en était évidemment la limite.

- 25 Persuadé que cette distinction entre les deux Aurès était très ancienne, Masqueray n'hésitait pas à faire de l'Aurès occidental le domaine d'Ortaïas et de l'Aurès oriental celui de Iabdas. Or la découverte, en 1941, près d'Arris, de l'épithaphe du *dux et imperator* Masties, semble lui donner raison. En effet, J. Carcopino a reconnu en Vartaia, l'auteur de cette épithaphe, l'Ortaïas de Procope, dont les possessions s'étendaient à l'ouest de celles de Iabdas, chef des tribus de l'*Aurasion* ; et comme cette inscription provient de la partie occidentale du massif, il y a tout lieu de penser que l'aire de commandement d'Iabdas correspondait à peu de choses près, à l'Aurès oriental de Masqueray ; or on peut aisément circonscrire celui-ci dans un périmètre de 180 km, correspondant aux trois fortes journées de marche de Procope.
- 26 2. Quant à la phrase de Procope situant Timgad à l'est de la montagne, C. Courtois et J. Desanges ont établi qu'elle était susceptible d'une autre interprétation ; Gsell la traduisait ainsi : « La ville de Thamugadi, située contre la montagne (c'est-à-dire, l'*Aurasion*) au commencement de la plaine, en direction du Levant » (*Atlas archéologique de l'Algérie*, f. 38, n° 91). Or il faut comprendre au contraire que c'est la plaine qui est située à l'est de la cité et non l'inverse, ce qui est en gros exact.
- 27 3. Enfin, il n'y a pas lieu d'accorder une importance excessive à la description idéalisée de Procope : J. Desanges et M. Janon ont souligné que ces expressions hyperboliques font partie du vocabulaire que les auteurs antiques utilisaient volontiers pour parler de la montagne ; il n'en reste pas moins que, comparé à la sécheresse des hauts plateaux constantinois à la fin de l'été, époque où se déroule la première expédition de Solomon l'univers aurasien est beaucoup plus verdoyant ; mais naturellement, il ne faut pas prendre au pied de la lettre le texte de Procope en cherchant, comme Masqueray une montagne isolée répondant exactement à cette description.
- 28 En conclusion, il est possible d'avancer que l'*Aurasion*, qu'ont occupé les Vandales et dont ils ont été chassés définitivement par de nouveaux venus, les Maures, était essentiellement la partie orientale du massif, la plus proche de Carthage par conséquent.
- 29 Quant à la partie occidentale, il est bien difficile de savoir quel fut son sort entre 435, date de l'établissement de la monarchie vandale et la période 477-484 qui vit la sécession de l'*Aurasion*.
- 30 A-t-elle été, comme la Mauritanie sitifiennne voisine, restituée à Valentinien III en 442, ou bien appartenait-elle comme l'*Aurasion*, à la fraction de la Numidie que conservait Genséric, nous l'ignorons. Quoiqu'il en soit il est évident que la disparition de l'Empire d'Occident en 476, suivie de l'invasion maure de l'Aurès oriental la libère de toute allégeance et que ces deux événements expliquent la naissance de ce qui deviendra à l'est

la principauté d'Abdas, à l'ouest, le futur « empire » de Masties et la principauté d'Qrtaias.

- 31 Mais ces Maures, Procope est très clair à leur propos, sont dans le massif des intrus, qui ont imposé leur domination à une population romaine au sens très large du terme, en tous cas romanisée depuis plusieurs siècles et largement christianisée ; cette population correspond à ce que Procope appelle, des « Libyens » et qu'il demande à ses soldats de ménager, car, leur explique-t-il, ils ont été jadis des Romains, ils ont subi toutes sortes de vexations de la part des Maures. C'est encore à cette catégorie qu'appartiennent vraisemblablement les habitants des villes de Timgad et de Baghaï que les Maures ont chassé de ces cités lorsqu'ils les ont détruites, pour éviter qu'un éventuel ennemi ne s'y installe. De telles destructions seraient en effet incompréhensibles si elles étaient le fait des éléments romanisés du massif.
- 32 Au plus tard en 484, les Maures qui avaient envahi l'Aurasion s'étaient donc libérés de la tutelle vandale et réussirent à préserver leur indépendance jusqu'en 539, ainsi que nous le verrons plus loin.
- 33 L'Aurès occidental, lui, est, depuis le milieu du ^{ve} siècle, sous la coupe d'un guerrier, le *Dux* Masties, qui semble avoir fédéré sous son autorité un groupement de tribus maures et de populations romanisées, à cheval sur la Numidie méridionale et la partie orientale de la Maurétanie. C'est sans doute sous le règne de Hildéric (523-530), au moment où le royaume vandale est l'objet des attaques de plus en plus vives des tribus maures de Tripolitaine et de Byzacène, que Masties alors fort âgé, se serait proclamé *Imperator*. On voit bien les raisons qui ont pu le conduire à franchir ce pas décisif : la déshérence de l'empire d'Occident et la vacance du pouvoir qui en est résulté à l'ouest du royaume vandale, l'échec des tentatives byzantines pour reconquérir l'Afrique, enfin la décadence progressive du royaume vandale depuis la mort de Genséric. Le désir de marquer sa distance par rapport au roi Masuna et au roi des *Ucutumani* de la région d'*Igilgili* n'y est peut-être pas non plus étranger. Le rêve impérial de Masties, qui a duré dix ans a sans doute pris fin au moment de la reconquête Byzantine ; en tous cas, Masties, qui était chrétien sut pratiquer une habile politique d'équilibre entre les Romains, c'est-à-dire, selon la terminologie de l'époque, les Byzantins, et les Maures ; c'est Vartaia, qui était à la fois son parent et son vassal et dont l'autorité s'exerçait de l'Aurès au Hodna, qui l'affirme. De la brève occupation vandale de l'Aurès, il n'est rien resté, sinon, a-t-on cru parfois, des traces génétiques dans la population ? Certains se sont plu à imaginer que les blonds aux yeux bleus, que l'on rencontre assez communément, pourraient être les descendants des guerriers vandales. Cette croyance a pour origine un épisode de la « Guerre des Vandales » où Procope rapporte que 400 prisonniers vandales que Solomon renvoyait à Byzance, par mer, ont réussi à débarquer en Afrique et se sont réfugiés, les uns en Maurétanie, les autres dans l'Aurès. En fait, le siècle vandale (435-535) est essentiellement, pour les deux parties de l'Aurès un siècle de reconquête maure, qui se fit aux dépens des Libyens romanisés du massif.

L'époque Byzantine (533-647)

- 34 A priori, il semble que l'Aurès aurait pu rester en dehors du champ de la reconquête byzantine. En effet, si l'ambition de Bélisaire, qui commandait le corps expéditionnaire, était bien de rendre à l'empereur la Libye toute entière, la faiblesse des moyens dont il disposait, devait dans un premier temps du moins, limiter ses objectifs à la reconquête du

royaume vandale, fortement réduit par les empiétements des Maures. De leur côté, les chefs maures de Byzacène, de Numidie et de Maurétanie s'étaient proclamés esclaves de l'empereur, dès le débarquement de *Tricamarum* et lui avaient juré fidélité ; beaucoup s'en tinrent là et resteront dans une prudente neutralité durant les opérations contre les Vandales. Une fois ceux-ci battus, Byzance prit deux initiatives en direction de l'ouest :

- Bélisaire envoya un de ses lieutenants à *Caesarea*, ancienne capitale de la province de Maurétanie pour recevoir la soumission de la ville, cependant que Mastigas conservait l'essentiel du pouvoir dans l'intérieur.

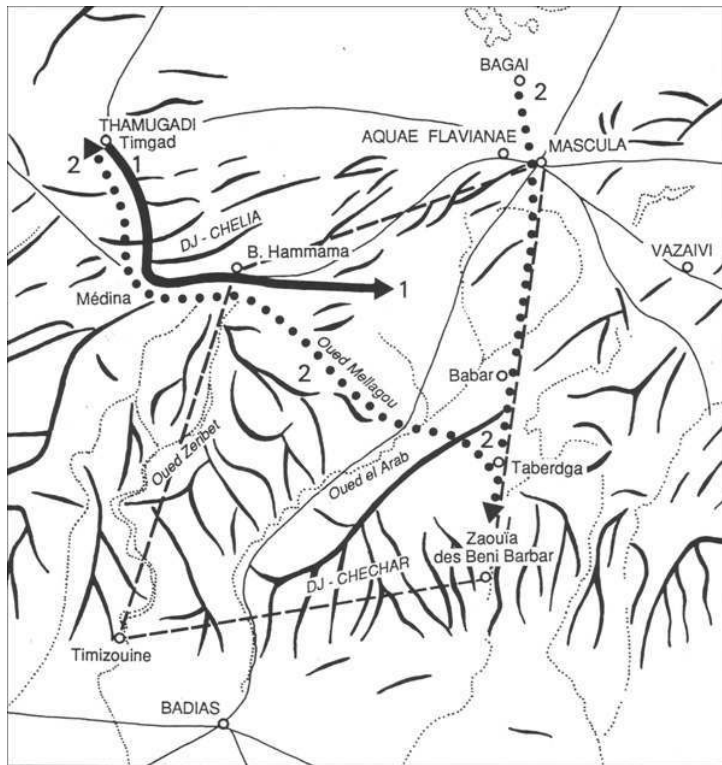
- Un décret de Justinien nomma un commandant militaire de la province de Numidie avec siège à Cirta ; cette nomination, les Maures de l'Aurès, qui faisait jadis partie de cette province, n'ont pu manquer de la considérer comme une menace à leur indépendance récente.

- 35 Ce ne sont pas eux, cependant, qui prirent les armes les premiers contre les nouveaux occupants, mais les chefs maures de Tripolitaine et de Byzacène. Ceux-ci furent néanmoins bientôt rejoint par Iabdas, « chef des Maures de l'Aurès » ; à la tête de 30 000 guerriers, il fond sur le plat pays numide et le met au pillage. Ce chiffre de 30 000 guerriers paraît énorme eu égard à la population de l'Aurès oriental. A titre de comparaison l'on notera qu'en 1845, juste avant la première campagne dans l'Aurès, l'Etat-major de Constantine évaluait les forces des tribus de l'ensemble du massif à une dizaine de milliers d'hommes. Même s'il est admis qu'il y a 150 ans le chiffre de la population algérienne était tombé à un niveau extrêmement bas, la comparaison entre ces deux évaluations surprend.
- 36 Peut-être Procope s'est-il complu à le grossir, pour donner plus d'importance à la victoire ultérieure de Solomon ; mais il est croyable aussi que de nombreux guerriers étrangers à l'Aurès aient rallié le camp de Iabdas : Procope le suggère lorsqu'il dit qu'après leur défaite du mont Burgaon, des Maures de Byzacène se rendirent auprès de celui-ci en implorant sa protection.

Première campagne de Solomon

- 37 Sur cette expédition, nous savons très peu de choses ; on considère parfois qu'elle est partie de Timgad, parce que, dans le passage où il en parle, Procope évoque la destruction de cette ville. Il indique aussi que Solomon avait établi son camp auprès de la rivière *Amigas*. En raison de la similarité des deux noms, *Amigas* et *Thamugadi* (encore plus sensible sous la forme adjectivale *thamogaziensis* que l'on rencontre au v^e siècle), Masqueray a supposé que l'*Amigas* était la rivière qui coule non loin de Timgad, l'oued Taga actuel. La localisation des possessions d'Orthaias, non plus seulement dans le Hodna, mais aussi dans l'Aurès occidental, renforce cette hypothèse ; on pourrait la formuler ainsi :

Les campagnes de Solomon dans l'Aurès.



Le périmètre en tirets correspond à 180 km soit à trois grandes journées de marche qu'indique Procope. La première campagne de Solomon part de Thamugadi ; la seconde part de Bagai et se termine à Thamugadi (itinéraires hypothétiques).

- 38 Ayant pour objectif l'Aurès oriental, repaire d'abdas, Solomon, confiant dans l'alliance d'Ortaias et protégé sur ses arrières par les possessions de celui-ci, lance une colonne du N.O vers le S.E., c'est-à-dire de la plaine de Timgad en direction de l'oued el Arab au travers d'une région accidentée, boisée et apparemment peu peuplée. Le seul repère géographique que nous donne Procope est qu'au bout de 7 jours, progressant au rythme de 10 km par jour, Solomon atteint une place appelée le Mont du Bouclier, où l'on voit un fleuve pérenne et une vieille forteresse ; l'on a pensé que le Mont du Bouclier pouvait être le Djebel Chelia, point culminant de l'Algérie, parce que celui-ci aurait de loin la forme d'un bouclier posé horizontalement, dont l'umbo correspondrait à l'ultime cime de la montagne, mais cette ressemblance est bien vague et d'autre part la distance qui sépare Timgad du Chélia n'excède pas une vingtaine de km.
- 39 Enfin, le Chélia ne saurait constituer et n'a jamais constitué, par lui-même un objectif militaire. Il est en revanche, dans l'Aurès oriental, une montagne isolée, proche d'une rivière pérenne, l'oued El Arab, au sommet de laquelle Masqueray a relevé l'existence de ruines romano-berbères, c'est le Djebel Djahfa. Sur le plan, le Djahfa présente la forme d'un ovale régulier qui fait beaucoup penser à celle du *clipeus*, le bouclier de l'armée romaine. Sa distance à vol d'oiseau de Timgad est d'une soixantaine de km, et compte tenu de la nécessité de contourner le Chélia par le nord ou par le sud, un itinéraire de 70 km est tout à fait normal ; enfin du djebel Djahfa, il est aisé de rejoindre rapidement le Tell, ce que fit Solomon après son échec. Cette montagne pourrait donc bien être le *Mons Clipeus* ou *Oros Aspidis* de Procope.

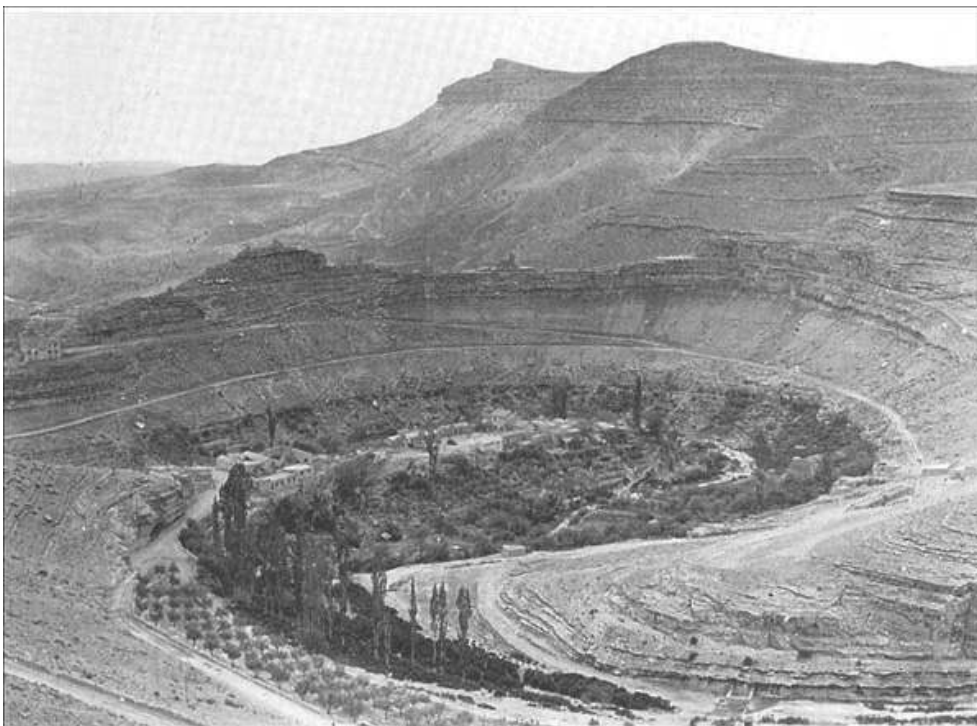
Deuxième campagne de Solomon.

- 40 Solomon s'était promis de revenir dans l'Aurès dès que possible. Mais il devra attendre la fin de la révolte de Stotzas, pour qu'une nouvelle expédition dans l'Aurès puisse être envisagée ; elle eut lieu en 539, au début de l'été cette fois.
- 41 Si comme nous le supposons, l'objectif de Solomon était l'Aurès oriental, cette seconde expédition semble avoir été mieux préparée que la première, puisqu'elle prit comme point de départ, *Bagaï*, qui en était tout proche.
- 42 Néanmoins l'affaire s'engagea mal ; l'avant-garde byzantine, commandée par Gun-tharis, commandant militaire de la province de Numidie, qui était campée sur les bords de la rivière *Abigas** (qu'il ne faut donc pas confondre avec l'*Amigas*) eut son camp noyée par les eaux de cette rivière, que les guerriers de Iabdas avaient habilement détournées ; ce stratagème provoqua la panique chez les Byzantins et il fallut l'intervention personnelle de Solomon pour rétablir la situation. Les Maures, battus, se retirèrent « au pied de l'*Aurasion* » en un lieu appelé *Babôsis*. Désormais, la campagne de Solomon est beaucoup plus difficile à suivre, car aucun des lieux mentionnés par Procope, n'a pu jusqu'ici être identifié. Il est vrai qu'on les a plutôt recherchés, comme Rinn, dans la partie centrale du massif, que dans l'Aurès oriental.
- 43 Toujours selon le récit de Procope, Solomon rejoignit l'armée de Iabdas à *Babôsis* et la mit en déroute. Ses adversaires partagèrent alors leurs forces ; une partie s'enfuit en Maurétanie sitifiennne, le reste, c'est-à-dire Iabdas et 20 000 guerriers, s'enferma dans une place appelée *Zerboulè*. Comme le siège durait, Solomon décida d'aller razzier les moissons du côté de Timgad.
- 44 De son côté, pour éviter d'être pris par la famine, Iabdas confia à une partie de ses guerriers la défense de la place et avec le reste de son armée, se porta en un lieu particulièrement escarpé et difficile d'accès appelé *Tumar*. Après trois jours de siège, les Maures évacuèrent *Zerboulè* dans la nuit et les Byzantins qui étaient eux-mêmes sur le point d'abandonner la partie, constatèrent avec stupeur que la place était vide.
- 45 Solomon à leur tête, ils se lancèrent à la poursuite de Iabdas et le long et pénible siège de *Tumar* commença. L'eau se fit rare, les soldats byzantins commençaient à murmurer ; Solomon était prêt à se retirer, lorsque l'initiative d'un sous-officier aventureux déclencha un assaut général, qui lui livra la forteresse. Iabdas, blessé s'enfuit en Maurétanie. L'audace d'un simple soldat permit par ailleurs à Solomon de s'emparer des femmes et des trésors de Iabdas, que celui-ci avait cachés au sommet d'un rocher abrupt (*Geminianou Petra*).
- 46 Diverses tentatives ont été faites, par Rinn en particulier, pour essayer d'identifier les étapes de cette deuxième campagne ; frappé par le site de Djemina, guelaa bâtie sur une falaise inaccessible située au sud de l'Ahmar Khaddou, qui pourrait être en effet la *Geminianou Petra*, Rinn choisit curieusement d'y conduire l'armée de Solomon en lui faisant franchir trois cols élevés de l'Aurès occidental, alors que s'ouvrait devant elle la voie de l'oued El Arab toute proche, qui aurait pu la conduire presque directement à son objectif.
- 47 Si par contre l'on retient, comme Ch. Diehl et surtout comme J. Carcopino, l'idée que l'objectif de Solomon se situait dans la direction de l'oued El Arab et du djebel Chechar qui

le domine à l'est, l'on peut, sans trop s'attacher à la toponymie actuelle esquisser un schéma vraisemblable de la progression byzantine du nord vers le sud.

- 48 Un nom, d'ailleurs, présente avec celui de *Babôsis*, où Solomon remporta une seconde victoire sur l'armée de Iabdas, une certaine analogie c'est celui du village de Baber, situé au midi de Khenchela et de *Bagai*, qui constitue un remarquable observatoire dominant la vallée de l'oued El Arab (Procopé dit qu'il est situé à mi-pente, ce qui est assez bien vu). Baber, où subsistent des ruines étendues et où l'on a retrouvé des vestiges d'édifices chrétiens des v^e-vi^e siècles, ainsi qu'une base de chandelier sur lequel est gravé un monogramme grec d'époque justinienne, pourrait correspondre au siège d'un *episcopus babrensis*, qui figure sur la liste d'évêques numides de la *Notitia* de 484, le passage d'une (*civitas*) *babrensis* au *Babôsis* de Procopé étant du domaine du possible.

Vue de Taberdga, prise d'hélicoptère.



Ensermée entre un premier méandre de l'oued Djerf et un deuxième qui lui fait suite, l'étroite falaise sur laquelle était bâti le village de Taberdga et sa guelaa aujourd'hui détruite, constitue une position particulièrement forte qui conviendrait bien à la description de *Tumar* par Procopé (cl. SIRPA, ECPA, France).

- 49 A dix kilomètres au sud-ouest de Baber, au confluent de l'oued El Arab et de l'oued Mellagou, Gsell et J. Alquier ont signalé les ruines d'une importante agglomération proche du lieu-dit Guelaa et-trab, en arabe : « la forteresse de terre » appellation qui n'est pas sans évoquer *Zerboulè*, dont Procopé nous dit qu'elle a été construite par Iabdas, à une date par conséquent récente et que ses murs ne sont pas élevés, peut-être parce qu'elle a été bâtie avec l'argile locale. Un autre argument milite en faveur de la Guelaa et-trab : il est aisé, de là, de se rendre à Timgad, comme le fit Solomon pendant le siège de *Zerboulè* ; en effet la distance de 60 km peut aisément être franchie en deux jours par une troupe à cheval et permettait donc un aller et retour rapide.

- 50 Où imaginer enfin l'emplacement de *Tumar* et de la *Geminianou Petra*, qui semblent ne pas s'être trouvés très loin l'un de l'autre ? Il ne manque sans doute pas dans le djebel Chechar de montagne escarpée, défendue de tous côtés par des précipices et des rochers à pic, encore faut-il qu'une telle position dispose sous forme de source, de citerne ou de puits de ressources en eau suffisantes pour abreuver les milliers d'hommes que Iabdas y entraîna et qui furent sur le point de mettre en échec l'armée byzantine. On pourrait songer à Taberdga, où l'armée française, faisant suite peut-être aux Turcs, choisit d'installer un poste. Taberdga occupe un piton situé sur le versant oriental du djebel Chechar et est entouré sur trois côtés par les méandres de l'oued Djerf, constituée à n'en pas douter une position forte. Le Dr Verstraeten y a vu de nombreux boulets en pierre, dont il supposait qu'ils avaient pu servir de projectiles à une baliste antique, lointain souvenir peut-être du siège de *Tumar* par Solomon. Quant à la *Geminianou Petra*, nous avons le choix entre divers sites quasi inaccessibles tel celui de Djemina, retenu par Rinn et dont le nom se prête assez bien à un rapprochement avec celui du rocher escarpé, ultime refuge de la famille de Iabdas. Il n'est possible d'accéder au sommet que par une cheminée intérieure, qui ne laisse passer qu'un homme à la fois. Visitant Djemina, il y a une quarantaine d'années, j'y avais noté la présence de quelques fragments de tuiles romaines, qui tendraient à confirmer l'ancienneté du site ; Mais Djemina paraît un peu loin de l'oued el Arab et du Djebel Chechar, pour qu'un très faible détachement, Procope parle même d'un soldat isolé, se soit risqué jusque-là.
- 51 C'est donc plutôt au sud de Taberdga si nous retenons l'idée d'une progression dans un axe *Bagai* – Baber – Taberdga qu'il faudrait rechercher la *Geminianou Petra*. Or, à 3 km à l'ouest d'El Amra, petit village de la vallée de l'oued Bedjer où ont été trouvés des vestiges d'architecture chrétienne de basse époque, existent deux rochers, voisins l'un de l'autre, d'accès aussi difficiles que celui de Djemina. Ce sont les sites de Tizougrarine et de Countro que Masqueray et Birebent ont décrits. Tous deux étaient alimentés en eau, Tizougrarine par une citerne, Countro par un puits. Masqueray a recueilli des légendes selon lesquels les derniers Romains de l'oued Bedjer se seraient réfugiés à Countro, au moment de la conquête arabe. Plus près de nous, selon une tradition rapportée par Ch. Monchicourt, l'un des chefs de l'importante confrérie des Chabbya, prépondérante à Kairouan au XVI^e siècle, aurait envisagé d'installer sa descendance à Tizougrarine pour lui permettre d'échapper aux Turcs. Le fait n'est certainement pas sans rapport avec la création dans la vallée de l'oued Bedjer d'une Zaouia de cette confrérie qui existe encore. Il y a donc, dans ce secteur de l'Aurès, une vieille tradition de citadelle refuge, dont on ne connaît pas d'équivalent dans l'Aurès occidental, qui mérite de retenir l'attention.
- 52 Sa campagne aurasienne terminée, Solomon récupère sans difficulté la Maurétanie première ou sitifienne, opération dont on a supposé avec vraisemblance qu'elle avait entraîné la disparition de la principauté d'Ortaias, qui était à cheval sur l'Aurès et le Hodna.
- 53 C'est après avoir raconté ces événements, que Procope en vient à parler de la souveraineté que Mastigas exerce sur la Maurétanie Césarienne, comme une réalité qu'il n'est pas question de remettre en cause.
- 54 Quant à l'Aurès, pour éviter que les Maures n'y reviennent, Justinien fit renforcer les défenses de 5 villes situées autour de la montagne, dont il nous donne les noms : *Bagaé'*, *Phlorentianae'*, *Badé*, *Meleon* et *Thamougadè*, ainsi que de deux forts *Dabousis* et *Gaiana*. Si *Bagaé'*, *Badé*, *Thamougadè*, sont évidemment *Bagai*, *Badès* et *Thamugadi*, si *Meleon* à la suite d'une chute de la première syllabe, est peut-être le *municipium Gemell*, de l'oued Bedjer

Phlorentiané, Dabousis et Gaiana, dont l'un au moins devrait se trouver sur le flanc ouest de l'Aurasion, pour en assurer l'encerclement, n'ont pu jusqu'ici être identifiés.

- 55 Il semble qu'après cette campagne, l'Aurès ait connu quelque répit. En effet le soulèvement que J. Troglita eût à mater en 546 concerne essentiellement les tribus de Byzacène et de Tripolitaine ; d'autre part, si Iabdas reparaît alors, c'est aux côtés des Romains. Néanmoins deux vers de la *Johannide* où sont mentionnés brièvement les populations de la *Gemini Petra* et de *Zerquilis*, que Corippe paraît ranger dans le camp rebelle, laisse planer quelque doute à ce sujet.
- 56 En effet, Partsch, son éditeur, suivi par la plupart des commentateurs identifie sans hésiter *Gemina Petra* avec la *Geminianou Petra* du texte grec, ce qui va de soi et *Zerquilis* avec Zerboulè, ce qui est beaucoup plus discutable. Corippe situe *Zerquilis* dans une contrée désolée, « *horrída rúra* », qui pourrait correspondre aux derniers contreforts méridionaux du massif, dont le climat est déjà saharien et qui manque cruellement d'eau.
- 57 Or il existe dans le sud de la vallée de l'oued Guechtane, près de la petite palmeraie de Rhesquil un site antique étendu, où ont été relevés en 1941 les vestiges d'une construction de 30 m sur 20, temple ou demeure, que précédait un péristyle de 14 colonnes. Les seuls noms relevés sur place, dont celui d'un *praefectus g(entis)* sont libyques : Rhesquil pourrait être la métathèse de *Zerquilis*.
- 58 Si cette hypothèse se vérifiait un jour, la vieille guelaa ruinée de Timizouine qui se trouve un peu plus en aval sur un pan de falaise isolée et quasi inaccessible surplombant le défilé de l'oued Guechtane, représenterait à son tour une très acceptable *Gemini Petra*.
- 59 Son allégeance tardive aux Byzantins avait-elle permis à Iabdas de récupérer ses territoires aurasiens ? Corippe ne nous le dit pas ; quant à Ortaias, qui était plus loin, il est vrai, du théâtre d'opérations de Jean Troglita, il n'en est plus question ; J. Carcopino juge probable que la reconquête par les Byzantins de la Sitifiennne et du pays de Zabè l'a fait disparaître de la scène politique.

*

- 60 Après cet épisode, nous n'avons plus aucune indication sur ce qui se passe à l'intérieur du massif. La mort, entre 569 et 571, lors de combats contre les Maures de plusieurs chefs de l'armée byzantine, dans une région indéterminée d'Afrique, laisse planer quelque doute sur la capacité des exarques de Carthage de défendre leur lointaine marche aurasiennne. Il est certain, par contre, que malgré la survivance de dissensions entre donatistes et catholiques, l'Eglise reste influente sur tout le pourtour de l'Aurès. Des inscriptions font état d'une consécration de reliques en 581 ou 582 par l'évêque de *Nicivibus*, (l'actuel N'gaous, à une cinquantaine de km à l'ouest de Batna), et de la dédicace d'une chapelle à Timgad en 645, à la veille du premier raid arabe. Le pape Grégoire le Grand (590-604) entretient une correspondance suivie avec les évêques de Numidie et occasionnellement avec l'exarque Gennadius, sans que rien fasse soupçonner une quelconque dissidence politique dans cette province. L'on ne saurait cependant en tirer de conclusion définitive sur la subordination absolue de la région au pouvoir byzantin, car on a la preuve, ailleurs, de l'existence, voire du développement de communautés chrétiennes hors des limites de l'empire.
- 61 En 600, Badès et Bagai figurent encore sur une liste de cités byzantines dressée par Georges de Chypre.

- 62 Aussi rien n'interdit de croire à une sorte de coexistence pacifique entre Maures christianisés et Romains africains qui facilitera quelques années plus tard l'émergence d'une résistance romano-berbère contre le conquérant arabe.

*

- 63 Pendant toute cette période, le paysage agricole semble avoir peu changé : malgré la destruction de la ville, les moissons mûrissent dans la plaine de Timgad, région céréalière par excellence ; aux environs de *Bagaï*, les canaux d'irrigation qui amènent l'eau de l'Aurès fonctionnent encore, puisqu'ils permettent aux Maures de Iabdas d'inonder le camp de Guntharis ; Corippe vante la fertilité des terres de Badès où l'on fait deux récoltes par an ; sans doute la situation est-elle assez semblable dans l'intérieur du massif ; il reste cependant surprenant que l'on y ait trouvé jusqu'ici aucune monnaie byzantine, ni d'ailleurs aucune monnaie vandale, ce qui pourrait traduire un déclin marqué des échanges entre la montagne et les villes avoisinantes.

L'Aurès sous la domination arabe (J. Morizot)

- 64 Il est certains termes géographiques, à la vérité peu nombreux, qui ont traversé les âges en raison sans doute de leur consonance ou bien d'un certain mystère qui s'attache à eux. C'est le cas du terme Aurès qui fut employé avec des acceptions différentes. L'Aurès dont on parlera ici est un quadrilatère d'environ 10 000 km² dont les sommets sont au nord, Batna et Khenchela, au sud, Biskra et Khanga Sidi Nadji. Mais, comme ce massif a été beaucoup plus ouvert sur l'extérieur qu'on ne l'a dit généralement, on sera conduit à sortir assez largement des limites ainsi fixées, le passé de l'Aurès ayant été souvent lié à celui des régions avoisinantes. Ce fut spécialement le cas depuis le début de la domination arabe au VII^e siècle jusqu'au milieu du XI^e siècle, marqué par les invasions hilalennes.
- 65 On sera amené aussi à s'appuyer plus qu'on ne l'a fait sur les données permanentes de la géographie et sur les faits économiques à défaut de pouvoir le faire sur des sources historiques arabes incertaines et qui ne s'accordent pas toujours.

*

- 66 De l'Aurès romain, (et peut-être faudrait-il remonter plus haut encore) à l'Aurès arabe de la première époque en passant par l'Aurès vandale et l'Aurès byzantin, on observe une remarquable continuité : c'est le même mode d'exploitation intensive du sol, permis par l'irrigation, de terres situées dans une zone à très faible pluviométrie ; ce sont les mêmes formes de société caractérisées par la sédentarisation et l'urbanisation ; c'est la même prospérité à peine affectée, semble-t-il, par les accidents de l'histoire. Cette observation, d'ailleurs, ne vaut pas seulement pour l'Aurès et ses piémonts mais aussi vers l'ouest, pour la région du Hodna et vers l'est pour toute la bordure saharienne de l'Algérie orientale et de l'actuelle Tunisie. Ici comme là, ainsi que l'a souligné J. Despois, ce sont sensiblement les mêmes conditions naturelles : les eaux qui descendent des reliefs « viennent apporter à la bordure saharienne des eaux abondantes qui, à l'aval, s'étendent largement, permettant des cultures inondées et enrichissant les nappes souterraines ». Mais une grande partie des précipitations se serait perdue – comme elles se perdent

aujourd'hui – si l'homme, par un aménagement total des bassins versants révélé par la photographie aérienne – n'avait complètement transformé la steppe, paré aux aléas climatiques, autorisé larges diversifications des cultures et double récolte, l'une d'été, l'autre d'hiver.

- 67 Du maintien de la fécondité de cette ceinture steppique jusqu'au milieu du XI^e siècle, le géographe arabe El Bekri témoigne dans ses écrits qui datent de cette époque. Son travail est une présentation d'itinéraires transmagrébins. Ceux qui nous intéressent ici passent au nord et au sud de l'Aurès comme des massifs voisins. Avec lui nous voyons défiler des campagnes verdoyantes couvertes d'arbres fruitiers, de champs cultivés et de paturages, des villes « de haute antiquité » renfermant beaucoup de monuments anciens. De Lambèse comme de Timgad et de Tobna, il ne reste plus alors que ruines, mais parmi les villes importantes existantes, il y a Baghaïa, Vescera (Biskra), Tahouda, autrefois Thabudéos, et Badis, anciennement Ad-Badias ; et partout dans les villes comme dans les campagnes l'eau descendue des reliefs coule en abondance.
- 68 De l'Aurès proprement dit, qui est le grand collecteur et le château d'eau principal, El-Bekri parle peu. Il cite cependant la ville de Maïshun, aujourd'hui Mchou-nech, lieu de naissance d'un jurisconsulte réputé, Abou-Abdel Malik Maïshouni et il fait état d'un grand nombre de places fortes peuplées de Hououara et de Mik-nasa qui « professent les doctrines hérétiques de la secte ibadite ». On pourrait douter des descriptions d'El-Bekri si les campagnes parcourues par ce géographe n'étaient apparentes aujourd'hui encore. En effet, elles ont été révélées par l'observation aérienne au cours des années 1940-1948 lors de l'exploration à laquelle a procédé le colonel Baradez tout le long du limes, du Hodna à la Tripolitaine ; mais celui-ci y a vu l'œuvre exclusive des Romains alors qu'en réalité l'aménagement de cette ceinture steppique a du être entreprise par leurs prédécesseurs et a été poursuivi par leurs différents successeurs.
- 69 Le Zab d'El Bekri (c'est le nom qu'il donne à cette région) témoigne de la constance d'une politique hydraulique, d'un pouvoir fort et d'une administration bien structurée.
- 70 La conquête arabe va faire apparaître les faiblesses de l'administration byzantine et la persistance d'un pouvoir berbère révélé un siècle plus tôt par un personnage comme Masties.
- 71 Le premier raid arabe est un raid de reconnaissance, il se produit en 647-648 : les troupes byzantines sont défaites près de Sufetula (Sbeitla) et le Patrice Grégoire est tué. Le général vainqueur va néanmoins accepter de revenir en Egypte moyennant le versement d'une forte somme d'argent. Les Arabes sont de retour vers 651, ils remportent des succès et, en 662, Okba ben Nafé fonde un camp-garnison – en arabe un Kayravan – qui va devenir Kairouan et être le siège d'un gouvernement arabe.
- 72 Un sursaut des Byzantins leur permet de conclure une trêve avec leurs adversaires et de se réorganiser avec l'aide des chefs berbères dont le rôle va devenir déterminant. L'Aurès – mais on ne sait quel Aurès exactement – va apparaître comme le grand centre de la résistance.
- 73 Laissant à Kairouan une partie de ses troupes, Okba ben Nafé auquel un nouveau calife a rendu son gouvernement d'Ifriqiya, part avec une armée nombreuse en direction de l'ouest en empruntant la voie qui longe le versant septentrional de l'Aurès. Il tente sans succès de s'emparer de la puissante place forte de Baghaya, qui est l'une des grandes portes du massif, s'approche de Lambèse d'où il est repoussé et poursuit son raid jusqu'au Maroc. Sur le chemin du retour, il veut revenir à Kairouan par le sud de l'Aurès et là, il va

se heurter aux forces berbéro-byzantines, que l'on voit, désormais, placées sous l'autorité de chefs berbères, des Berbères romanisés de longue date et chrétiens.

Intérieur de la mosquée de Sid Oqba (photo M. Bovis).



- 74 Ici entre dans la légende sinon dans l'Histoire celui que les écrivains arabes désignent sous le nom de Kacilo dont nous avons fait Koceila ou Kusayla. Son pouvoir se serait étendu de la région de Tlemcen à l'Aurès et son autorité se serait exercée sur une confédération générale des tribus berbères. C'est un rassemblement de ce genre soutenu par les Byzantins qui aurait attendu Okba ben Nafé sur le chemin du retour et l'aurait défait au pied de l'Aurès près de Téhouda. La dépouille du conquérant qui trouva la mort sur le champ de bataille fût déposée dans la mosquée de la ville à laquelle a été donnée par la suite son nom, devenue aujourd'hui lieu de pèlerinage.
- 75 Koceila aurait poursuivi sa marche victorieuse et aurait pris Kairouan. S'y étant installé, il serait apparu alors comme « le souverain de l'ensemble de l'Ifrikiya et du Maghreb ». Mais les forces arabes vont se réorganiser rapidement et revenir en Berbérie. C'est à Mams, à 50 km à l'ouest de la capitale, que Koceila aurait attendu ses adversaires et, à son tour, il aurait été battu et tué (686) ; mais son vainqueur qui a évacué de nouveau le pays, on ne sait pour quelle raison, disparaît lors d'un engagement avec les Byzantins qui ont opéré un débarquement dans la région de Barka en Cyrénaïque.
- 76 Le Maghreb connaît quatre années de répit. L'Exarchat en profite pour resserrer ses liens avec les principaux chefs berbères qui ont trouvé un successeur à Koceila en la personne d'une femme qui semble être sa parente et qui jouit d'un grand prestige parmi les siens, Dihya, dite la Kahina. Comme Koceila, elle sera d'abord victorieuse et contraindra même le chef des forces arabes, Hassan Ibn Noman, à évacuer l'Ifrikiya ; mais elle sera à son tour vaincue et tuée dans l'Aurès en 701 ou 702.

- 77 Avec la Kahina, l'Aurès, dont elle serait originaire, domine l'histoire de la Berbérie. Sa mémoire a traversé les siècles, son nom était encore évoqué il y a quelques dizaines d'années dans le massif, mais tout ce que l'on parvient à percevoir d'elle à travers les récits des écrivains arabes relève de la légende. A son nom a été liée la destruction systématique des richesses de son royaume. Elle aurait fait « renverser les villes, démolir les châteaux, couper les arbres et enlever les biens des habitants » mais on ne trouve aucune explication satisfaisante à de telles actions qui paraissent assez peu vraisemblables.
- 78 Vaincus, les Berbères se soumièrent et acceptèrent de fournir des contingents armés aux vainqueurs. Les montagnards auront été probablement de ceux qui iront conquérir l'Espagne.
- 79 Reconnaissant l'influence de la famille de la Kahina, les Arabes, à sa mort, auraient mis à leur tête deux fils de l'ancienne reine. En outre selon Ibn Khaldoun, l'aîné de la famille aurait reçu le commandement de l'Aurès.

*

- 80 Les récits des écrivains arabes – on en connaît une quarantaine – laisseraient croire qu'après un demi-siècle de guerres entrecoupé par de longues périodes de trêve, le pays n'aurait pas cessé de connaître affrontements sur affrontements, entre Arabes musulmans d'un côté et Berbéro-romains chrétiens de l'autre, entre musulmans sunnites et musulmans hérétiques ou schismatiques, entre sédentaires et nomades, entre citadins et ruraux, entre souverains en place et prétendants, entre dynasties rivales enfin, le tout dans un accompagnement de destructions, de dévastations, de ruines, de massacres, de meurtres, d'horribles cruautés, de déplacement de populations d'hommes et de femmes emmenées en esclavage. Comme dans toute histoire événementielle et à plus forte raison dans celle-ci la situation réelle a été très fortement noircie.
- 81 Il faut souligner en revanche que dès la fin des combats une autorité très ferme s'établit sur l'Ifriqiya. Maître incontesté du pays après la défaite de la Kahena, le général vainqueur Hasan ben Numan s'appliqua sans tarder à mettre en place une administration, à partir de Kairouan la nouvelle capitale.
- 82 Tout révèle une étonnante prospérité, tout révèle la continuité avec la vie romaine et byzantine ; c'est la même société urbaine, c'est la même économie fondée sur la culture irriguée et la production de marchandises exportées.
- 83 Ceci nous ramène à l'Aurès et à sa fonction hydraulique, facteur essentielle de la prospérité maintenue ou retrouvée de la province. Comme sous les Romains, comme sous les Byzantins, cette prospérité ne se conçoit pas sans un Aurès totalement intégré, totalement contrôlé, image bien différente de celle qu'ont souvent présentée les historiens.
- 84 Ceux-ci, partant de l'idée bien arrêtée que les montagnards de l'Aurès ont toujours échappé à l'autorité du pouvoir central en ont vu une nouvelle preuve dans les troubles qui se sont produits dans le Zab de temps à autre et tout spécialement lors de la révolte d'Abou-Yazid dans la première moitié du x^e siècle.
- 85 Pourtant il n'est pas imaginable que des souverains qui ont eu les moyens humains et financiers de conquérir la Sicile toute proche puis l'Egypte n'aient pas été en mesure d'asseoir leur autorité sur l'Aurès, pièce maîtresse de leur politique économique. En

revanche, tout permet de penser que l'Aurès s'étant soumis après une glorieuse résistance a pu préserver une relative autonomie sous les dynasties successives. On la voit au milieu du IX^e siècle opposer une certaine résistance face à une politique fiscale considérée comme spoliatrice. Si les montagnards sont loin d'être les seuls à s'être rebellés, ils paraissent l'avoir fait avec une particulière vigueur. Les Haouara ou Hooouara dont le nom n'a cessé d'apparaître lié à l'Aurès auraient combattu les troupes du général aghlabide et l'auraient défait.

- 86 La révolte d'Abou Yazid*, « l'homme à l'âne » des chroniqueurs, apparaît autrement sérieuse.
- 87 Abou Yazid, qui n'est pas originaire de l'Aurès, aurait « fait du massif un centre de résistance à l'autorité du dynaste régnant, Abu-l-Kassim, y formant des bandes armées et un conseil de shaykhs qui va servir de modèle à un futur gouvernement kharédjite ». Sortant de l'Aurès, il s'empare de la puissante place forte de Baghaya qui est située sur son versant septentrional et de là, des victoires successives vont en faire, quelque temps, le maître de l'Ifriqiya. Suit une série de revers, et le reflux qui le conduit dans le Zab oriental où il sera définitivement vaincu. Il trouva la mort en 947 dans le massif des Maadid, environ cinq ans après les débuts de son entreprise.
- 88 La prospérité retrouvée et accrue qui permet le développement d'une activité culturelle remarquable sous les Zirides et les Hammadites, assure que le château d'eau aurasien aura continué à féconder le bas-pays, cela jusqu'à l'arrivée des Hilaliens.
- 89 Les habitants de l'Aurès avaient peu à craindre des nomades hilaliens, la montagne étant difficilement pénétrable au cheval, dont l'élevage paraît s'être seulement développé sur son versant tellien, et au dromadaire « pratiquement inapte à suivre les chemins de montagne où à supporter des températures trop basses », les conditions de vie que la nature impose n'ayant par ailleurs aucun attrait pour des hommes venus du désert. Si le haut pays aurasien, qui a joué un rôle si important dans le passé, connaît à présent une véritable décadence, c'est qu'il ne peut plus exporter son huile et ses céréales, car sans la sécurité des communications qu'impose un pouvoir fort, sans toutes les structures que celui-ci est seul à pouvoir mettre en place ; sans l'existence de ports bien équipés et celle d'une marine, il ne peut y avoir de grand commerce. Or le pouvoir est faible, parce qu'il n'a plus de ressources ; l'invasion hilalienne ayant ruiné toutes les campagnes que le relief ne mettait pas à l'abri des incursions nomades.
- 90 Rapprochée de celle de Al-Bekri, la description que nous a laissée El-Idrisi, géographe du roi Roger II de Sicile, est expressive : « Les Hilaliens conquièrent tout le territoire de Bades et ne permirent plus à ses habitants d'en sortir sans leur protection et cette grande ville sera bientôt réduite à l'état de bourgade ». La puissante ville forte de Baghaï ne cessera de décliner et au XIII^e siècle, sous la dynastie des Hafsides qui rétablira pourtant un peu d'autorité, elle ne sera plus qu'une ville d'étape en ruines. Dans les environs, Balazma, ancienne citadelle byzantine édifiée probablement avec les matériaux empruntés à la ville romaine de Lamasba, avait encore belle apparence extérieure quand Idrisi la visita mais l'intérieur n'était plus que décombres. Makkara, aujourd'hui Magra, n'était plus au XII^e siècle qu'un petit village bien que ses habitants soient parvenus à maintenir des cultures dans ses environs. Msila avait déjà connu bien des malheurs avant l'arrivée des Hilaliens. Le retrait des Beni Hammad lui avait apporté un grand préjudice. Elle avait néanmoins survécu à l'invasion mais jamais retrouvé sa prospérité passée. Ngaous connut un déclin comparable. Après l'occupation de son territoire, Tehouda disparut rapidement de

l'histoire. Tobna avait retrouvé une certaine prospérité du temps de Hammadites mais dès le milieu du XI^e siècle, une des tribus des Beni Hilal, les Ryah « mirent en ruines cette ville ainsi que Msila dont ils avaient chassé les habitants ; ils se jetèrent sur les caravansérails, les fermes et les villes, abattant tout à ras de terre et changeant ces lieux en une vaste solitude ».

- 91 De la magnifique ceinture irriguée du Zab il ne subsistera que les secteurs naturellement protégés dont l'alimentation en eau ne dépend pas d'un réseau collecteur fragile, créé par l'homme et par conséquent à la merci de l'homme. Tel est le cas de Ngaous établie à proximité immédiate de sources pérennes très abondantes, tel est celui des oasis des Zibans à proximité de sources résurgentes alimentées par le massif de l'Aurès.
- 92 L'autorité de l'Etat se manifestant de nouveau avec les Hafsides, la région des Zibans limitrophe de l'Aurès connaît à partir du XII^e siècle jusqu'à la fin du XIV^e siècle « une richesse jusqu'alors inconnue », due probablement autant au développement de la culture du palmier dattier qu'au trafic caravanier alimenté notamment par l'or et les esclaves du Soudan, trafic dont Biskra tient un des passages. Fixés dans cette ville, les gouverneurs du Zab au nom des Hafsides, les Beni Mozni, apparaissent « aussi opulents que les souverains de grands Etats ».
- 93 Sur ce qui se passe ensuite dans le massif aurasien, on n'a guère qu'un point de repère tous les deux siècles, ce qui est bien peu ; mais comme dans cette région abritée par son relief, les choses ont évolué beaucoup moins vite qu'ailleurs, on peut dans une certaine mesure se faire une idée des transformations qui se sont opérées depuis la fin du XI^e siècle. Voici d'abord ce qu'écrivit au XII^e siècle le géographe El-Idrisi à l'intention de son maître le roi Roger II de Sicile : « le mont Aurès est un massif détaché du Djebel Daran – l'Atlas saharien – sa longueur est d'environ 12 journées, sa configuration est celle d'un « lam », le 1 de l'alphabet arabe. Ses eaux sont abondantes, son peuplement continu. Ses habitants sont des hommes fiers et dominateurs pour leurs voisins... qu'ils tyrannisent ».
- 94 Si brève que soit cette description, elle est intéressante à divers titres. Tout d'abord, la longueur de l'Aurès soit environ 12 journées de marche témoigne de l'élasticité du terme. Sur la base faible de 25 km par jour cela représente 300 km. Toutefois comme cette longueur – s'il s'agit bien de longueur et non de périmètre – n'a pas dû être calculée en ligne droite mais d'après le contour de la lettre « lam », l'Aurès selon El Idrici pourrait donc avoir une superficie double de l'Aurès définie plus haut : cela lui donnerait sensiblement la superficie du Zab. Ces deux notions Zab et Aurès pourraient avoir au Moyen Age une acception semblable. Autre indication à relever dans la description du géographe : « l'Aurès aux eaux abondantes » ; elle laisserait penser que la montagne avait bien supporté le choc des invasions et que son économie à base d'irrigation était demeurée prospère.
- 95 Les Aurasien, enfin, n'étaient pas des gens dominés mais des dominateurs.
- 96 Ibn Khaldoun réserve, lui, peu de place à « l'Awras ». Trois références seulement sur les 600 pages de son « *Discours sur l'histoire universelle* ». Il s'agit uniquement d'indications géographiques, l'Aurès nous est présenté de nouveau comme une montagne dépendant de l'Atlas.
- 97 L'anecdote suivante tirée de *l'Histoire des Berbères* tendrait à prouver qu'au XIV^e siècle les gens de la montagne se comportaient encore en féodaux vis-à-vis des gens d'en bas dont ils auraient été en quelque sorte les co-seigneurs avec les Arabes : « quand les Arabes rentrent dans le désert pour prendre leurs quartiers d'hiver, les Benbadis viennent

toucher dans la région de Ngaous le tribut et les droits de sauve-conduit qui leur sont dus ; puis, au retour des Arabes dans leurs quartiers d'été, ils remontent jusqu'aux endroits les plus escarpés de leur montagne ».

- 98 Chez Léon l'Africain, la déchéance des habitants du massif à la veille de l'arrivée des Turcs, apparaît profonde, mais peut-on croire totalement ce voyageur, qui n'a probablement jamais mis les pieds dans le massif, quand il écrit : « L'Aurès est un massif montagneux très élevé ; il est habité par une nation d'intelligence bornée qui, de plus, est voleuse et meurtrière... Personne ne peut entrer en relation avec les montagnards, car, pour se garder de leurs ennemis arabes et des seigneurs voisins, ils ne veulent pas que les points d'accès à leur montagne soient connus... Sur les hauteurs naissent de nombreuses sources dont l'eau se répand dans la plaine et forme quelques espèces de marais ».
- 99 Des indications complémentaires de situation, quelques chiffres dont certains sont manifestement erronés montrent que l'Aurès de Léon l'Africain déborde sensiblement le quadrilatère : Batna, Khenchela, Biskra, Khanga Sidi Nadji. Enfin les Aura-siens forment une « nation », ce qui signifie qu'ils sont devenus indépendants ; ils apparaissent entourés d'ennemis, ils vivent fermés sur eux-mêmes et ne semblent pas très soucieux de maintenir en bon état le réseau d'irrigation... Ce sont visiblement des gens qui, à présent, vivent à part du monde qui les environnent.
- 100 « La vision qu'a eue Léon l'Africain des montagnards de l'Aurès est bien sommaire et elle ne correspond pas à l'état social réel des populations du massif. J'en vois pour preuve l'existence ignorée par lui d'une institution remarquable la *guelaa*. J. Despois qui se la représente comme un grenier fortifié a écrit très justement à leur sujet « la construction de ces édifices originaux et leur usage supposent une certaine structure politique sociale et économique... et des sociétés suffisamment organisées et égalitaires où le pouvoir appartenait aux chefs de famille dans le cadre de la tribu, de la fraction ou du village, ou bien à leurs représentants élus. On ne trouve de telles sociétés que dans ces « républiques berbères qui ont résisté à la main mise du pouvoir central et à l'arabisation... Les greniers symbolisent en quelque sorte la cohésion et l'indépendance de ces petits groupements humains... »
- 101 Défendues bien davantage par leur caractère de lieu sacré qu'a bien souligné M. Faublée Urbain que par leurs murs élevés, les *guelaa* témoignent de la stabilité d'une société et non pas, comme on l'a généralement imaginé, d'une situation perpétuellement troublée.
- 102 Dans le paragraphe qu'il consacre aux montagnards, Léon ne nous dit pas comment on les désigne de son temps. C'est à son époque qu'est apparu le terme *Chaouïa* (singulier *Chaouï*) qui a en arabe le sens de berger, et, par extension celui d'éleveur de moutons ; il désigne des populations du Zab qui ont en commun de parler même dialecte berbère, le *chaouïa*, et qui, par ailleurs, vivant les uns dans les montagnes, les autres en plaine au Nord du massif, ont des genres de vie fort différents où l'élevage de la chèvre et du mouton occupe toujours une large place. Léon parle longuement de ces populations dans la première partie de sa « description de l'Afrique » où il traite du peuplement du pays ; des Africains, donc des autochtones par opposition aux Arabes d'origine étrangère ; de la langue africaine, c'est-à-dire du berbère appelé par lui « *Awal Amazigh* », des différentes façons de vivre et enfin de la religion.
- 103 Par opposition aux citoyens auxquels il prête toutes les qualités, qui auraient grand plaisir à s'instruire, seraient dévots, très bien élevés, auraient la vérité dans le cœur et sur la langue, seraient jaloux au-delà de toute mesure et feraient plutôt fi de l'existence que de

supporter un affront au sujet de leur femme », les Chaouïa présentés par Léon l'Africain réuniraient, eux, tous les défauts. Ils seraient « brutaux, voleurs, ignorants, sans foi et non seulement sans religion mais, même sans l'ombre d'une religion... Ils ne feraient aucune prière, n'auraient pas d'église, vivraient comme des bêtes » ; leurs filles par ailleurs jouiraient d'une totale liberté.

- 104 Le voyageur, cela paraît clair, parle par oui-dire comme un homme qui n'est pas rentré en relation avec les Aurasien. Toutefois on verra plus loin que les voyageurs européens du XVIII^e siècle qui n'auront pas eu plus de contacts avec eux s'exprimeront sensiblement de la même façon. La liberté de mœurs des Aurasien apparaît comme une réalité notée par la suite par les chercheurs les plus sérieux.
- 105 De la relation de Léon l'Africain, il importe surtout de retenir la transformation totale qui s'est opérée depuis l'arrivée des Hilaliens dans la façon de vivre des montagnards. C'étaient tous des sédentaires, la sédentarité est devenue l'exception, ils habitaient tous des maisons, plus nombreux sont ceux qui vivent à présent sous la tente. Ils étaient tous d'excellents hydrauliciens, une minorité l'est encore : ainsi les habitants de la vallée de l'Oued Abdi et ceux qui dans la montagne cultivent des palmiers dattiers. Tous ceux-là sont restés des jardiniers. Mais à présent dans bien des endroits l'eau se répand dans la plaine et forme quelques espèces de marais comme l'a écrit Léon l'Africain, ce qui revient à dire que la terre est négligée. Ce qui importe à présent pour la majorité des montagnards se sont les soins donnés à l'élevage : les Aurasien sont devenus des bergers, des Chaouïa.
- 106 On a le sentiment d'une profonde déchéance qui explique le mépris dans lequel on les tient.
- 107 Le bas de l'échelle semble atteint, l'instauration du pouvoir ottoman paraît avoir marqué le début d'une progression vers un équilibre nouveau.

*

L'époque turque

- 108 On est revenu aujourd'hui sur l'idée longtemps admise du soldat turc « courageux mais brutal et indiscipliné qui pille le pays et prèssure l'indigène » ainsi que sur l'idée que les Turcs ont imposé à l'Algérie une tyrannie sans retenue. « Quoique despotique, la domination politique turque était plus libérale et plus tolérante qu'on ne l'avait dit », a écrit R. Mantran et il a souligné le soin que cet Etat prétendu oppressif, avait mis à ne pas édicter des règlements susceptibles de porter préjudice aux habitants. « Par bien des côtés, considère de son côté le géographe Elysée Reclus, l'autonomie des groupes de population était plus complète en Turquie que dans les pays les plus avancés de l'Europe occidentale. »
- 109 Comment aurait-il pu en être autrement alors que la présence turque en Afrique du Nord a toujours été extrêmement réduite ? Au témoignage du docteur Peyssonnel qui séjourna dans le Constantinois dans les premières années du XVIII^e siècle, il n'y avait alors à Constantine, siège du beylicat de l'est, qu'une garnison de 12 « pavillons » de 25 janissaires, une centaine d'hommes à Zemmora pour contenir l'énorme masse kabyle, une soixantaine à Biskra pour contrôler l'Aurès et les oasis et, en même temps, assurer la libre

circulation entre le Tell et le Sahara, une quarantaine à Tebessa sur la frontière orientale qui vit souvent s'affronter Algériens et Tunisiens, encore moins à Msila à l'extrémité du Zab. Pour finir, quelques postes dans les petits ports côtiers.

- 110 Les beys, il est vrai, savaient pouvoir compter chaque année sur le renfort de quelques centaines d'hommes formés en corps expéditionnaire, ou « mehalla », envoyés par le dey pour assurer la rentrée des impôts. Enfin, par une politique habile, les beys s'étaient assurés le concours de tribus locales, caravanières ou chamelières, généralement berbères, car tel était le fonds de la population des hautes-plaines, qui leur fournissaient, moyennant certains avantages, la force mobile et les moyens de transport dont ils avaient besoin lors des deux campagnes annuelles de perception, tâche essentielle des beys qui leur donnaient l'occasion de manifester leur autorité sur les tribus.
- 111 De ces deux campagnes, la plus importante est celle d'été qui commence fin juin avant les moissons et prend fin en août ou septembre.
- 112 Qu'en fut-il des relations des Turcs avec les Aurasians ? Les premiers parvinrent-ils à imposer aux seconds le paiement de l'impôt et par conséquent à faire reconnaître leur autorité ?
- 113 Ici encore on trouve généralement exprimée l'affirmation de l'attitude irréductible des montagnards. « Le massif algérien de l'Aurès, assure Georges Marcy, apparaît au cours des siècles comme un réduit indélogeable de la dissidence berbère vis-à-vis du pouvoir central exercé par les conquérants successifs... Les Turcs n'ont jamais eu accès libre à l'intérieur du massif. « De son côté Abdallah Laroui affirme que (pendant les siècles turcs) » les montagnes du Maghreb sont complètement restées fermées sur elles-mêmes et leur vie est restée en grande partie mystérieuse. » En vérité, rien ne permet d'affirmer que les Turcs aient du intervenir pour rétablir l'ordre dans l'Aurès, sauf peut-être une fois à la fin du XVI^e siècle. D'après certaines chroniques, le cheikh Sidi Yahia ben Siliman el Aourassi, juriste consulte éminent, vivant dans l'entourage du bey de Constantine, se serait retiré dans les montagnes après avoir été victime d'une cabale lui faisant craindre pour sa vie. Il aurait alors soulevé les Chaouïa ; on n'en sait pas plus. Quelques années plus tard, en 1637, Mourad étant bey « une formidable insurrection » aurait affecté toute la province, du littoral au Souf, mais on n'a aucune raison de croire que les gens de l'Aurès s'y soient trouvés mêlés. En 1707, Hammouda Bey aurait conduit une expédition dans le massif avec des effectifs importants ; mais comme la méhalla annuelle mobilise elle aussi des forces nombreuses, que ni Peysonnel, ni Shaw n'évoque cet événement alors qu'ils se sont trouvés sur les lieux peu d'années après, que, par ailleurs Hammouda Bey n'est resté au pouvoir qu'un an, il pourrait s'agir d'une campagne fiscale un peu plus appuyée que d'habitude.
- 114 A la fin de ce même siècle, le bey Moustafa El Ouznadji aurait « fait sentir sur toute la province la pesanteur de son poignet de fer » et ses attaques semblent bien avoir été dirigées contre des montagnards mais rien ne permet de dire qu'il se soit agi des gens de l'Aurès. En tous cas sa façon de faire fut peu appréciée et il mourut étranglé après deux ans de règne.
- 115 A supposer même que les Aurasians aient été impliqués dans ces différents troubles, si on rapporte ceux-ci aux trois siècles de domination turque, cela ne permet pas de présenter le massif comme une région particulièrement agitée. Les Kabyles furent des sujets autrement récalcitrants.

- 116 Il paraît difficile de concevoir, comme l'a fait E. Masqueray, que les Touaba, maîtres des défilés de Tighanimine, aient interdit aux Turcs le passage sur leur territoire. En fait, c'est la nature elle-même qui a édicté une telle interdiction. Sans doute l'inscription gravée dans le roc par la VI^e légion « Ferrata » à l'entrée méridionale de ces défilés fait-elle question ; mais elle permet seulement d'affirmer que des Romains venant d'aval ont aménagé une route à cet endroit. En amont il n'en existe aucune trace. Il y a aussi l'exploit du général de Saint-Arnaud qui « au prix d'un travail opiniâtre effectué par deux bataillons d'infanterie et un détachement du génie » parvint en 1850 à faire franchir l'obstacle par la colonne qu'il commandait, à l'étonnement des montagnards qui avaient considéré le fait comme impossible. Eux faisaient un détour quand, voulant passer de la haute à la basse vallée de l'Oued El Abiod, ils arrivaient à la hauteur des gorges. Du reste l'exploit du général de Saint-Arnaud ne fut pas renouvelé. Il faudra attendre plus d'un demi siècle pour que le service des Ponts et Chaussées finisse par réaliser la jonction Batna-Biskra par la vallée de l'oued El-Abiod.
- 117 Les Turcs, eux, ne sont certainement pas passés par là. Ils n'avaient aucune raison de le faire, ayant le choix entre deux routes plus faciles. La première, par les gorges d'El Kantara c'est la grande voie de passage vers le Sahara. Voie traditionnelle utilisée par les nomades dans leurs mouvements de transhumance, elle a été empruntée aussi bien par la route automobile que par la voie ferrée. Elle présente des avantages évidents : elle est beaucoup plus largement ouverte, les dénivellations sont faibles, l'enneigement est moins fort, la végétation offre peu d'obstacles. En revanche on y était exposé aux coups de main des tribus pillardes du Hodna.
- 118 Pour des voyageurs isolés, pour des commerçants, pour de petits détachements de troupes – c'était le cas de la relève de la garnison de Biskra – la voie de l'oued Abdi était la plus favorable avec ses villages et ses cultures échelonnées tout au long de la rivière, sous réserve des bonnes dispositions des habitants. Ce que l'on sait de leur genre de vie, des échanges qui se sont toujours effectués par là ne permet pas d'en douter.
- 119 Reste la question de l'impôt. Les montagnards de l'Aurès furent-ils des contribuables récalcitrants ?
- 120 E. Masqueray a fait état des affrontements violents qui se seraient produits au nord du massif dans une région qu'aujourd'hui encore on appelle la Châra, voie de passage et lieu de contact traditionnel entre céréaliculteurs telliens, arboriculteurs des vallées et phoeniculteurs du sud. Encore aujourd'hui tous se retrouvent au marché de Timgad. C'était par là que le bey venait tenir son camp ou plutôt ses camps et que ses caïds venaient percevoir l'impôt. Les Aurasiens pouvaient-ils faire autrement que les autres alors qu'ils avaient dans la Châra quelques-unes de leurs meilleures terres et que les collecteurs arrivaient sur les lieux à l'époque où ils étaient les plus vulnérables, c'est-à-dire au temps des moissons ? On dispose à ce sujet des relations des voyageurs européens. Voici d'abord celui de Peyssonnel. « Le 22 juin (1724) nous entrâmes (à la suite du bey) dans les montagnes de l'Aurès, elles sont fort hautes, rudes et escarpées, ingrates et stériles. Elles sont remplies d'une eau très fraîche et très bonne ; elles sont habitées par des peuples braves, descendants des anciens Chauvies (Chaouïa) dont parle Marmol. Réfugiés dans ces montagnes, ils craignent fort peu les Turcs qui ne peuvent les forcer dans les retranchements que la nature leur a donnés. Cependant comme ils sont obligés de descendre dans des endroits praticables pour y semer, alors les Turcs les obligent à payer la garame (c'est-à-dire l'achour) sans quoi ils brûlent ou enlèvent leurs moissons. » Voici maintenant l'Anglais Shaw : « Le djebel Auress ou Evress, comme les Turcs le

prononcent, est une véritable chaîne entrecoupée de petites plaines et de vallées. Ces monts qui sont cultivés depuis leurs bases jusqu'à leurs sommets sont très fertiles et peuvent être considérées comme le jardin de la Régence... La partie septentrionale seule où les Algériens envoient tous les ans un camp est habité par un si grand nombre de tribus que ces troupes ne font pas moins de 40 stations pour prélever la carache (autre appellation de la dîme des céréales)... Les Turcs redoutent de s'avancer sur le territoire de la belliqueuse tribu des Neardis qui est à l'abri de toute attaque de leur part. »

- 121 Il ne semble pas qu'il ait existé une tribu des Neardi mais Nerdi est un carrefour de pistes important dans une vallée fertile au nord-est de Bouzina.
- 122 Des témoignages de Peyssonnel et de Shaw, il ressort clairement que les deux principales tribus de l'Aurès central, celle qui occupait la vallée de l'oued Abdi comme celle qui occupait la vallée de l'oued Labiod supérieur payaient l'impôt en nature sans même que les Turcs aient besoin de s'enfoncer dans le massif.
- 123 Ni Peyssonnel, ni Shaw qui suivaient les troupes du bey n'y ont pénétré davantage, ils n'ont donc vu que le piémont tellien et ils l'ont vu couvert de céréales à la saison des moissons ; ils n'ont probablement eu aucun contact avec ses habitants sur les lieux où ils avaient leurs villages et leurs magasins collectifs, les guelaa. C'est donc par « on dit » que Peyssonnel écrit : « Ces peuples ne ressemblent pas tout à fait aux autres Arabes. Ils ont le sang blanc, de grands cheveux, sont bien faits ; ils parlent une langue particulière, on l'appelle la langue chauvia... J'ai appris que quoiqu'ils soient mahométans en apparence, ils n'ont essentiellement aucune religion. On prétend qu'ils sont multiplians (sic) et que certains jours de l'année, ils vont se laver dans les rivières et connaissent la première femme qu'ils rencontrent. Ils troquent leurs femmes comme ils souhaitent et aux conditions qu'ils règlent entre eux dans le troc. »
- 124 Du XVI^e au XVIII^e siècle, on le voit, l'idée que l'on se fait des habitants de l'Aurès, sinon des Chaouïa en général ne s'est pas modifiée.
- 125 En revanche ce qui paraît avoir changé et s'être amélioré d'après les quelques indications de Peyssonnel et surtout de Shaw, c'est la situation économique des montagnards qui occupent la moitié nord du massif. Il est probable en revanche que la pauvreté des gens du versant saharien est un fait acquis et ancien lié à l'abandon de la culture de l'olivier.
- 126 Sur l'organisation interne des populations aurasiennes il n'y avait rien à attendre des relations des voyageurs du XVIII^e siècle, qu'il s'agisse d'Européens comme Peyssonnel et Shaw ou d'un Algérien comme le cheikh Al Warthilani qui traversa à différentes reprises la Berbérie orientale à l'occasion de ses pèlerinages à la Mecque. Les premiers ne paraissent pas avoir eu l'occasion et la possibilité d'entrer en contact avec ces farouches montagnards, vivant à l'écart des voies de communications habituelles ; le dernier ayant autre chose à faire et d'ailleurs n'y portant pas d'intérêt. Pour en savoir davantage, il faudra attendre les récits d'officiers de la conquête et des études comme celles de Masqueray, entre 1878 et 1880. Les Français entreront dans le pays sans la moindre connaissance des liens de village à village, de fractions à fractions, des alliances et des antagonismes. Croyant avoir en face d'eux une population guerrière et unie, ils recourront systématiquement à l'usage de la force alors qu'ils auraient pu en faire l'économie.
- 127 Les Turcs avaient pourtant laissé un exemple. C'est avec de très faibles moyens qu'ils étaient parvenus à faire admettre leur présence, à la vérité si légère, ici, qu'elle a été rapidement oubliée. Même dans cet Aurès occidental que leurs détachements

traversèrent plusieurs siècles durant, où leurs agents devaient passer toutes les fois qu'ils allaient dans les Zibans, où enfin le bey Ahmed, aux abois, devait trouver l'hospitalité leur souvenir semble s'être à peu près complètement perdu.

*

L'Aurès sous l'administration française

La conquête

- 128 La pénétration dans le sud-constantinois a été relativement tardive en raison du maintien au pouvoir du bey Ahmed et des rapports délicats qu'il entretenait pendant quelques années avec les généraux français. Ahmed aurait été favorable à un arrangement qui l'aurait soumis à une sorte de protectorat ; mais les négociations traînèrent, échouèrent et ce fut la guerre. Après une première expédition qui tourna à la catastrophe en 1836, Constantine fut prise à l'issue d'un siège sanglant ; mais le bey ne renonça pas pour autant à la lutte. Il ne se soumit que onze années plus tard et pendant tout ce temps, il passa du Hodna à la frontière tunisienne et du Tell au Sahara, essayant de soulever des tribus qui lui avaient juré fidélité peu de temps auparavant.
- 129 Connaissant parfaitement ses populations, il se tourna d'abord vers ceux qui étaient les plus à même de s'opposer à l'armée française, ces grandes confédérations Harakta, Nemencha, Hanencha ; cette dernière à elle seule étant en mesure de mettre en ligne 2 500 cavaliers et 6 000 fantassins ; mais celles-ci se trouvaient soumises à une pression de plus en plus forte des troupes envoyées contre elles et Ahmed s'enfuit au Sahara où il fut encore plus déçu. Il écrit dans ses Mémoires qu'il se trouva « exposé à des machinations en vue de le livrer ». Il reprit donc le chemin du Tell où il fut accueilli chez les Ouled Soltane, tribu montagnarde chaouïa des monts du Belezma sans liens avec les gens de l'Aurès car leur genre de vie les oriente à l'opposé, vers le Hodna. Là, Ahmed put réorganiser la résistance pendant le séjour d'un an et demi qu'il y fit et engager son dernier combat.
- 130 Dès lors, l'ancien bey abandonné de tous, vaincu, âgé, épuisé, ne va plus chercher qu'à échapper aux troupes qui sont à sa poursuite. A cette époque (mai 1845) une colonne française – il s'agit de la colonne Bedeau – fut dirigée sur les gens de l'oued Abdi. « Quand elle fut sur le point d'arriver chez eux, écrit-il, le général envoya pour les inviter à se soumettre mais ils refusèrent énergiquement et dépêchèrent vers moi pour que je vinsse à leur secours. En conséquence je rassemblais tous ceux qui suivaient ma triste fortune et je passais chez eux. A mon arrivée je vis que rien n'avait été préparé pour soutenir la lutte. Je restais avec eux, poursuit Ahmed, jusqu'au jour où le combat eut lieu... Ils lâchèrent pied et s'enfuirent de toutes parts. Je rentrais à Menah (Mena) » ; mais, les troupes françaises s'approchant il ne lui était pas possible d'y rester. On dut l'orienter vers une autre zaouïa où il serait pour un temps à l'abri, celle de Sidi Masmoudi dans l'Ahmar Khaddou dont il connaissait certainement l'influence et la richesse.
- 131 L'histoire rapporte que l'ex-bey passa deux années dans ce massif dans une région où une petite tribu transhumante, les Ouled Abderahmane Kebech, plantent leurs tentes en été. L'environnement de roches calcinées est particulièrement austère. Là se dressent encore les ruines de la guelaa de Kebech où Ahmed se serait réfugié. Ce lieu offrait assurément

l'avantage de contenir des provisions pour plusieurs mois sinon davantage ; ceci dit, ces greniers faits de plusieurs étages sont absolument inhabitables. Les cellules dont ils sont composés, étroites et basses ne permettent pas à un homme de se tenir debout et il n'est pas possible d'y entretenir un foyer. Il n'est pas imaginable qu'un homme, même réduit à la dernière extrémité, ait pu y vivre.

- 132 Peut-être Ahmed dressa-t-il sa tente qui pouvait être confortable à proximité ? Une telle situation ne pouvait se prolonger. Du sud comme du nord, la menace se faisant de plus en plus précise, le bey Ahmed préféra se rendre. « Les officiers français, nous dit-il dans ses Mémoires, lui firent un accueil des plus honorables ».
- 133 La conquête du massif se préparant, un officier de l'Etat-major de Constantine, le capitaine Fornier, avait rédigé à l'usage des troupes qui allaient entrer en campagne une « *Notice sur l'Aurès* » datée du 8 janvier 1845. Cet « aperçu succinct », comme il le qualifie lui-même, est le premier document que nous possédions. Il décrit successivement « les principales vallées, les montagnes, les routes et leurs difficultés, le caractère excessivement boisé du pays et l'abondance de l'eau en toutes saisons en quantité suffisante pour les besoins d'une troupe et des animaux qui la suivent, ses populations, ses tribus et leur force militaire : au total 4 390 familles, 1 210 cavaliers, 7 370 fantassins. »
- 134 Seules parmi les tribus de montagne, les Ouled Daoud et les Beni Oudjana disposent alors d'un nombre conséquent de cavaliers. En revanche les gens de la vallée de l'oued Abdi en paraissent complètement dépourvus.
- 135 Suivent quelques renseignements sur les gens : « A cause de leurs positions et des difficultés excessives qu'on trouve dans leurs territoires, les deux tribus des Ouled Daoud et des Ouled Abdi ont contracté des habitudes d'indépendance et sont réputées pour être très habiles à tirer partie des difficultés du sol pour s'y défendre. Elles passent pour être les plus guerrières de l'« Aurès ». Réputation fondée pour les Ouled Daoud, peu justifiée pour les Ouled Abdi qui en feront les frais. Pénétrant dans leur vallée le général Bedeau, connu pourtant pour ses sentiments humanitaires, fera brûler le village de Haïdous, résidence d'un marabout influent, sur la foi d'informations probablement tendancieuses. Il en fut de même plus tard des villages de Narah, situés dans une position très forte au-dessus de la vallée, lors d'une expédition à laquelle participa le capitaine Bocher qui nous en a laissé la relation en même temps que ses impressions personnelles sur les habitants du village de Menaâ, le plus considérable de cette vallée et sur leur mode de vie. Le récit de Bocher commence par un rappel des idées convenues « population barbare, pays que les Romains n'avaient fait que cerner dans une ceinture de postes fortifiés dont on retrouve encore la place, marquée par des ruines et dont les Turcs ne vinrent jamais à bout ».
- 136 Quant à Menaâ (écrit Menah) « situé dans les contrées fertiles pittoresques occupées par de grandes tribus « kabyles » qui habitent de gros villages entourés de jardins où se cultivent tous les produits méridionaux », c'est au regard de Bocher « une sorte de Capoue ».
- 137 Bocher ajoute une observation qui montre qu'il a assez convenablement vu les choses : « Dans un pays où les mœurs sont si faciles, où le mariage s'accomplit avec des formes si expéditives, l'adultère n'a point d'excuse ni de pardon ; le mari a le droit de tuer quiconque dans sa maison, outrage son honneur ». Un incident de ce genre survenu à un parent de la famille maraboutique des Ben Abbès, présenté comme une agression contre un agent du pouvoir, aurait été à l'origine d'une affaire dans laquelle auraient été

impliqués les gens de Nara et à la suite de laquelle les mesures les plus extrêmes furent prises contre eux.

- 138 Le journal de marche de la colonne du général de Saint-Arnaud présente un intérêt différent. Sa campagne fut la dernière menée au titre de la conquête et elle ne rencontra aucune résistance. Elle fut doublée d'une expédition scientifique dirigée par le colonel Carbuccia, adjoint au général. Il nous est parvenue une « *Description des ruines situées sur la route suivie par la colonne* » depuis les Nemencha jusqu'à la basse vallée de l'oued El Abiod en passant par les gorges de Tighanimine. Penchés sur le sol à la recherche de vestiges antiques, les quelques spécialistes groupés autour du colonel Carbuccia, passant à peu de distance des greniers fortifiés échelonnés tout du long de la haute vallée des Touaba (Ouled Daoud), les prirent pour les villages perchés de cette tribu nomade.
- 139 En résumé, la soumission de l'Aurès s'obtint presque sans combat et presque sans pertes du côté français, exception faite du combat de Mchnounech ; elle fut en revanche très éprouvante pour l'ensemble des montagnards, en raison essentiellement du passage d'une dizaine de colonnes, soit une vingtaine de milliers d'hommes qui n'hésitèrent pas, pour l'exemple, à brûler plusieurs guelaa avec tout ce qu'elles contenaient.

*

- 140 Dès lors que l'on a été conduit à abandonner l'image de l'Aurasien éternel rebelle de l'Histoire, il s'impose de revoir d'un œil nouveau tout ce qui a été écrit sur les troubles qualifiés d'insurrection qui se sont produits en 1859, en 1879 et de 1916 à 1921.
- 141 L'analyse des faits a été compliquée par le partage administratif maintenu jusqu'en 1912, de l'Aurès en deux zones : la moitié nord-ouest s'est trouvée dépendre d'autorités situées à Batna et la moitié sud-est d'autorités installées à Biskra, cet état de choses résultant de l'orientation générale des lignes du relief qui ont pour effet de tourner une partie des montagnards vers Timgad et Lambèse et, après sa fondation, vers Batna et une autre vers Biskra et les Zibans. De cet état de choses il ne faudrait cependant pas conclure à deux Aurès absolument séparés, la dépression du Châra, on l'a vu plus haut, étant, en été, un grand lieu de rencontres entre montagnards et nomades, entre arabophones et berbérophones.
- 142 Ce partage a eu des conséquences importantes en raison de la situation particulière dans laquelle le bureau arabe de Biskra s'est trouvé dès les lendemains de la conquête. Théoriquement il n'y avait aucune différence dans la façon d'administrer à Batna et à Biskra. Ici comme là l'administration était entre les mains des officiers. En réalité, à Biskra le pouvoir était passé à la famille Ben Gana, alliée au dernier bey, de qui dépendait donc tout le vaste territoire saharien limitrophe de l'Aurès. C'est aux Ben Gana que la France avait confié le soin d'intervenir dans les affaires des populations de l'Ahmar Khaddou et, d'une façon plus générale dans les affaires de tous les montagnards que la recherche de pâturages conduisait en bordure du désert. De très longue date ceux-ci étaient devenus propriétaires de jardins dans les oasis du piémont et s'étaient fait reconnaître des droits de parcours dans le Zab oriental. D'où des conflits d'intérêt doublés d'un vieil antagonisme entre gens qui ne vivaient pas de la même façon et ne parlaient pas la même langue. Cet antagonisme se trouva renforcé du jour où les Ben Gana investis de pouvoir sans limites, en vinrent à prendre le parti des Sahariens. C'est ainsi qu'en 1845 les gens d'en haut se virent contester des droits de pacage qui étaient pour eux d'un intérêt vital et se firent razzier par les Sahariens un important cheptel. Il en résulta un

état de tension permanente entre les uns et les autres. Les montagnards intervinrent par la suite pour faire reconnaître leurs droits de propriété dans l'oasis de Sidi Okba. Présentées aux autorités françaises par les Ben Gana, de telles actions apparurent comme autant d'atteintes à la souveraineté française et, comme il y avait dans l'Ahmar Khaddou un marabout influent qui leur portait ombrage, il fut facile à ceux-ci d'évoquer le spectre de la guerre sainte. Déjà, à Biskra, on voyait tout l'Aurès s'embraser. On se dépêcha donc de réunir des forces extrêmement importantes pour une campagne qui dura trois jours, se termina par la destruction de la zaouïa de Sidi Masmoudi, l'incendie de la guelaa des Ahl Ghoufi, enfin l'arrestation de Si Saddok chef de cette zaouïa, et de plusieurs membres de sa famille. On les interna dans l'île de Sainte Marguerite après que leur condamnation à mort eut été commuée en détention à perpétuité.

- 143 Malgré une ampleur et une durée sensiblement plus grandes, les troubles de 1879 peuvent difficilement être assimilés à une insurrection c'est-à-dire à la révolte généralisée et organisée de tout un peuple contre la présence française.
- 144 Leur déclenchement est imputable au Bureau Arabe de Batna qui, ayant appris par ses sources habituelles d'information – ils n'en avaient guère d'autres que des caïds – qu'un personnage religieux jusqu'alors inconnu créait une certaine effervescence chez les Touaba, envoya deux cavaliers pour l'appréhender. Nul ne sait comment se passèrent les choses ; toujours est-il qu'un coup de feu partit de la foule et que les deux cavaliers furent tués. Ce fut le début de désordres très graves qui affectèrent les Touaba et les Beni-bou Slimane. Dans les jours qui suivirent deux caïds furent tués, un troisième agressé. De Batna comme de Biskra, des troupes entrèrent en campagne. Dès le premier engagement ce fut la débandade parmi les révoltés « armés de mauvais fusil et de simples bâtons » et la fuite vers le Sahara des Lehala, la fraction la plus compromise des Touaba. En plein été, les goums sahariens lancés à la poursuite de leurs ennemis traditionnels « ne trouvèrent plus que des cadavres déjà calcinés et desséchés. »
- 145 A propos de cette malheureuse affaire une première constatation s'impose : en montagne la fin-mai, les mois de juin et de juillet sont les temps où les travaux des champs se succèdent à un rythme accéléré : moissons, transports des gerbes, battages, récolte des fruits, préparation du sol pour les cultures d'été, irrigations de jour et de nuit ne laissent aucun répit. C'est le temps où l'on est le plus tenu, c'est aussi celui où les biens que l'on possède, les récoltes sur pied, sont les plus exposés. Des troubles ne peuvent donc se concevoir sans des actes attentatoires à l'honneur des montagnards.
- 146 Seul à s'être attaché à l'étude de l'Aurès, seul à y avoir longuement séjourné, trois ans avant les événements, et à y avoir acquis en plus de celle de l'arabe, quelque connaissance du dialecte chaouïa, Emile Masqueray est le seul à avoir pu analyser les faits. Voici ce qu'il a écrit à leur sujet :

« La conquête française modifia l'organisation barbare de l'Aurès tout entier par secousses et sans règles fixes. On réunit des groupes autrefois hostiles pour composer *les Amamra* ou les *Ouled Abdi* actuels, d'autre part on laissa subsister sans y rien changer d'anciennes oppositions en quelque sorte nationales... Nous leur avons imposé des *cadis* en 1866... il y avait de petits saints locaux inoffensifs à la façon des saints d'Espagne ou d'Italie. On s'en effraya, on leur fit la guerre et, centralisant ainsi par ignorance à notre détriment, on poussa leurs dévots vers les confréries des *khouans*... »

La seule affirmation contestable de Masqueray est celle selon laquelle la France aurait islamisé l'Aurès.

- 147 Comment ne pas le suivre totalement, en revanche, quand il dit que « faute d'argent – ou, par la suite faute d'attention portée aux montagnards – on ne s'occupa ni de tracer des routes – reproche encore valable jusqu'à la veille de l'insurrection – ni d'y créer des marchés ou des écoles », quand passant sur le terrain politique il observe qu'« après avoir beaucoup remanié, on en vint à remettre le commandement de diverses régions aurasiques à des personnages indigènes extrêmement divers quant à leur origine, parmi lesquels certains appartenaient à des familles étrangères que les Aurasiciens considéraient comme leurs ennemis invétérés ». Comment ne pas voir une autre explication des événements de cette année là dans les propos suivants tenus devant lui par les Touaba : « Pourquoi ne nous gouvernez vous pas vous-même ?... Vous vous êtes des gens de justice, des Cheurfa. Or nous ne communiquons jamais avec vous ».
- 148 Masqueray trouvera en des mots très justes, les explications aux erreurs de la France, « la confusion effroyable de la société africaine au lendemain de notre conquête et notre ignorance complète non seulement de la configuration du sol, des populations, des langues mais même de la religion mahométane encore si mal connue... Force fut au gouvernement de se contenter tantôt de serviteurs indigènes qu'il ne pouvait remplacer, tantôt même d'institutions vicieuses qu'il ne pouvait refondre... »

Roufi, femme chaouïa (photo G. Camps).



La société aurasienne, de la conquête aux premières années du XIXe siècle

- 149 Pour bien des raisons, relief, gorges profondes, forêts et chutes de neige en altitude mais aussi diversité des genres de vie et des occupations imposées par les conditions géographiques, cette société était extrêmement cloisonnée et fragmentée. Si, partout, se retrouvaient les mêmes activités, les principales étant l'élevage du petit bétail, la culture

des céréales en terre sèche et le travail des jardins irrigués c'était en proportions différentes et à diverses fins. Ainsi, on l'a vu, les gens de la vallée de l'oued Abdi étaient des sédentaires vivant en villages comptant jusqu'à quelques centaines d'habitants. C'était, réserve faite des régions d'oasis de la frange saharienne un mode de vie exceptionnel dans ce sud constantinois voué à la vie nomade.

- 150 Ces villageois aurasiens habitaient comme les Kabyles du Djurdjura des maisons de pierre ; mais celles-ci étaient d'une architecture bien différente extérieurement comme intérieurement.
- 151 Le village était un centre d'activités artisanales très diverses. On y travaillait la laine et le poil de chèvre, le fer, le cuir, la terre, l'alfa. Il y avait aussi des babouchiers et des bijoutiers capables à l'occasion de rivaliser avec les Zouaoua pour la fabrication de la fausse monnaie. Il y avait donc matière à échange. Mais, bien sûr, le travail essentiel était celui de la terre avec une pratique de l'irrigation extrêmement ancienne. Du reste, dans cette vallée plus particulièrement, on affirmait volontiers ses origines romaines il y a un demi-siècle encore.
- 152 Au centre du massif, dans la vallée de l'oued El Abiod, la vie se partageait entre les trois activités principales, élevage, cultures en terre sèche, jardins, au prix de déplacements fréquents de la plaine à la montagne. Ce qui leur avait imposé la tente pour habitat et les guelaa comme port d'attache et lieu de dépôts de leurs biens consistant surtout en produits de la terre.
- 153 Les Aurasiens se reconnaissaient comme gens d'une tribu mais la tribu n'avait pas de chef ; la cellule vivante était le village ou la fraction au sein desquelles des assemblées d'anciens, les *imokranen* réglaient tous les problèmes. Comme en pays kabyle il existait des règlements coutumiers assortis de différentes échelles de peine. Quand les conflits dépassaient le cadre du village ou de la fraction on faisait appel à des instances supérieures. Dans la vallée de l'oued Abdi on les soumettait à des représentants des quatre principaux villages. Chez les Touaba on reconnaissait une autorité particulière à une fraction maraboutique, les Lehala, celle, précisément qui avait eu, semble-t-il une responsabilité particulière dans les événements de 1879 et en avait été très durement sanctionnée.
- 154 Les règlements coutumiers des trois villages de l'Oued Abdi publiés par E. Masqueray confirment que dans cette partie de l'Aurès on n'était pas très sévère pour le règlement des crimes qui pouvait s'effectuer moyennant le versement d'une somme d'argent et qu'on était très indulgent quant à la conduite des femmes, qui s'étaient libérées des liens du mariage de la façon expéditive que permettaient les usages.

« Sur la pratique religieuse des montagnards, le seul témoignage vraiment crédible est celui du géologue Robert Laffitte qui a vécu au milieu d'eux plusieurs années de suite, ce qui lui avait permis de bien connaître la langue arabe, à une époque relativement récente mais où les mœurs avaient fort peu évolué. Voici ce qu'il m'en a dit : « Si j'en juge d'après la pratique extérieure, visible, la prière était rarissime... Mis à part quelques marabouts, il n'y avait à peu près personne qui s'astreigne aux cinq prières rituelles, certainement beaucoup moins d'un habitant pour mille. Par contre tous étaient superstitieux et se rendaient aux vieilles fêtes locales toutes préislamiques puisqu'elles avaient lieu, toutes sans exception, à des dates du calendrier solaire, au rythme des saisons. En outre elles se déroulaient dans des sites naturels souvent isolés, marqués parfois par un tas de pierres, un arbre sacré ou une grotte ».

- 155 Les Aurasieus néanmoins se considéraient comme de fidèles musulmans en dépit de règles de vie très éloignées des prescriptions coraniques. En témoignait tout spécialement le statut des femmes auxquelles les coutumes reconnaissaient une très grande liberté à la suite d'un premier mariage précoce rapidement suivi d'un divorce. Il n'y avait pas de fêtes dans la montagne sans la participation comme danseuses et chanteuses de celles qu'on appelait dès lors des 'azria*.
- 156 Laissant l'impression d'être anarchique, cette société était, à sa manière, bien réglée. Comme toutes les sociétés maghrébines elles était coiffée par l'institution maraboutique qui, ici, avait su parfaitement s'accommoder du genre de vie des Aurasieus et jouait un rôle plus sociale et politique que véritablement religieux.
- 157 « L'existence de « mrabtin » écrit F. Colonna, est attestée dans un très grand nombre de tribus aurasieus, sinon dans la totalité de celles-ci... Les laïcs leur reconnaissent des compétences précises et estimées : la scripturalité et le « ilm »(savoir juridico-religieux), la sainteté et le charisme thérapeutique, ainsi que des savoir-faire agraires apparents, notamment en matière de technique d'irrigation et de droits d'eau... ». De l'ancêtre fondateur ils ont reçu la baraka qu'ils répandent à profusion sur les gens et les bêtes à l'aide notamment d'écrits en caractères arabes, longs de 20 à 25 lignes, parfois totalement illisibles en dehors de l'invocation initiale à la divinité. Les femmes en conservent enfermés dans des étuis d'argent, œuvre des bijoutiers locaux, qu'elles portent suspendues sur leur poitrine. On les place aussi par exemple entre les cornes des vaches sur le point de mettre bas ou au-dessus des portes des maisons. La reconnaissance des gens s'exprime en offrandes ou en services. Ainsi les marabouts parviennent-ils à faire « fructifier » leur charisme et ce faisant, certains sont arrivés à asseoir des fortunes importantes. Gens par principe pacifiques s'interdisant de porter les armes, indépendants du reste de la population car ils ne se marient qu'entre eux, les marabouts exercent des fonctions arbitrales, que le pouvoir a souvent reconnues et qu'il a utilisées.
- 158 Les zaouïa jouissant d'une autorité particulière sur les populations de l'Aurès étaient celles de Tolga, dans les Zibans et, dans le massif même celles de Menaa et de Haïdous dans l'oued Abdi, de Tibermacine qui a succédé à celle de Sidi Mas-moudi après la destruction de cette dernière dans l'Ahmar Khaddou, de Khanga Sidi Nadji dans la basse vallée de l'oued El Arab. A l'exception de celle de Menaa affiliée à l'ordre des Quadria, toutes dépendaient de l'ordre des Rahmania et leur influence aurait pu être considérable si elles ne s'étaient posées en rivales.
- 159 Sous les Turcs il semble que les Ben Abbès de Menaa se soient acquis une position privilégiée en raison des services qu'ils étaient en mesure de leur rendre du fait de leur situation sur la route qu'empruntaient leurs détachements à l'occasion de la relève de leur garnison de Biskra. Toujours est-il qu'ils bénéficièrent de leur part d'une dotation très importante, celle d'un *haouch* ou propriété rurale de quelques milliers d'hectares dans les environs de Constantine.
- 160 Quant à la zaouia de Tibermacine, en dépit des dommages corporels et matériels qu'elle subit en 1859, son influence s'étendait et s'étendra jusqu'à la dernière guerre mondiale bien au-delà des limites de l'Aurès. Elle comptait de nombreux adeptes dans les hautes-plaines constantinoises jusqu'aux environs de Guelma. Premier commandant du cercle de Guelma, le colonel Duvivier constatera en 1845 l'existence aux environs de la ville de nombreuses populations se disant venu du massif. On ne sait si cette présence, que peut expliquer la participation des montagnards aux travaux des moissons, a facilité la

pénétration des marabouts ou si, c'est au contraire une implantation maraboutique préalable, dans une région que l'on sait avoir été dépeuplée au XVIII^e siècle par diverses épidémies, qui favorisa la descente dans le bas-pays d'Aurasiens, à l'étroit dans leurs montagnes.

- 161 Pour clore ces lignes sur les pratiques religieuses de la société aurásienne, il faut dire quelques mots d'un cycle de pèlerinage qui semble particulier à l'Aurès, celui des Messamda. Vers la fin de l'été ce petit groupe d'hommes saints venus de l'Ahmar Khaddou se montrait cinq vendredis successifs en des lieux différents. Ils attiraient des foules et se livraient devant elles à des danses extatiques au cours desquelles on voyait prophétiser des femmes qui les accompagnaient. Le cycle s'achevait par un grand marché qui se tenait à Tkout chez les Beni-Bou-Slimane.
- 162 Dans cette société, dont la vie était troublée par des disputes pour des questions de terre, de sources ou de femmes, beaucoup plus que par de réels conflits, disputes du reste arbitrées ce qui en limitait les dommages, rien en définitive, quelle que soit la rudesse des mœurs, ne permet de déceler une humanité spécialement agressive et guerrière.
- 163 Cette société où les grands marabouts étaient des grands seigneurs capables de recevoir leurs hôtes avec faste était déjà sur son déclin et elle allait connaître bientôt ses dernières années.

La présence française et ses contraintes

- 164 Dans le massif aurásien la présence française tarda à se manifester et elle ne fut jamais nombreuse, étant essentiellement représentée par quelques dizaines d'agents administratifs divers.
- 165 C'est seulement à partir de 1885, année où une grande partie du Sud constantinois fut détaché du territoire militaire pour constituer un arrondissement dont le chef lieu fut la ville neuve de Batna, que l'administration française commença à pénétrer l'Aurès avec la création des communes mixtes d'Aïn Touta, de l'Aurès proprement dit et de Khenchela ; ces deux dernières d'abord très réduites en superficie, car c'est en 1912 qu'elles devaient connaître leur complète extension (correspondant à une zone de parler chaouiã) avec le rattachement à la commune mixte de l'Aurès des tribus de l'Ahmar Khaddou et à la commune mixte de Khenchela des tribus des Beni Barbar. Mais comme il n'y avait alors aucune voie de pénétration, le siège de ces deux communes mixtes fut fixé à la périphérie, à Tazoult (Lam-bèse) où elle resterait 27 ans, pour la première, et à Khenchela où elle resterait définitivement pour la seconde.
- 166 De la sorte, les tribus aurásiennes, isolées dans leurs vallées ont connu à cette époque des années de presque total abandon et par conséquent de très grande liberté, la seule obligation à laquelle elles se soient trouvées soumises et qu'elles paraissent avoir acceptées, sans beaucoup de résistance, ayant été le paiement de l'impôt.
- 167 La France va donc administrer l'Aurès de très loin, et ses représentants locaux vont souffrir d'une réforme bien inopportune puisqu'ici sa finalité n'a pas été le développement de la colonisation foncière : il s'agit de la suppression des tribus et de la création de douars. Les tribus des Ouled Abdi et des Ouled Daoud, par exemple, vont donner naissance à neuf douars.
- 168 Autant un tel découpage était acceptable et facile à réaliser en région sédentaire où la cellule de base est le village, autant il était inconcevable en région nomade. Ainsi on n'a

pas hésité à couper en trois le territoire des Ouled Daoud (Touaba) alors que les différentes fractions touaba avaient toutes des droits sur sa totalité (par conséquent du Tell au Sahara) et que leurs greniers collectifs se trouvaient concentrés à proximité de l'actuelle ville d'Arris. La transhumance des Touaba les amena donc à dépendre des trois caïds des trois douars et par conséquent de subir leurs exigences tant qu'ils n'eurent pas abandonné la vie nomade, ce qui ne se réaliserait pas entièrement avant les années qui suivirent la fin de la première guerre mondiale.

- 169 D'une manière assez surprenante ce n'est pas sous l'uniforme des administrateurs, mais sous la robe des Pères blancs que se manifesta d'abord la présence française : ceux-ci, en effet, arrivèrent dans la vallée supérieure de l'oued Labiod, chez les Touaba, en 1893. Depuis quelques années déjà, la Société des Missionnaires d'Afrique souhaitait s'installer dans l'Aurès, terre berbérophone, censée plus ouverte à une éventuelle évangélisation. L'occasion lui fut donnée lorsque le gouverneur général Cambon eut envisagé de créer trois hôpitaux indigènes et de les confier aux missionnaires. Restait à trouver l'un des emplacements dans cette région. Au début de l'été la haute vallée de l'oued El Abiod, aux environs d'Arris* est un lieu enchanteur. Or il se trouvait qu'à proximité d'une dizaine de guelaa qui donneraient naissance à des villages, il existait un terrain domanial sur lequel les militaires avaient construit un bordj. Ce bordj était abandonné, on l'offrit à la Société avec tout le terrain attenant. Malgré l'avis contraire de l'administrateur de l'époque, les Pères Blancs l'acceptèrent d'autant plus volontiers que le service des Domaines était disposé à leur céder à titre de dotation pour permettre la marche de l'hôpital 200 hectares d'excellentes terres en grande partie irrigables situées à Medina à l'origine de la vallée et prises sur des territoires séquestrés à la suite des événements de 1879.
- 170 Toutes les conditions d'un échec se trouvèrent réunies. D'abord – et cette réflexion vaut pour toute l'Algérie de l'époque – dans l'état d'évolution de la société maghrébine, il devait nécessairement y avoir une opposition très forte à l'hospitalisation des hommes et une opposition totale à celle des femmes. Les Touaba, par ailleurs, vivaient sous la tente, se déplaçant au rythme des saisons : il eut fallu les suivre pour les soigner. En outre Touaba et Ouled Abdi étant traditionnellement ennemis, les seconds répugneraient à venir à Arris où ils ne se sentiraient pas en sécurité. Pour finir, les Touaba ne pardonneraient jamais aux Pères Blancs de s'être rendus propriétaires de terres qu'ils considéraient toujours comme étant les leurs.
- 171 Néanmoins les premiers contacts semblent avoir été bons. L'état sanitaire était localement très défectueux. En bien des endroits, comme l'avait déjà indiqué Léon l'Africain, les eaux stagnaient faute d'un entretien du réseau d'irrigation ancien. Les montagnards souffraient donc des fièvres et de bien d'autres maux. Obligés de s'en remettre jusqu'alors aux vertus thérapeutiques des amulettes des clercs et aux pratiques magiques des vieilles femmes, ils savaient, par ouï-dire et par ceux qui avaient eu l'occasion d'en faire usage, l'efficacité supérieure de la pharmacopée occidentale. On les vit donc accourir et apporter une aide bénévole à la construction de l'hôpital ; mais bientôt les corvées se multiplièrent et se pérennisèrent, les Pères, manquant de tout, ayant été bien obligés de faire appel en toutes circonstances aux services des montagnards sans contrepartie. La situation se révéla encore plus délicate quand les Sœurs qui avaient suivi les Pères insistèrent pour avoir des malades dans leur hôpital et les Pères des élèves pour l'école qu'ils avaient voulu ouvrir, la difficulté essentielle, incontournable, ayant été le nomadisme des Touaba.

- 172 Les missionnaires mirent longtemps à adapter leur comportement au mode de vie des montagnards mais déjà il était trop tard, les autorités ayant exigé que leurs représentants locaux se rapprochent des Chaouïa. Depuis qu'en 1912 le centre de gravité de la commune mixte s'était déplacé vers l'est avec le rattachement des Beni-Bou Slimane et des tribus de l'Ahmar Khaddou, le choix d'Arris s'imposait. On fit comprendre aux missionnaires en difficulté qu'il valait mieux s'en aller et l'on prit leur place.
- 173 La route ayant atteint Arris en 1916, c'est à cette date que les bureaux de la commune mixte furent transférés de Tazoult en ce lieu. Elle y avait été précédée depuis 1905 par des gardes forestiers, pour le plus grand désagrément des montagnards.
- 174 Dans les sociétés rurales anciennes, l'ouverture de la forêt a toujours créé des tensions très fortes entre le pouvoir, soucieux de conserver un bien précieux à bien des titres, et les populations locales, usagères depuis des temps immémoriaux. Ces tensions dégénèrent très souvent en révoltes paysannes et c'est bien cette question qui fut une des causes importantes du mécontentement des ruraux à la veille de la Révolution. En 1848, encore des Français crieront : « Le bois ou la mort ».
- 175 A partir de 1905 l'application de plus en plus rigoureuse du code forestier, qui coïncida avec une forte poussée démographique, pesa gravement sur la vie des Aurasiens, vivant en grande partie de la forêt et y faisant paître leurs troupeaux. La conversion qui s'imposa à eux, du fait des contraintes qu'ils subirent, rappelle en sens inverse celle qui s'opéra à la suite de l'arrivée des Hilaliens. Obligés de restreindre considérablement leur troupeau, ils se mirent à donner plus de soin à la terre ou à s'orienter vers d'autres activités ; ils se fixèrent donc au sol et abandonnant la tente, se mirent à bâtir des maisons.
- 176 Chez les Touaba qui étaient les plus gravement touchés cette évolution fut facilitée par le transfert chez eux du siège de commune mixte et l'ouverture de la route : ces deux sortes de faits provoquèrent la création d'une ville avec des administrations, des commerces, de petites industries, toutes activités créatrices d'emplois.
- 177 La guerre eut des effets semblables. Elle commença par être très mal subie. Comme toutes les familles montagnardes, celles de l'Aurès refusèrent dès l'abord de donner leurs enfants ; elles opposèrent une très vive résistance, sans aller toutefois jusqu'à une révolte ouverte, comme le firent en 1916 leurs voisins du Belezma dépendant de la commune mixte d'Ain Touta, de dialecte chaouïa tout comme eux et, malgré cela, étrangers à eux : le jour où les conscrits devaient se présenter devant le conseil de révision, un groupe d'insurgés pris le bordj communal d'assaut et massacra le sous-préfet et le chef de la commune.
- 178 Dans l'Aurès proprement dit, il y eut des désertions et les insoumis constituèrent des groupes armés qui se réfugièrent dans la montagne. Telle fut l'origine de ces bandits d'honneur, redresseurs de torts qui tinrent le maquis pendant plusieurs années. Ils ne s'en prirent jamais aux autorités françaises et ne menacèrent jamais les quelques Européens installés dans l'Aurès, allant parfois jusqu'à les assurer de leur protection. Ils ne s'en prirent qu'à leur ennemis personnels, souvent leurs parents proches. Les autorités, néanmoins, ne pouvaient tolérer un tel déficit ; on fit donc intervenir la troupe mais en dépit des effectifs de plus en plus importants lancés à la poursuite des hors-la-loi, le banditisme aurasien ne fut réduit qu'en 1921 : l'exemple de sa résistance inspira sans doute ceux qui choisirent l'Aurès comme principal terrain de lutte pour l'indépendance en 1954.

L'entre-deux-guerres

- 179 Pour les jeunes qui en revinrent, la guerre fut la source d'expériences diverses souvent bien acceptées. Pour des familles, pauvres comme la plupart des familles aurasiennes, ce fut le point de départ d'une amélioration de leur sort sous la forme de soldes, de primes, d'allocations diverses et aussi de salaires, de nombreux jeunes étant partis s'embaucher dans les usines sous la pression des autorités. Habités au mépris des autres, les Aurasiens apprécièrent l'accueil qui leur fut fait en France – dès cette époque il y eut des mariages mixtes. On en vit beaucoup repartir volontiers après la fin des hostilités quand leurs anciens employeurs firent de nouveau appel à eux. Ainsi les gens de l'Aurès firent-ils partie de cette émigration que Robert Montagne a qualifiée d'ancienne par rapport à celle qui se généraliserait une vingtaine d'années plus tard et qui devrait se contenter d'emplois nettement moins bien rémunérés.
- 180 L'émigration fut extrêmement bénéfique pour les montagnards de l'Aurès. Elle modifia considérablement leurs conditions d'existence. Dans la vallée de l'Oued Abdi où les départs furent particulièrement nombreux c'est dès 1920 qu'apparaissent les premiers changements, la première boutique, la première machine à coudre, le premier tailleur, le premier café.
- 181 Avec le recul du temps, l'entre-deux guerres peut être considéré comme une période particulièrement heureuse pour cette vallée traditionnellement ouverte qui avait vu s'ouvrir à elle un autre monde.
- 182 A travers les récits que firent les montagnards revenus au pays, la France apparut comme une sorte de paradis. Sensiblement dans le même temps était arrivé dans le massif un type de Français tout à fait nouveau : il s'agit des premiers instituteurs : venus généralement en ménage, recrutés avec soin et bien préparés à leur tâche par leur passage par la section spéciale de l'Ecole normale de Bouzaréah ; ils s'étaient installés au milieu d'eux dans les quelques écoles nouvellement construites, là où l'ouverture d'une route l'avait rendu possible. Ils avaient apporté un savoir scolaire que le développement de l'émigration faisait de plus en plus apprécier mais aussi une compétence assez générale en matière de technique horticole – à Menaâ on se souvient encore des premiers initiateurs – une manière de vivre qui impressionna favorablement et une disponibilité et un désintéressement qui en firent des conseillers écoutés.
- 183 Les résultats obtenus notamment à Arris et à Menaâ furent remarquables. Les jeunes Chaouïa sortant de l'école au niveau du certificat d'études avaient acquis une connaissance du français que l'on n'aurait pas toujours trouvé en métropole.
- 184 Les esprits étaient donc bien préparés à l'accueil des Français dont le séjour était rendu possible depuis peu grâce à la construction par les soins du Gouverneur général Lutaud de plusieurs bordj hôtels destinés à l'hébergement des agents administratifs et des touristes comme aussi des chercheurs qui allaient se révéler de plus en plus nombreux.
- 185 En 1918, alors que la guerre n'est pas finie et que quelques « bandits » courent encore, l'administrateur de la commune mixte de l'Aurès permettra à une jeune femme de trente ans, Odette Keun, de parcourir le massif jusque dans ses parties les plus difficilement accessibles en lui donnant comme guide un de ses cavaliers. Odette Keun souhaitera revenir quelques années plus tard pour découvrir l'Aurès oriental et saharien. Nous lui devons des relations de voyage pleines d'intérêt d'un pays demeuré jusqu'alors à peu près

inconnu. En 1928, une femme encore, Mathéa Gaudry, va écrire *La femme chaouïa de l'Aurès*, importante « étude de sociologie berbère », produit d'une enquête par questionnaire effectuée en 1923 auprès d'instituteurs de la région, complétée par deux séjours dans les vallées de l'oued El Abiod et de l'oued Abdi. De 1932 à 1936, Robert Laffitte passera la moitié de son temps à circuler dans la montagne le plus souvent à pied, pour travailler à son « *Etude géologique de l'Aurès* » et les 20 000 km qu'il estime avoir parcouru ont fait du dernier doyen de la Faculté des Sciences d'Alger l'homme le mieux informé sur la vie des Aurasiens à cette époque. Un peu après lui arrivaient les envoyés du Musée de l'homme, Jacques Faublée, Thérèse Rivière et Germaine Tillon auxquels la connaissance de l'Aurès doit beaucoup, puis une mission de l'Institut Pasteur dirigée par les docteurs Parrot, Foley et Clastrier qui durant quatorze mois s'installèrent à Ghoufi dans la moyenne vallée de l'Oued El Abiod en vue d'étudier les moyens de prévenir et de guérir le paludisme.

- 186 Parcouraient aussi la montagne de façon habituelle dans le même temps des inspecteurs des Eaux et Forêts à la tâche bien ingrate. On ne manque donc pas de témoignages sur l'état d'esprit des montagnards entre les deux guerres. Ils concordent tous sur deux points la sécurité totale qui régnait alors, on allait partout en toute confiance, et l'hospitalité que l'on était assuré de trouver parmi les plus pauvres.
- 187 Or l'historien qui consulte aujourd'hui les archives d'Aix-en-Provence n'y trouve qu'un dossier 20 H 8 intitulé « Les troubles de l'Aurès » se rapportant aux années 1937-1938 et à la vallée de l'Oued Abdi.
- 188 Dans son numéro du 3 décembre 1937, le journal réformiste « *El Bassaïr* » écrivait, il est vrai, que « L'Aurès avait été ébranlée par une révolution religieuse et sociale comme l'histoire de ce pays n'en avait jamais rencontré ».
- 189 A quoi se ramènent exactement les faits ?
- 190 Dans les années 1936-1938 les autorités françaises étaient inquiètes du développement qu'avait pris spécialement dans le Constantinois le mouvement réformiste des Oulémas sous l'inspiration de son chef, le cheikh Abdelhamid Benbadis. Des attaques extrêmement violentes sous le plan verbal étaient menées par ses représentants contre les zaouïa et les marabouts. L'Aurès pouvait d'autant moins être à l'abri de ces attaques que la manière de vivre des montagnards et la liberté des femmes choquaient profondément le puritanisme des Oulémas.
- 191 Des adeptes du mouvement furent envoyés sur les lieux à l'occasion de fêtes avec l'intention d'interdire ce qui leur paraissait blâmable. Une telle intrusion parut inacceptable aux Aurasiens qui réagirent avec force. Il y eut des mots, il y eut des coups ; et cela n'alla guère plus loin ; mais les autorités locales, se saisissant de tels incidents très localisés, se proposèrent, avec l'appui de l'opinion, de les exploiter contre les Réformistes en grossissant les faits et en attribuant un caractère politique à ce qui n'avait, comme l'avait écrit *El-Bassaïr*, qu'un caractère religieux et social.
- 192 En fait, à la veille de la guerre, le calme le plus complet régnait dans l'Aurès, où tous les fonctionnaires de responsabilité, en poste à Arris en 1937, avaient été déplacés à la suite de la décision judiciaire qui, dès le 6 janvier 1938, avait acquitté le représentant local de l'Association des Oulémas.
- 193 Vint la guerre : partout en Algérie elle fit taire les revendications et la mobilisation s'effectua sans les tensions qui avaient accompagné celle de 1914. Une solidarité nouvelle s'établit face aux difficultés. Dans l'Aurès, particulièrement, il fallut faire face à la pénurie

qui s'était rapidement créée avec la rupture des relations entre l'Algérie et la métropole. Il fallut apporter à la population de l'alimentation et des tissus. On dut tirer meilleur parti des ressources locales et c'est ainsi que l'Administration fut amenée à ouvrir des chantiers de traitement de l'alfa. Les ficelles, les cordes, les corbeilles, les sacs en alfa vinrent remplacer sur le marché les productions de l'Inde.

- 194 On fit donc appel davantage aux Aurasiens, une collaboration confiante et profitable s'établit. Les contacts furent beaucoup plus nombreux, amplifiés du reste par la coupure avec la métropole qui suspendit les départs massifs du début de l'été. Et c'est à cette époque que beaucoup de Français découvrirent le massif où la sécurité était demeurée totale.
- 195 Tel était l'Aurès à la fin de l'année 1942, douze ans par conséquent avant des événements alors absolument inimaginables.
- 196 Dans cet Aurès si paisible rien n'avait été fait en prévision d'événements nouveaux. Chargés de très lourdes responsabilités, des chefs de commune formés dans le milieu algérien conservaient une vision des choses qui ne s'était pas modifiée au cours de leur carrière. Assurés d'être les seuls à savoir comment il convenait d'administrer « les indigènes », ils abandonnaient à leurs adjoints venus de France des tâches subalternes. Ils furent complètement surpris par les événements. Il est vrai qu'ici, dans l'Aurès, l'affaire fut remarquablement menée.

La préparation du 1^{er} novembre 1954

- 197 L'Aurès pouvait rassurer parce qu'on ne l'avait pas vu s'agiter au lendemain du débarquement américain du 8 novembre 1942 pas plus que le 8 mai 1944. C'est pourtant à la limite septentrionale du pays chaouïa, de Sétif à Guelma que le mouvement insurrectionnel fut le plus grave, provoquant une brutale répression.
- 198 Le premier signe d'une dégradation d'une situation qui pouvait être considérée comme exceptionnellement bonne apparut seulement en 1947 avec la renaissance du banditisme dont on n'avait plus constaté la moindre expression depuis 26 ans.
- 199 Ces nouveaux hors-la-loi ne sont d'abord que deux et leurs premières actions, des règlements de compte avec morts d'homme, apparaissent dans le droit fil du banditisme traditionnel. Mais leur nombre s'accroît, leur zone d'intervention s'étend, la liste des actes criminels qui leur sont attribués s'allonge et puis surtout on va constater à partir de 1950 une connivence certaine et tout à fait nouvelle entre banditisme et politique.
- 200 C'est seulement quelques années après le déclenchement des événements que l'on découvrira la part capitale qu'y prit Mostefa Benboulaïd. En 1952 l'insécurité s'est accrue et développée à un point tel que le Gouvernement général a estimé urgent d'éloigner le chef de la commune mixte en place depuis dix ans. Pour rétablir l'autorité de son successeur une opération militaire de grande envergure est engagée : c'est la manoeuvre « Aiguille » qui, à partir du 15 août 1952, met en mouvement plusieurs milliers d'hommes contre « les bandits de l'Aurès », car à l'époque on continue à ramener tout au banditisme traditionnel.
- 201 Echec complet et aveu d'impuissance pour le pouvoir, la manoeuvre « Aiguille » est un encouragement considérable pour Benboulaïd convaincu qu'avec un peu plus d'hommes, un peu plus d'argent, un peu plus d'armement, lui Benboulaïd serait parfaitement en

mesure de mettre en échec l'armée française en un temps où ses forces étaient engagées sur d'autres champs de bataille.

- 202 Le 25 juillet, soit trois mois avant le déclenchement du combat, Benboulaïd assuré de l'appui d'un noyau de montagnards n'aura réussi à réunir qu'un nombre infime de gens convaincus, « les 22 », surtout représentatifs du Constantinois et encore, certains flancheront-ils avant le 1^{er} novembre.
- 203 L'insurrection, c'est donc Benboulaïd à peu près seul qui l'a déclenchée avec seulement 359 hommes bien armés, chiffre que l'on connaîtra seulement lorsqu'il aura été arrêté. Les grands leaders eux, Benbella, Aït Ahmed et Khider établis au Caire n'interviendront à ce moment là que pour assurer l'information, Boudiaf s'étant chargé au tout dernier moment de les mettre au courant.
- 204 Dans l'Aurès, qui pourrait être informé avant ce 1^{er} novembre ? Benboulaïd a soigneusement évité de faire quoi que ce soit qui puisse inquiéter les autorités après la manœuvre « Aiguille ». Quant aux Politiques, ils ne croyaient pas Benboulaïd capable d'opérer seul. Et ce dernier a réglé tous les détails dans les tous derniers jours avec quatre hommes du C.R.U.A. C'est en somme par la voie des journaux que les Aurasiens apprendront que la montagne s'est insurgée. Eux ne l'étaient pas encore mais beaucoup le devinrent rapidement en esprit quand on eut envoyé dans le massif « tous les effectifs dont pouvait disposer la 10^e région militaire » : les légionnaires et les tabors marocains, beaucoup plus redoutés encore.
- 205 Benboulaïd sera arrêté en février 1955 à la frontière tuniso-lybienne au retour d'un voyage qu'il avait entrepris pour se procurer des armes. Les papiers saisis sur lui confirmèrent qu'il était bien le chef de l'insurrection dans l'Aurès et révélèrent tous les détails de l'organisation qu'il avait mise sur pied ; mais c'est seulement beaucoup plus tard que fut connu son rôle au niveau « national ».
- 206 Jugé et condamné à mort, Benboulaïd s'évadera le 4 novembre 1955 et regagnera le massif où depuis son arrestation règne l'anarchie. Sa mort le 27 mars à la suite de la manipulation d'un colis piégé priva l'Aurès de la seule tête capable de réaliser l'union des montagnards. « La disparition de Mostefa Benboulaïd et de son adjoint Chihani Bachir a pour conséquence l'émiettement des Aurès-Nementcha en plusieurs baronnies ».
- « Les forces centrifuges qui prennent appui sur le souvenir des vieilles rivalités tribales se donnent libre cours... il en résulte une situation inextricable... chacun tentait de se tailler un fief et de devenir pour son propre compte un interlocuteur de la direction centrale » (Mohamed Harbi).
- 207 Les rivalités tribales, sinon même de village à village, de fractions à fractions, de familles maraboutiques à familles maraboutiques, sont des faits très anciens, inhérents en quelque sorte au pays et qui ont toujours fait échec à toute velléité insurrectionnelle. Elles ont affaibli une population peu nombreuse : l'Aurès n'est pas le réservoir kabyle. Sur un espace beaucoup plus vaste, selon les chiffres donnés par le capitaine Fournier et puisés probablement dans les archives du beylicat de Constantine, en 1845 les tribus considérées comme aurasiennes, ne groupait que 4 830 familles, soit en supposant comme il l'a fait, une moyenne de six individus par famille, « un total de 30 000 âmes comme maximum ». Un siècle plus tard, lors du recensement de 1948, la commune mixte de l'Aurès, entièrement aurasienne compte 66 746 personnes, celles d'Aïn Touta et de Khenchela, partiellement aurasiennes, respectivement 40 977 et 86 513 personnes.

- 208 Cette population par ailleurs n'était pas prête à s'intégrer dans un projet de portée nationale. A ce propos Yves Courrière a rapporté des faits significatifs : en 1948 les maquisards kabyles étaient aux abois. « Ceux qui sont restés en Kabylie sont abattus par les milices ou repérés et arrêtés par la police des renseignements généraux. Le parti décide donc d'éloigner Krim Belkacem, leur chef, et de « l'affecter aux Aurès » Krim prend donc le train pour Constantine où il recevra des instructions plus précises. Il y restera une quinzaine de jours. Las d'attendre, il reviendra à Alger d'où on le renverra en Kabylie ». Les Aurès n'ont pas voulu de lui ; on n'y a jamais aimé les Kabyles.
- 209 Après la disparition de Benboulaïd, le F.L.N. décidera cependant d'en envoyer pour rétablir l'ordre et cela tournera très mal. La résistance aurásienne s'effondrera totalement après des règlements de compte et des purges sanglantes.
- 210 Seul Mostefa Benboulaïd serait parvenu à rassembler les Chaouïa de l'Aurès et lorsqu'il fut arrêté, il affirmera avoir mené son action avec uniquement des gens du massif. C'est probablement vrai.

L'Aurès depuis l'indépendance

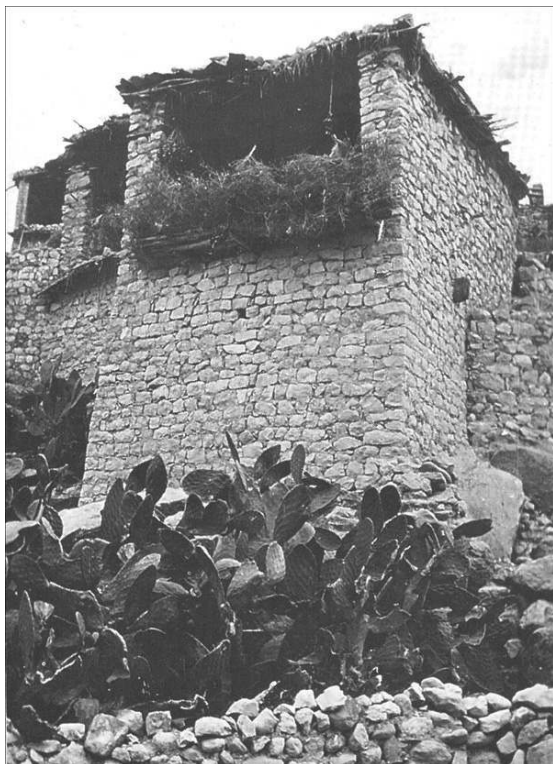
- 211 Depuis 1962 toute estimation de la population aurásienne est devenu sinon impossible du moins très incertaine, en raison des nombreux remaniements administratifs qui ont été opérés. A la suite du dernier qui remonte à 1984 l'Aurès d'autrefois a été réparti entre quatre wilaya ou départements, ceux de Batna, de Biskra, de Khenchela et d'Oum el Bouaghi et entre un nombre plus élevé d'arrondissements ou daïra. Le terme Aurès, lui même, a complètement disparu du vocabulaire administratif après la disparition de la wilaya de ce nom.
- 212 C'est à partir des chiffres que l'on possède de la population de la daïra d'Arris entièrement aurásienne mais récemment amputée de la commune de Mchouneche aujourd'hui rattachée à la daïra de Sidi Okba, donc à la wilaya de Biskra, que l'on peut avancer le chiffre très approximatif de 250 000 personnes pour l'ensemble des gens habitant aujourd'hui les parties considérées comme aurásiennes des anciennes communes mixtes de l'Aurès, d'Aïn Touta et de Khenchela.
- 213 Jamais ce chiffre n'a été aussi important. Cela représente une force de travail qui aurait pu être employée à la mise en valeur du massif mais l'Algérie indépendante pas plus que l'Algérie française ne semble avoir songé à l'utiliser pour reconstituer dans sa totalité le réseau hydraulique ancien et de faire des massifs subsahariens, celui de l'Aurès en particulier, ces châteaux d'eau extraordinaires qui fécondaient la steppe autrefois.
- 214 On semble avoir voulu essentiellement fragmenter une force qui s'était révélée redoutable, d'où ces remaniements inspirés de la volonté de bannir tout régionalisme et d'édifier une société où ces termes de chaoui, de kabyle et de mozabite n'aurait plus de sens.
- 215 L'Etat, certes, est intervenu avec le programme spécial de 1968 mais dans le domaine de l'hydraulique il semble l'avoir fait surtout pour satisfaire les besoins croissants des villes par prélèvement sur les reliefs. Or l'urbanisation atteint ou dépasse aujourd'hui 50 % de la population : ville de 25 000 habitants en 1949, Batna en compte aujourd'hui plus de 135 000 et ce n'est qu'un cas parmi d'autres.

- 216 Il semble toutefois que dans la vallée de l'Oued Abdi, particulièrement consommatrice d'eau pour ses jardins, la mise en action généralisée de motopompes soit parvenue à maintenir les quantités d'eau disponibles à un niveau satisfaisant.
- 217 L'équipement administratif et économique des communes aurasiennes s'est effectué sur les mêmes principes qu'ailleurs : à une population donnée doit correspondre une wilaya, une daïra ou une commune. « La localisation des équipements scolaires, sanitaires sociaux, culturels, sportifs... a progressivement été codifiée en normes par les différents ministères. Ils s'insèrent aujourd'hui de façon systématique dans une grille territoriale : au niveau de la wilaya, la maison de la culture, le stade omnisports, l'école normale supérieure ; à la daïra, l'hôpital, le lycée, le central téléphonique ; au chef-lieu de commune, le collège d'enseignement moyen, la polyclinique, le souk el fellah, la gendarmerie. » (Marc Côte, 1988).
- 218 Ainsi connaît-on par avance les équipements que l'on est assuré de trouver dans telle ou telle agglomération.
- 219 L'équipement artisanal et industriel ne procède pas de principes différents. Aujourd'hui les unités industrielles en fonction, en construction ou programmées dans l'Aurès intéressent essentiellement Arris, chef-lieu de daïra, mais aussi Menaa dont l'importante conserverie de fruits souffre du manque d'eau en été, Medina et Mchounech.
- 220 Ainsi de nombreux emplois ont-ils été créés surtout dans les services administratifs, ainsi l'urbanisation s'est-elle accélérée, tandis que la terre était délaissée. C'est par pans entiers en effet que l'économie traditionnelle s'est effondrée, on ne pratique plus la culture sèche des céréales en altitude et l'élevage a été presque complètement abandonné.
- 221 L'intervention de l'Etat a eu tous les effets qu'on pouvait en attendre : maintien sur place et même retour des gens au pays, brassage de population par l'arrivée d'un certain nombre de fonctionnaires étrangers, acceptés non sans vives réticences parfois, arabisation par le biais d'une scolarisation de plus en plus étendue. Si les vieilles générations restent profondément attachées aux dialectes berbères locaux, les jeunes qui sont à présent en majorité les ignorent et se désintéressent de leur passé.
- 222 Tout ce qui faisait qu'il y avait dans l'Aurès un style de vie particulier et non point uniforme a disparu. Disparu l'habitat traditionnel si parfaitement adapté au milieu naturel dans lequel il se fondait : les vieilles dechra perchées ont été abandonnées, les familles ont bâti des maisons en parpaings sur le versant des vallées, à proximité de la route. Disparues les guelaa si caractéristiques de l'Aurès central et d'une économie essentiellement pastorale. Disparu tout ce qui caractérisait la société féminine. Si Mathéa Gaudry avait eu à réécrire sa « *Femme chaouià de l'Aurès* » à laquelle elle avait consacré tant de pages, que lui serait-il resté à dire ? Disparues les activités des deux sexes et de ce fait toutes les célébrations de caractère agraire de même que toutes les règles de vie contraires à l'orthodoxie. Tout à présent s'est uniformisé sur le modèle urbain.
- 223 On signale toutefois la survivance de liens anciens : la fraction qui avait survécu à la création des douars aurait encore une certaine réalité. On voit ici et là les djemaa issus de la collectivité de base prendre en mains ses affaires que les autorités communales officielles – trop lointaines – négligeraient. Elles s'occuperaient de l'entretien des sources et des réseaux d'irrigation, de la création de pistes muletières ou carrossables (chaque famille participant en nombre de journées de travail ou en équivalent argent)

construction de mosquées rurales toujours identiques, règlements des litiges locaux, délégations auprès des municipalités (M. Côte, 1988).

- 224 Il semble en revanche que toute vie culturelle ait disparue et que les montagnards de l'Aurès ne participent guère au renouveau, si sensible dans ce domaine chez les Kabyles, chez certaines collectivités marocaines et aussi dans une mesure moindre chez les Touaregs.

Maison de Bouzina (photo J. Revault).



Morphologie des Chaouïas de l'Aurès (M.-C. Chamla)

- 225 A l'exception d'une brève étude publiée en 1901 sur une cinquantaine de Chaouïas par Randall McIver et Wilkin, on n'avait aucune donnée sur l'anthropologie physique de cette population berbère, jusqu'à ce qu'une enquête fut entreprise sur la population d'une commune du sud-ouest de l'Aurès entre 1971 et 1976 (Chamla et Demoulin). Cette enquête porte sur près de 400 hommes et 400 femmes et comporte entre autres, des renseignements sur la morphologie du corps et de la tête, la pigmentation des cheveux, des yeux et de la peau, les empreintes digitales et palmaires.
- 226 La morphologie corporelle des hommes se signale dans l'ensemble par une stature moyenne (167 cm), un corps mince, peu adipeux, un poids plutôt faible par rapport à la taille (59 kg). Leur buste est de hauteur moyenne par rapport à la stature, leurs épaules sont moyennement larges ainsi que leur bassin, leur tronc est du type intermédiaire. Les femmes sont nettement plus petites que les hommes, la différence, 13 cm en moyenne vis-à-vis des tailles masculines, est parmi les plus élevées connues (la différence est de 10 à 11 cm en général). Il semble que cette différence élevée soit due à l'activité physique des

femmes, en particulier au port de lourdes charges sur les épaules dès le plus jeune âge, qui tend à tasser leur buste et réduire leur stature.

- 227 La tête des Chaouiïas est longue et de largeur moyenne, l'indice céphalique mésocéphale (77,8) ; leur face est étroite et de hauteur moyenne, les oreilles sont petites. La couleur de leur peau déterminée selon la méthode de la réflectance cutanée indique un minimum de peaux claires (8 % chez les hommes, 12 % chez les femmes), un maximum de peaux de couleur intermédiaire (67,5 % chez les hommes et 68 % chez les femmes) et un quart de peaux basanées chez les hommes, tandis que chez les femmes on en trouve 19 %. La couleur des cheveux est dans l'ensemble foncée (74 % chez les hommes, 95 % chez les femmes). On trouve une proportion non négligeable, 24 %, de cheveux châtons chez les hommes. Il existe une proportion infime de blonds dont le pourcentage est négligeable chez les adultes. Cette tendance à la pigmentation moins foncée des cheveux chez les hommes se constate chez les enfants, chez lesquels la couleur définitive s'installe tardivement. Jusqu'à vers l'âge de 15 ans, ceux-ci ont les cheveux châtons. Au moment de la maturation sexuelle qui peut être estimée entre 15 et 17 ans chez les garçons, la majorité d'entre eux a les cheveux châtons foncés. Le blondisme, chez les enfants est de 12 % vers l'âge de 6-7 ans ; 3 à 10 % aux âges suivants. Les filles étant souvent teintes au henné n'ont pas pu être étudiées.
- 228 La couleur des yeux des adultes est en majorité marron moyen à foncée (60 % chez les hommes, 74 % chez les femmes). Les teintes marron clair sont respectivement 14 % et 12 % chez les deux sexes. Les yeux verts existent dans une proportion non négligeable : 20 % chez les hommes, 10 % chez les femmes. Quant aux yeux clairs, bleus et gris, on en constate 4 % chez les hommes et 2 % chez les femmes. La pigmentation des yeux change également au cours de la croissance. Chez les garçons les yeux fortement pigmentés sont plus nombreux que chez les adultes : 80-87 % vers l'âge de 6 à 7 ans, puis ils s'éclaircissent par la suite avec augmentation des teintes marron clair. Chez les filles, les fluctuations sont plus marquées : la proportion des yeux verts et marron clairs change davantage chez elles au cours de la croissance. A l'inverse des garçons, la fréquence des yeux fortement pigmentés est, chez les adolescentes, moins élevée que chez les femmes adultes. Cette plus grande variation de la couleur des yeux au cours de la croissance chez les filles comparativement aux garçons, est un phénomène connu chez d'autres populations.
- 229 Les dermatoglyphes digitaux sont caractérisés par un pourcentage relativement élevé d'arcs, surtout chez les femmes, une majorité de boucles (60 % chez les hommes, 61 % chez les femmes) par rapport aux tourbillons (35 % et 32 %).
- 230 Si l'on compare les caractères physiques des Chaouiïas (hommes) à ceux d'une autre population berbère d'Algérie, comme les Kabyles de Grande Kabylie, on note que ces derniers sont plus grands, ont un buste relativement plus long, des épaules et un bassin comparables du point de vue de la largeur relative ; leur indice céphalique est un peu plus faible, leur face est plus longue et plus large, leur nez nettement plus étroit, leurs oreilles plus longues. La pigmentation est dans l'ensemble nettement plus claire chez les Kabyles chez qui on trouve seulement 13 % de teintes basanées et 55 % de teintes claires. Par contre, les cheveux foncés sont sensiblement plus nombreux chez les Kabyles chez qui on ne trouve que 1 % de cheveux châtons contre 97 % de cheveux foncés. Les yeux foncés sont également plus nombreux chez eux que chez les Chaouiïas, les yeux verts très rares (4 %), contrairement à ces derniers. Le pourcentage des yeux clairs est le même chez les deux populations.

- 231 Du point de vue des dermatoglyphes, si le nombre d'arcs est un peu plus faible chez les Kabyles, par contre le pourcentage de boucles et de tourbillons sont sensiblement analogues.
- 232 En résumé, on observe quelques différences entre ces deux populations berbères en ce qui concerne la stature, la longueur du buste, celle de la face, la largeur du nez, la couleur de la peau, des cheveux et des yeux. Par contre, des ressemblances existent, notamment en ce qui concerne les dermatoglyphes dont les distributions de dessins par doigts et par mains sont quasiment superposables chez les Kabyles et les Chaouiïas. Cette similitude pourrait indiquer que les dermatoglyphes, qui représentent un caractère non influencé par le milieu, correspondent à un ancien fond génétique stable chez les Berbères d'Algérie.

Croissance des enfants Chaouiïas (M.-C. Chamla et F. Demoulin)

- 233 L'absence de publications sur la croissance d'enfants berbères originaires d'Afrique septentrionale nous a incitées à entreprendre une telle étude entre 1971 et 1974 chez des enfants Chaouiïas de trois communes rurales et semi-rurales montagneuses de la région de l'Aurès : Bouzina, située à une altitude de 1 300 m, dans une vallée secondaire partiellement isolée du sud-ouest du massif, Arris* et Menaa, communes semi-rurales, l'une située à une altitude de 1 300 m, l'autre à une altitude de 880 m. Le nombre d'habitants d'après le recensement général de 1966 était de 9 324 à Bouzina, 10 750 à Arris, 8 479 à Menaa. Les conditions climatiques sont rudes à Bouzina et à Arris, moins rudes à Menaa située plus au sud et à une altitude moins élevée. Du point de vue socio-économique, les conditions de vie sont dures à Bouzina où le revenu est bas et où très peu d'apports extérieurs viennent améliorer les ressources des habitants. L'alimentation se compose essentiellement de la consommation des produits agricoles, blé dur, orge, fruits divers, légumes. Le bétail est rare, lait et viande entrent pour une très faible part dans l'alimentation. Celle-ci est caractérisée par un excès d'hydrates de carbone et de protéines végétales et un défaut de protéines animales. La période de soudure annuelle est difficile à la fin de l'hiver du fait de la rareté des apports extérieurs et de l'insuffisance des réserves alimentaires, aggravée entre 1970 et 1973 par plusieurs séries de mauvaises récoltes.

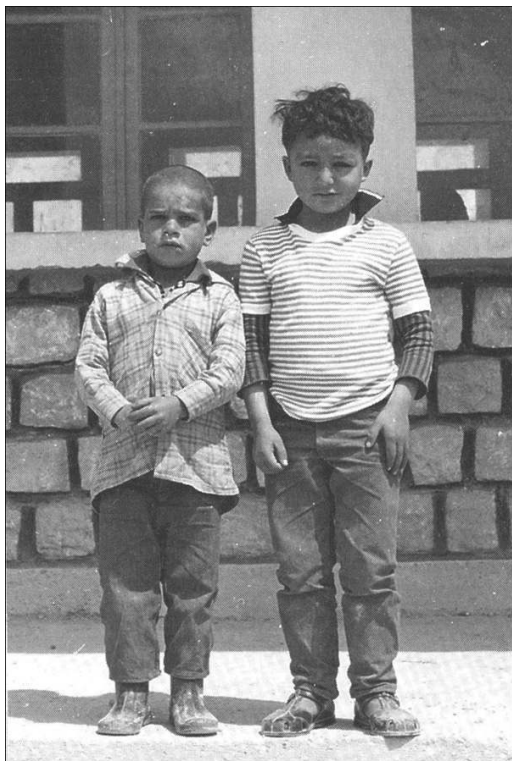
Vue du village de Bouzina (photo M.-Cl. Chamla).



- 234 Les conditions de vie dans les régions de Menaâ et d'Arris sont sensiblement meilleures, notamment dans les chefs-lieux de ces deux communes (où l'étude de la croissance des enfants a été faite) qui bénéficient d'avantages dûs à leur intérêt administratif ou à leur moindre isolement (Menaâ). Electrification, eau courante, hygiène meilleure, niveau de vie plus élevé et ressources alimentaires moins précaires, constituent des améliorations très sensibles par rapport aux conditions de vie de la population infantile de Bouzina.
- 235 A Bouzina, les enfants sont particulièrement touchés par une sous-alimentation chronique et une malnutrition principalement protidique. En raison, en outre, du nombre élevé d'enfants par famille, l'insuffisance alimentaire est grande surtout chez les familles aux plus faibles ressources. Ces conditions de vie sont aggravées par l'insuffisance de l'équipement médical qui se limite à un Centre de soins situé au Centre administratif de la commune à une distance souvent assez grande des différents villages. Les conditions d'hygiène défectueuses entraînent la prolifération de parasites tels que poux et puces, des parasitoses intestinales, des épidémies de gale et de teigne. La malnutrition donne lieu à des anémies fréquentes, des avitaminoses globales, du rachitisme chez les bébés qui vivent, en outre, presque continuellement dans l'obscurité des maisons jusqu'à l'âge de la marche. Les femmes sont astreintes à des tâches rudes, elles ont de nombreuses grossesses rapprochées qui les épuisent considérablement et ont une répercussion probable sur le fœtus. Les enfants de la commune de Bouzina ont en effet, à leur naissance, un format réduit, le retard staturo-pondéral est élevé jusqu'à 4 ans accompagné d'un retard psychomoteur. Chez les enfants scolarisés, on constate des déformations osseuses nombreuses : scoliose, cyphose, ensellure lombaire, aggravée chez les petites filles par l'habitude de porter, très jeunes, leurs frères ou sœurs sur le dos. La mortalité infantile est importante surtout au cours de la première année de la vie. Le taux de mortalité infantile est de 30 %, soit un enfant sur trois décède. La pression sélective

due à la mortalité infantile apparaît donc forte dans la population de Bouzina. Il s'y ajoute des conditions de vie défavorables pour les enfants survivants. Ceux qui parviennent à l'âge scolaire sont donc des enfants qui sont à la fois sévèrement sélectionnés du point de vue de la résistance physique et qui subissent en même temps l'action d'un milieu peu favorable à un développement optimal.

Deux enfants âgés de 7 ans



Celui à droite a un développement normal celui à gauche est atteint de rachitisme (photo M.-C. Chamla).

- 236 A Arris et Menaâ, nous n'avons pas observé de telles conditions de vie. Les enfants ne sont pas affectés par des parasites ni par des déformations dorsolombaires. Ces enfants, les plus jeunes en particulier, sont beaucoup moins apathiques et plus actifs que ceux de Bouzina, ils sont mieux nourris (cantine scolaire, distribution quotidienne de lait) et ont un mode de vie moins fatigant. L'assistance médicale est plus régulière ; Arris est en outre pourvu d'un hôpital et d'un Centre de Protection maternelle et infantile.

Croissance des enfants de Bouzina, Arris et Menaâ

- 237 L'enquête a été menée entre 1971 et 1974 sur des écoliers âgés de 6 à 18 ans. Dans la commune de Bouzina, les mesures ont été prises dans six villages de la vallée, aucune mesure n'a pu être prise dans le village de Larbaa, petite vallée secondaire appartenant à la commune de Bouzina, qui ne possède pas d'école. L'échantillon comprend 1 002 enfants : 703 garçons, 299 filles (les filles scolarisées sont moins nombreuses en raison du fait que leurs parents les retirent de l'école dès l'âge de 12 ans pour les préparer au mariage qui a lieu très tôt, entre 14 et 16 ans). Les enfants scolarisés de Menaâ et d'Arris ont dû être regroupés en raison de l'insuffisance des effectifs dans chaque commune

(Mena ne comporte pas de lycées). A Bouzina il n'existe que des écoles primaires. Aussi les garçons de Bouzina âgés de plus de 14 ans ont-ils été recrutés dans les lycées d'Arris ou dans le Centre de soins de Bouzina ; les filles de plus de 12 ans ont été mesurées au Centre de soins de la commune. L'échantillon d'Arris-Mena comporte 780 enfants (442 garçons, 338 filles).

- 238 Les dimensions du corps et de la tête ont été relevées de façon complète à Bouzina, elles ont été limitées au corps à Arris-Mena. L'étude complète a été publiée en 1976 ; ne seront indiquées ici que les principales dimensions corporelles. L'âge à la puberté a été relevé.
- 239 Age à la puberté
- 240 L'âge moyen de l'apparition des premières règles chez les filles de Bouzina est de 14,44 ans. Il est de 13,59 chez les adolescentes d'Arris (en raison de l'absence d'écoles secondaires à Mena, nous n'avons pas pu enquêter sur l'âge à la puberté des filles).

Tableau 1 : Comparaison de l'âge à l'apparition des premières règles à Bouzina et à Arris (Nbre filles Bouzina : 193, Arris : 289)

	Bouzina		Arris	
	N	%	N	%
11 ans	-	-	-	-
12 ans	17	8,8	40	13,8
13 ans	24	12,4	107	37,0
14 ans	53	27,45	87	30,1
15 ans	69	35,75	44	15,2
16 ans	21	10,9	8	2,7
17 ans	7	3,6	3	1,0
18 ans	1	0,5	-	-
19 ans	-	-	-	-
20 ans	1	0,5	-	-

- 241 Les règles apparaissent le plus souvent entre 14 et 15 ans chez les filles de Bouzina et entre 13 et 14 ans chez les filles d'Arris. Il y a donc un décalage d'un an qu'on peut attribuer à la semi-urbanisation et aux conditions de vie plus favorables dont bénéficie la population d'Arris, comme on le constate généralement dans d'autres pays, l'urbanisation et des conditions de vie favorables déterminant une apparition plus précoce de la maturation sexuelle.
- 242 Le début de la poussée des seins se produit, à Bouzina, entre 12 et 13 ans (stade 2 et 3 de Greulich correspondant à un léger renflement). Signalons que le début de la poussée des seins, chez les Européennes, se produit entre 10,5 et 11 ans. Il n'a pas été possible de faire cet examen chez les adolescentes d'Arris.
- 243 L'âge de la puberté des garçons a été estimé dans les deux communes de Bouzina et d'Arris. Elle survient tardivement chez eux, entre 15 et 17 ans 11 mois. A 18 ans, la majorité des adolescents est formée.

Croissance des dimensions corporelles des enfants de Bouzina et Arris-Menaa (Aurès)

POIDS (en kg)															
GARÇONS						FILLES									
BOUZINA			ARRIS-MENAA			BOUZINA			ARRIS-MENAA						
Age	N	M	E.T.	N	M	E.T.	Age	N	M	E.T.	N	M	E.T.		
6	67	17,94	1,64	29	18,93	1,90	6	29	17,82	2,26	33	17,33	2,02		
7	105	19,40	1,98	44	20,04	2,20	7	55	18,96	2,44	31	19,00	2,08		
8	81	21,43	2,63	36	21,91	2,82	8	36	20,33	2,30	31	21,32	2,42		
9	74	23,54	2,71	32	24,81	2,86	9	31	21,61	1,80	33	24,33	3,77		
10	71	25,21	2,82	36	26,52	3,24	10	20	22,85	3,63	32	25,50	3,32		
11	87	27,20	3,44	35	27,80	4,23	11	30	27,63	4,23	28	29,71	4,30		
12	45	29,88	4,31	31	30,29	5,08	12	15	29,86	3,44	30	33,26	5,50		
13	60	33,25	4,53	33	33,78	6,08	13	9	40,22	8,10	35	37,77	5,92		
14	42	36,04	5,33	41	38,92	7,02	14	5	42,20	4,86	33	40,45	6,78		
15	20	41,40	5,29	45	43,93	7,05	15	pas de données			23	45,60	6,12		
16	20	46,80	6,97	46	46,13	7,17	16	pour cette			14	47,78	4,75		
17	15	51,26	4,89	21	50,62	9,81	17	variable			15	52,06	3,51		
18	13	52,53	6,13	13	52,07	7,35	18				(17-18 ans)				
Différence 6-18 ans : 34,59 kg				Différence 6-18 ans : 33,14 kg				Différence 6-18 ans?				Différence 6-18 ans : 34,73 kg			

STATURE (en cm)															
GARÇONS						FILLES									
BOUZINA			ARRIS-MENAA			BOUZINA			ARRIS-MENAA						
Age	N	M	E.T.	N	M	E.T.	Age	N	M	E.T.	N	M	E.T.		
6	67	109,45	3,64	29	113,00	4,34	6	29	109,19	5,70	33	107,25	4,44		
7	105	113,66	4,85	44	115,23	4,99	7	55	113,63	4,72	31	113,19	5,22		
8	81	117,89	5,95	36	119,38	5,37	8	36	118,09	5,14	31	119,66	5,17		
9	74	123,72	5,57	32	125,24	5,41	9	31	121,18	4,97	33	124,66	4,42		
10	71	126,47	5,00	36	129,06	5,50	10	20	122,50	7,09	32	128,69	5,48		
11	87	130,89	5,99	35	132,45	6,34	11	30	132,30	7,48	28	135,54	5,79		
12	45	135,12	6,83	31	137,26	7,64	12	18	137,75	7,15	30	141,41	6,76		
13	60	140,97	7,39	33	143,15	8,58	13	11	146,04	4,57	35	145,39	5,91		
14	43	144,91	7,56	41	149,78	8,51	14	12	149,76	3,95	33	147,21	5,31		
15	20	151,56	6,99	45	154,54	6,93	15	13	149,40	4,20	23	151,75	4,01		
16	20	158,35	8,01	46	158,38	6,84	16	23	153,62	4,40	14	152,86	4,26		
17	15	162,44	5,13	21	161,97	9,10	17	21	153,23	4,56	15	154,08	4,08		
18	15	162,25	6,94	13	165,18	9,04	18	(17-18 ans)			(17-18 ans)				
Différence 6-18 ans : 52,80 cm				Différence 6-18 ans : 52,18 cm				Différence 6-18 ans : 44,04 cm				Différence 6-18 ans : 46,83 cm			

N : nombre de sujets ; M : moyenne statistique ; E.T. : écart-type.

- 244 Le poids est plus élevé à Arris-Menaa chez les garçons de 6 à 15 ans que chez ceux de Bouzina. Chez les filles, les mesures du poids sont également supérieures à Arris-Menaa jusqu'à 12 ans, puis inférieures de 12 à 14 ans. A partir de 15 ans, nous n'avons pas de données pour cette variable chez les filles de Bouzina. La courbe du poids des garçons d'Arris-Menaa tend à être plus régulière qu'à Bouzina où on observe des ralentissements entre 9 et 10 ans et 17-18 ans. Chez les filles, la courbe du poids est aussi moins régulière à Bouzina avec des ralentissements entre 11 et 12 ans et entre 13 et 14 ans. Les irrégularités dans l'aspect des courbes de croissance sont généralement significatives de conditions de vie aléatoires chez les populations.
- 245 La stature est plus élevée à Arris-Menaa qu'à Bouzina jusqu'à 16 ans, puis inférieure à 17 ans et de nouveau supérieure à 18 ans chez les garçons. Chez les filles, cette dimension est inférieure à Arris-Menaa à 6 et 7 ans, puis supérieure jusqu'à 12 ans, ensuite inférieure entre 13 et 14 ans, enfin supérieure à 15 et 16 ans. Il existe donc une nette fluctuation dans l'évolution de cette variable.

Hauteur du buste et périmètre du thorax des enfants de Bouzina et Arris-Menaa (Aurès)

HAUTEUR DU BUSTE (en cm)													
GARÇONS						FILLES							
Age	BOUZINA			ARRIS-MENAA			Age	BOUZINA			ARRIS-MENAA		
	N	M	E.T.	N	M	E.T.		N	M	E.T.	N	M	E.T.
6	67	61,07	1,10	29	62,40	2,82	6	28	59,92	3,16	33	60,28	2,46
7	103	62,40	2,34	43	63,50	2,42	7	54	61,86	2,36	31	61,99	2,74
8	80	64,07	3,08	36	64,79	2,60	8	35	63,26	2,80	31	61,74	2,34
9	73	66,00	2,80	32	67,19	2,54	9	30	65,04	2,85	33	67,45	2,34
10	70	67,64	2,73	36	68,26	2,46	10	19	66,32	2,63	32	68,93	2,22
11	86	69,45	2,75	34	69,58	3,17	11	30	70,53	3,45	27	72,67	3,53
12	45	71,27	3,59	31	71,52	3,28	12	17	72,36	2,97	30	74,24	3,97
13	59	73,28	3,51	33	74,05	4,79	13	11	76,66	2,07	35	76,43	3,55
14	43	75,22	3,57	40	77,30	4,20	14	12	78,73	2,72	33	77,94	3,55
15	21	78,21	3,89	45	79,32	3,73	15	13	78,84	3,32	23	81,48	2,16
16	20	81,29	4,68	46	82,16	4,47	16	23	80,94	3,39	14	82,26	2,76
17	15	82,97	3,04	21	83,56	4,84	17	20	80,86	2,81	15	82,32	1,76
18	15	83,61	3,72	13	87,52	5,05			(17-18 ans)				(17-18 ans)
Différence 6-18 ans :			Différence 6-18 ans :			Différence 6-18 ans :			Différence 6-18 ans :				
21,11 cm			25,12 cm			20,94 cm			22,04 cm				

PÉRIMÈTRE DU THORAX (en cm)													
GARÇONS						FILLES							
Age	BOUZINA			ARRIS-MENAA			Age	BOUZINA			ARRIS-MENAA		
	N	M	E.T.	N	M	E.T.		N	M	E.T.	N	M	E.T.
6	66	56,73	2,13	29	57,10	2,19	6	28	55,65	2,50	33	55,42	2,35
7	105	58,46	2,75	44	58,49	2,45	7	54	57,13	2,50	31	55,98	2,38
8	81	60,33	2,93	36	60,17	2,72	8	36	58,55	2,94	31	57,74	2,38
9	74	62,28	3,08	32	62,63	3,15	9	31	59,33	2,34	33	60,79	3,90
10	71	63,26	2,87	36	64,14	3,06	10	19	60,03	3,49	32	61,64	2,66
11	87	65,39	3,41	35	65,04	3,80	11	30	64,72	3,94	28	65,80	3,80
12	45	66,89	3,13	30	66,69	3,66	12	14	65,34	3,51	30	66,94	5,21
13	59	69,30	3,50	33	69,93	4,88	13	5	73,56	2,25	35	70,54	4,68
14	43	71,68	4,26	41	73,23	5,34	14	pas de données			33	73,00	4,75
15	21	75,69	3,64	45	76,32	5,14	15	pour cette			22	76,46	3,65
16	19	78,81	4,81	45	77,87	5,46	16	variable			14	77,37	2,76
17	14	81,98	3,93	21	80,97	6,08	17				15	80,94	3,08
18	15	84,94	3,59	13	84,14	4,51	18						(17-18 ans)
Différence 6-18 ans :			Différence 6-18 ans :			Différence 6-18 ans :			Différence 6-18 ans :				
28,21 cm			23,87 cm						25,42 cm				

- 246 L'arrêt de la croissance staturale se produit entre 20 et 25 ans chez les garçons de Bouzina. Nous n'avons pas de données pour les jeunes gens d'Arris-Menaa. L'âge de l'arrêt de la croissance staturale se produit également entre 20 et 25 ans chez les filles de Bouzina. Nous n'avons pas de données pour les jeunes filles d'Arris.
- 247 La courbe de la stature des garçons tend à être plus régulière à Arris-Menaa qu'à Bouzina où on observe des ralentissements entre 9 et 10 ans et entre 13 et 14 ans. La courbe de croissance de la stature des filles d'Arris-Menaa tend aussi à être plus régulière que chez celles de Bouzina, qui est marquée par un palier entre 9 et 10 ans et une plus grande irrégularité avec une accélération brutale entre 12 et 13 ans qu'on ne constate pas chez les filles d'Arris. Ce fait peut être dû à ce que, vers les âges de 12 et 13 ans on commence à préparer les filles de Bouzina au mariage et à les alimenter plus correctement (l'âge moyen au premier mariage des filles se situe à 16,3 ans avec un nombre appréciable, 23,1 % avant l'âge de 15 ans).

Longueur des membres inférieurs et supérieurs des enfants de Bouzina et Arris-Menaa (Aurès)

LONGUEUR DU MEMBRE INFÉRIEUR (en cm)													
GARÇONS						FILLES							
Age	BOUZINA			ARRIS-MENAA			Age	BOUZINA			ARRIS-MENAA		
	N	M	E.T.	N	M	E.T.		N	M	E.T.	N	M	E.T.
6	66	58,04	2,54	29	59,62	3,16	6	28	59,22	3,39	32	56,61	2,58
7	105	61,17	3,33	44	61,88	3,66	7	54	61,51	3,37	31	60,81	3,78
8	80	64,20	4,03	36	64,98	3,90	8	36	64,65	3,73	31	65,50	3,77
9	73	68,46	3,73	32	68,74	4,04	9	31	66,68	3,90	33	68,71	3,24
10	71	69,85	3,64	36	71,63	4,23	10	20	67,37	5,58	32	70,93	4,54
11	87	72,98	4,26	35	74,18	4,77	11	30	74,32	5,29	28	75,86	4,44
12	45	76,12	4,91	31	77,85	6,13	12	18	77,38	5,67	30	79,72	5,05
13	60	80,33	5,06	33	81,60	5,50	13	10	82,94	4,63	35	82,46	4,19
14	43	83,37	5,24	41	86,32	5,76	14	12	85,38	3,93	33	83,19	3,91
15	20	88,07	5,36	45	89,22	4,82	15	12	85,90	2,81	23	85,48	3,37
16	18	91,20	4,84	45	90,64	5,00	16	20	90,28	4,63	14	85,45	4,29
17	14	93,65	3,44	18	91,68	4,46	17	14	87,86	4,47	15	86,56	3,87
18	14	92,25	3,95	12	93,05	5,32	(17-18 ans)			(17-18 ans)			
Différence 6-18 ans :			Différence 6-18 ans :			Différence 6-18 ans :			Différence 6-18 ans :				
34,21 cm			33,43 cm			28,64 cm			29,95 cm				

LONGUEUR DU MEMBRE SUPÉRIEUR (en cm)													
GARÇONS						FILLES							
Age	BOUZINA			ARRIS-MENAA			Age	BOUZINA			ARRIS-MENAA		
	N	M	E.T.	N	M	E.T.		N	M	E.T.	N	M	E.T.
6	65	46,44	1,83	29	48,10	2,10	6	28	46,86	2,79	33	45,22	2,09
7	103	48,69	2,37	44	49,16	2,45	7	53	48,37	2,59	31	48,44	2,29
8	81	51,03	2,97	36	51,37	2,52	8	36	51,16	2,56	31	51,13	2,78
9	73	53,67	2,78	32	54,01	2,75	9	30	52,61	3,06	33	53,94	2,49
10	70	55,09	2,62	36	55,77	2,93	10	20	52,66	3,94	32	55,70	2,89
11	85	56,90	2,97	35	57,46	3,39	11	30	57,63	4,10	28	58,69	2,85
12	45	59,28	3,49	31	60,38	4,01	12	18	60,63	3,88	30	61,02	3,12
13	58	61,68	3,40	32	62,45	4,03	13	11	63,69	1,09	35	63,92	4,45
14	41	63,93	4,18	41	65,35	4,54	14	11	65,03	2,14	33	64,37	3,45
15	19	68,27	3,86	43	68,05	3,84	15	13	64,47	1,73	22	65,42	2,57
16	18	70,19	4,38	45	69,76	4,10	16	23	67,65	3,40	14	66,02	3,68
17	15	72,12	2,75	19	72,26	4,82	17	21	66,25	2,69	15	66,64	2,82
18	15	72,37	3,96	13	73,53	4,55	(17-18 ans)			(17-18 ans)			
Différence 6-18 ans :			Différence 6-18 ans :			Différence 6-18 ans :			Différence 6-18 ans :				
25,93 cm			25,43 cm			19,39 cm			21,42 cm				

- 248 La hauteur du buste (taille assis) est toujours supérieure à Arris-Menaa qu'à Bouzina chez les garçons. Les courbes correspondantes montrent une concavité, significative de mauvaises conditions de vie, entre les âges de 11 et 13 ans chez les garçons de Bouzina. La hauteur du buste est également supérieure à Arris-Menaa qu'à Bouzina de 6 à 13 ans, puis inférieure à 14 ans ; à partir de 15 ans cette mesure est supérieure de nouveau à Arris-Menaa. Les courbes correspondantes montrent une plus grande irrégularité chez les filles de Bouzina par rapport à celles d'Arris-Menaa.

Largeur des épaules et du bassin des enfants de Bouzina et Arris-Menaa (Aurès)

LARGEUR DES ÉPAULES (DIAMÈTRE BIACROMIAL, en cm)													
GARÇONS						FILLES							
Age	BOUZINA			ARRIS-MENAA			Age	BOUZINA			ARRIS-MENAA		
	N	M	E.T.	N	M	E.T.		N	M	E.T.	N	M	E.T.
6	66	24,20	1,18	29	24,84	1,23	6	28	24,60	1,32	32	23,75	1,16
7	105	25,02	1,25	44	25,30	1,31	7	55	24,65	1,28	31	24,92	1,11
8	81	26,06	1,56	35	26,30	1,00	8	36	25,71	1,51	31	26,17	1,22
9	74	27,01	1,32	32	27,20	1,50	9	31	25,86	1,39	33	27,11	1,41
10	71	27,46	1,44	36	28,04	1,19	10	20	26,66	2,05	32	27,99	1,29
11	85	28,65	1,68	35	28,80	1,77	11	30	28,11	1,86	28	29,35	1,69
12	45	29,59	1,67	31	29,83	1,91	12	18	28,23	1,95	30	30,11	1,51
13	60	30,33	2,10	33	30,79	2,13	13	11	32,22	1,32	35	31,76	1,87
14	43	31,50	2,13	41	32,13	2,13	14	13	31,97	2,50	33	31,82	1,95
15	21	33,24	1,96	45	33,42	2,02	15	13	31,97	2,50	23	33,63	1,36
16	19	34,04	2,20	46	34,60	1,94	16	23	33,17	1,87	14	33,70	1,47
17	15	35,84	1,83	21	35,19	2,77	17	21	33,88	1,81	15	34,80	1,10
18	13	35,03	1,56	13	37,25	1,99			(17-18 ans)				(17-18 ans)
Différence 6-18 ans :			Différence 6-18 ans :			Différence 6-18 ans :			Différence 6-18 ans :				
11,84 cm			12,41 cm			9,72 cm			11,05 cm				

LARGEUR DU BASSIN (DIAMÈTRE BICRÈTE, en cm)													
GARÇONS						FILLES							
Age	BOUZINA			ARRIS-MENAA			Age	BOUZINA			ARRIS-MENAA		
	N	M	E.T.	N	M	E.T.		N	M	E.T.	N	M	E.T.
6	66	18,20	08,60	29	18,59	08,82	6	28	17,93	07,74	32	17,77	08,34
7	105	18,61	09,11	44	18,85	08,98	7	55	18,43	1,06	31	18,54	09,77
8	81	19,26	1,10	36	19,43	07,71	8	36	18,78	1,04	31	19,49	1,08
9	74	19,91	1,18	32	20,47	1,26	9	31	19,44	7,98	33	20,23	1,08
10	71	20,28	09,21	36	20,77	1,27	10	20	20,18	1,03	32	20,70	1,19
11	87	21,00	1,16	35	21,11	1,26	11	30	20,84	1,45	28	21,85	1,28
12	45	21,64	1,30	31	21,92	1,64	12	18	22,25	1,40	30	23,16	1,43
13	60	22,33	1,34	33	22,87	2,04	13	11	24,60	1,48	35	24,10	1,74
14	43	23,02	1,56	41	23,52	1,59	14	12	25,90	1,54	33	24,71	1,89
15	20	24,38	1,45	45	24,55	1,69	15	13	25,11	1,05	23	25,59	1,43
16	20	25,57	2,02	46	25,06	1,38	16	21	26,72	1,44	14	26,36	1,85
17	15	26,48	1,55	21	25,99	2,09	17	19	26,75	1,49	15	26,54	1,22
18	14	26,16	1,37	13	26,59	1,92			(17-18 ans)				(17-18 ans)
Différence 6-18 ans :			Différence 6-18 ans :			Différence 6-18 ans :			Différence 6-18 ans :				
7,96 cm			8,00 cm			8,82 cm			8,77 cm				

- 249 Le *périmètre du thorax* est supérieur chez les garçons d'Arris-Menaa entre 6 et 15 ans, puis inférieur entre 16 et 18 ans. Les courbes montrent une légère concavité entre 12 et 14 ans à Bouzina et un ralentissement entre 9 et 11 ans à Arris-Menaa. Chez les filles, cette dimension est dans l'ensemble supérieure à Arris-Menaa. Chez les filles, cette dimension est dans l'ensemble supérieure à Arris-Menaa jusqu'à 12 ans, puis inférieure à 13 ans. Nous n'avons pas de données pour cette variable chez les filles de Bouzina après 13 ans.
- 250 La *longueur du membre inférieur* est supérieure chez les garçons d'Arris-Menaa de 6 à 15 ans, inférieure à 16 et 17 ans, puis de nouveau supérieure à 18 ans. La courbe montre une plus grande régularité chez les garçons d'Arris et un palier chez ceux de Bouzina entre 9 et 10 ans. Chez les filles, cette dimension est inférieure à Arris-Menaa à 6 et 7 ans, supérieure entre 8 et 12 ans ; par la suite, elle est inférieure de 13 à 18 ans. Il existe donc une grande fluctuation dans l'aspect des courbes, bien que celles des filles d'Arris soit plus régulière que celle des filles de Bouzina.
- 251 La *longueur du membre supérieur* est plus grande chez les garçons d'Arris-Menaa de 6 à 14 ans ; puis inférieure à 15 et 16 ans et, de nouveau, supérieure à 17 et 18 ans. Les courbes montrent une légère concavité chez les garçons de Bouzina entre 8 et 14 ans. Chez les filles, cette dimension est inférieure à Arris-Menaa à 6 ans, puis plus grande jusqu'à 14 ans ; inférieure jusqu'à 16 ans, puis de nouveau supérieure à 17-18 ans. Il existe donc une assez grande fluctuation dans les courbes des filles des trois communes, particulièrement chez celle des filles de Bouzina qui marquent des arrêts entre 9 et 10 ans et entre 14 et 15 ans.
- 252 La *largeur des épaules* (diamètre biacromial) est plus grande chez les garçons d'Arris-Menaa entre 6 et 16 ans ; inférieure à 17 ans, puis de nouveau supérieure à 18 ans. Les courbes correspondantes sont relativement régulières chez tous les garçons. Chez les

filles, cette dimension est plus grande à Arris-Menaa jusqu'à 12 ans, puis inférieure à 13-14 ans ; ensuite supérieure de 15 à 17-18 ans. La fluctuation de la courbe des filles de Bouzina est grande, la courbe des filles d'Arris-Menaa plus régulière.

- 253 La *largeur du bassin* (diamètre bicrête) est inférieure à 6 ans à Arris-Menaa, puis supérieure entre 7 et 12 ans ; inférieure à 13 et 14 ans ; supérieure à 15 ans ; inférieure entre 16 et 18 ans. La courbe des filles de Bouzina montre une grande concavité entre 8 et 11 ans. Celle d'Arris-Menaa est plus régulière.

Épaisseur du pli cutané des enfants de Bouzina et Arris-Menaa (Aurès)

ÉPAISSEUR DU PLI CUTANÉ TRICIPITAL (par périodes de 2 ans, 0,1 mm)													
GARÇONS						FILLES							
BOUZINA				ARRIS-MENAA			BOUZINA				ARRIS-MENAA		
Age	N	\bar{M}	E.T.	N	\bar{M}	E.T.	Age	N	\bar{M}	E.T.	N	\bar{M}	E.T.
6-7	56	48,03	10,64	15	78,53	15,70	6-7	22	65,72	13,06	11	90,72	22,77
8-9	51	49,33	12,86	8	70,75	18,69	8-9	12	55,83	9,74	28	85,42	14,44
10-11	38	54,63	16,55	23	69,04	20,73	10-11	4	64,99	20,81	43	86,51	21,87
12-13	28	54,21	17,18	35	62,05	13,16	12-13	4	68,49	20,15	51	106,24	36,11
14-15	8	45,49	15,10	65	68,95	18,77	14-15	10	79,99	23,11	55	117,89	38,70
16-17	13	51,07	16,88	63	66,19	25,33	16-17	19	94,42	43,89	24	130,33	33,15
18-19	27	55,81	16,87	21	55,71	14,98	18-19	20	93,30	37,13	pas de données pour cette variable		
Différence 6-19 ans :				Différence 6-19 ans :			Différence 6-19 ans :				Différence 6-19 ans :		
7,78				- 22,82			27,58				39,61		

- 254 L'*épaisseur du pli cutané* qui est un bon indicateur de l'état nutritionnel a été prise en trois endroits du corps. Nous indiquons seulement ici l'épaisseur prise à la région postérieure du bras (pli tricipital) par périodes de deux années. Cette dimension est supérieure à tous les âges à Arris-Menaa qu'à Bouzina chez les garçons, mais on constate une augmentation de l'épaisseur du pli entre 6 et 19 ans à Bouzina, tandis qu'à Arris-Menaa on constate une diminution entre 6 et 19 ans, de telle sorte qu'à 18-19 ans, l'épaisseur du pli est similaire chez les deux groupes. Ce fait peut s'expliquer par un état nutritionnel plus faible chez les garçons de Bouzina qui se trouve peu à peu compensé par une plus grande vigueur musculaire. Chez les filles, cette dimension est supérieure à tous les âges à Arris-Menaa, avec une augmentation à tous les âges dans les trois communes. L'état nutritionnel des filles de Bouzina est donc plus bas que chez les filles d'Arris-Menaa.
- 255 Une comparaison avec des enfants vivant dans des conditions de vie sensiblement meilleures et habitant une région méditerranéenne (Siciliens) indique des différences très nettes en faveur des Siciliens qui montrent une nette régularité des courbes de croissance des filles et des garçons et des dimensions toujours plus élevée. Cependant, à l'âge adulte, poids, stature, longueur du membre inférieur et du membre supérieur, diamètre des épaules et du bassin, chez les garçons de Bouzina et les Siciliens sont similaires. Chez les filles, toutes les dimensions sont inférieure à Bouzina qu'en Sicile.
- 256 La *croissance relative des dimensions corporelles* (par exemple périmètre du thorax/stature, etc.) ne montre pas de différences fondamentales dans l'évolution de la croissance des dimensions corporelles chez les garçons des trois échantillons Chaouïas. Chez les filles, les différences sont plus marquées avec une nette irrégularité à Bouzina.

Conclusion

- 257 La comparaison d'enfants originaires de la région de l'Aurès vivant, les uns, dans une commune socio-économiquement défavorisée, Bouzina, les autres dans des conditions plus favorables (Arris et Menaâ), montre que l'âge à la puberté est plus tardif à Bouzina et que la croissance des filles et des garçons y est freinée durant l'enfance, jusqu'à 11-13 ans chez les filles et plus tardivement chez les garçons, avec souvent de grandes irrégularités dans l'aspect des courbes de croissance (paliers, concavités), mais, qu'à l'âge à la puberté – les filles en particulier – ces enfants semblent échapper davantage aux conditions du milieu, rattrapant une partie de leur retard. Cependant, certaines dimensions, en fin de croissance, restent un peu plus faibles chez les enfants de Bouzina par rapport à ceux d'Arris-Menaâ, tandis que d'autres, comme le poids et les dimensions transversales, sont analogues ou même supérieures à Bouzina, confirmant une tendance, signalée souvent chez les enfants ruraux, à être plus lourds et plus larges que les enfants plus urbanisés. Mais les différences de niveau nutritionnel entre les enfants de ces trois communes que traduit l'épaisseur du pli cutané au niveau du bras sont frappantes durant toute la croissance, notamment chez les filles à Bouzina.
- 258 L'ensemble de ces faits souligne de façon manifeste l'urgence d'un projet de lutte contre la sous-alimentation, la malnutrition, la surmortalité infantile et pour l'amélioration des conditions de vie dans les régions défavorisées de l'Aurès. Indiquons pour terminer que, depuis 1976, date de notre dernière mission à Bouzina, un ethnologue algérien, qui est retourné à Bouzina vers 1984, a constaté une amélioration sensible des ressources et des conditions de vie, notamment la création d'un marché, la visite hebdomadaire d'un médecin, la création d'une cantine scolaire. Il se pourrait que l'envoi de tous nos rapports annuels aux autorités de la Wilaya de l'Aurès, entre 1971 et 1976, ait contribué à attirer l'attention des responsables régionaux sur l'« existence » de la petite vallée de Bouzina, jusque là complètement ignorée de tous.

Conditions de vie et démographie d'une population chaouïa (M.-C. Chamla)

- 259 La plupart des populations rurales qui habitent les vallées du massif de l'Aurès, vivent encore en autarcie, d'une économie agricole peu avancée, de ressources alimentaires insuffisante, d'un revenu faible peu amélioré par les apports des habitants émigrés en Algérie ou en France.
- 260 L'alimentation est en général caractérisée par un excès de glucides et une insuffisance de protéines d'origine animale due à la rareté du bétail et à la pauvreté des ressources. Aussi hypotrophie et rachitisme sont-ils constatés chez les plus jeunes enfants, ainsi qu'une forte mortalité infantile.
- 261 L'étude d'une de ces populations habitant deux vallées de l'Aurès, Bouzina et Larbaa, caractérisées par un isolement quasi total en raison des difficultés d'accès, a permis de mettre en évidence un certain nombre de caractéristiques concernant les conditions de vie et la structure démographique particulières à ces populations de cette région montagneuse de l'Algérie.

- 262 Malnutrition et sous-alimentation atteignent principalement les enfants dont la croissance est freinée jusqu'à l'adolescence. Les courbes de croissance comparées à celles d'autres groupes Chaouiâs habitant des zones semi-rurales ou citadines sont caractérisées par des arrêts à certaines périodes de l'enfance, qu'on ne constate pas sur les courbes de croissance d'enfants plus favorisés. L'âge à la puberté, qui est lié aux conditions de vie et qui est plus précoce dans les milieux aisés d'une façon générale, est plus tardif d'une année chez les filles rurales par rapport aux filles semi-citadines de l'Aurès. La croissance est lente et se prolonge tardivement chez les garçons, plus touchés que les filles par la dureté des conditions de vie. Les conditions sanitaires et médicales sont mauvaises. Cependant la presque totalité des enfants est actuellement vaccinée au BCG. Les conditions d'hygiène défectueuses favorisent des parasitoses multiples, ainsi que des épidémies de teigne. Anémies et avitaminoses globales dues à la malnutrition sont observées ainsi qu'un rachitisme chez les nourrissons enfermés dans les maisons obscures jusqu'à l'âge de la marche qui est tardif. A la naissance, les enfants sont pour la plupart hypotrophiques, le retard staturo-pondéral et moteur est grand chez les bébés. Les jeunes enfants sont nourris au sein jusqu'à l'âge de un an et demi à deux ans, puis, après un sevrage brutal qui se traduit par une baisse pondérale, sont alimentés au couscous traditionnel.
- 263 L'état de la santé de la population adulte qui a subi une sévère sélection durant les premières années de la vie, est cependant relativement satisfaisant.

Structure démographique

- 264 La structure par âge et par sexe est conforme à celle des populations à fort développement démographique et est caractérisée par un aspect en pyramide avec une base large due au grand nombre d'enfants.
- 265 L'âge des femmes au premier mariage, fixé légalement à 16 ans en Algérie, se situe en majorité vers la seizième année, mais une enquête directe auprès de femmes de tous âges, a montré que, si 65 % des femmes ont été mariées entre 15 et 19 ans, 23 % l'ont été avant l'âge de 15 ans, dont 6 % à 12 ans. La coutume ancienne de marier les filles à un jeune âge, (près d'un quart de l'échantillon étudié), a donc subsisté. L'âge au premier mariage des hommes, fixé légalement à 18 ans en Algérie, est en revanche assez tardif, une faible proportion se marie avant 20 ans. Ceci est dû à des raisons économiques, notamment au montant élevé du douaire qui recule l'âge du mariage des hommes. En 1976, en effet, il fallait qu'un jeune homme réunisse l'équivalent de 10 000 FF pour pouvoir convoler.
- 266 La différence d'âge entre les époux montre des variations notables. Le pourcentage de l'écart d'âge 0-4 ans diminue avec l'âge du mari : de 57 % chez les hommes de 20 à 29 ans, il n'est plus que de 19 % chez les hommes de 50 à 59 ans, et seulement de 4,8 % chez les hommes âgés de 70 ans et plus. Chez les hommes âgés de plus de 50 ans, les écarts d'âge vis-à-vis de leur femme, supérieurs à 10 ans, sont fréquents. Les écarts maximaux enregistrés sont 38 ans et 45 ans. Ce fait est dû principalement aux fréquents divorces et remariages, les hommes âgés, divorcés ou veufs, préférant s'allier à des femmes beaucoup plus jeunes qu'eux.
- 267 La polygamie est rare comme dans toute l'Algérie et est due à la pauvreté des ressources. La fréquence à Bouzina et à Larbaa n'est que de 0,1 % et le nombre de coépouses ne dépasse pas deux.

- 268 L'âge moyen des femmes au premier enfant est de 18 ans. Aucune contraception n'intervient au début du mariage, la femme n'obtenant son statut d'épouse qu'à l'arrivée du premier enfant, et la considération de sa belle-famille, à celle du premier garçon.
- 269 La fécondité féminine est forte comme celle des femmes algériennes en général. La dimension moyenne des familles complètes (calculée chez un groupe de femmes âgées de plus de 50 ans), est de 7,3 enfants. Il y a très peu de cas de stérilité ; le taux de 2,4 % observé chez cette population est nettement inférieur à celui de 6 % observé chez les femmes algériennes en général.
- 270 Le nombre de jumeaux est de 1,17 %, fréquence analogue aux taux algérien en général. Cependant il faut signaler que la plupart des jumeaux ne survit pas dans cette population, en raison des mauvaises conditions de vie.
- 271 La mortalité infantile et juvénile liée directement aux conditions de vie et aux conditions sanitaires, est élevée. Sur un total de 1 447 naissances vivantes à Bouzina, 387 enfants étaient décédés avant l'âge de 15 ans, soit un quotient de mortalité infantile et juvénile de 267 pour mille (un enfant environ sur trois). La mortalité infantile (enfants âgés de moins de un an) est particulièrement élevée. On constate notamment une forte surmortalité de la première semaine (33 %), beaucoup plus forte que celle, de 15 %, connue chez les enfants algériens ; 36 % meurent au cours du premier mois. Le nombre de garçons qui meurent à la naissance est supérieur à celui des filles, mais en revanche, 45 % des filles meurent entre 1 mois et 1 an, contre 37 % des garçons. En outre on observe une remontée brusque des décès entre 3 et 8 mois chez les deux sexes, suivie d'un ralentissement entre 9 et 11 mois chez les enfants survivants. La mortalité infantile a été étudiée selon le rang de naissance : elle est plus grande aux rangs de naissance les plus élevés et minimale au troisième rang. En outre, l'analyse de la mortalité dans les familles nombreuses (de 4 enfants et plus) a montré une fréquence élevée de morts en série chez les jeunes enfants, pour la plupart âgés de moins d'un an, mortalité qui peut aller de 2 à 8 enfants à la suite. Ces morts en série se produisent surtout au début ou à la fin de la période de fécondité féminine : chez 67 femmes ayant eu plus de 4 enfants sur un total de 168, on a constaté 76 morts d'enfants à la suite. Ces morts en série augmentent avec la dimension de la famille.
- 272 En conclusion, on observe une expansion démographique notable dans la commune chaouiïa étudiée, due à une fécondité féminine non contrôlable en raison du poids des traditions et du refus des femmes à utiliser des moyens contraceptifs modernes. Cette expansion démographique n'étant pas suivie par une augmentation des ressources alimentaires mais plutôt une régression en raison même de cette expansion, pose de sérieux problèmes sur les possibilités de survie de cette population rurale de l'Aurès, comme celle de nombreux autres groupes Chaouiïas habitant des communes isolées de l'Aurès.

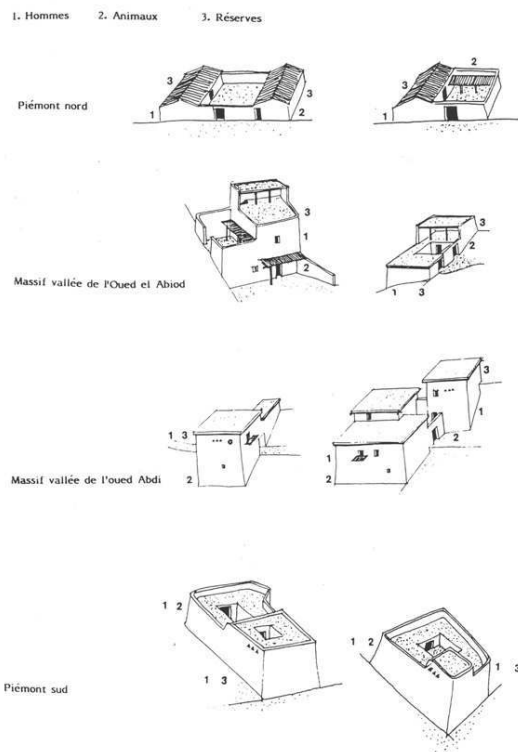
Architecture aurasienne (S. Adjali)

- 273 La compréhension de l'organisation de l'espace à travers l'Aurès passe par une référence constante au contexte géographique et économique, et par la mise en évidence des caractères de l'identité culturelle aurasienne.
- 274 Le champ d'observation qu'il faut appréhender lorsque l'on veut typifier l'architecture aurasienne est d'une part le massif de l'Aurès lui-même, d'autre part ses abords immédiats, c'est-à-dire le piémont nord, région qui s'étend de Dra Taga à Timgad et le

piémont sud jusqu'à El Kantara. Ce choix se justifie par la complémentarité qui lie la montagne à ses marges et par le lien de parenté architectural indéniable qui unit les organisations spatiales des piémonts et des vallées de l'Aurès.

- 275 Ici l'habitation n'est pas simplement le toit de l'homme, et l'espace ne s'organise pas uniquement pour le groupe humain : la trilogie *homme-animal-réserve* est toujours présente. L'habitation admet ainsi une *polyvalence* et l'espace s'organise par une hiérarchisation modulée mais précise des lieux affectés à ces trois composantes. La construction de la maison s'adapte aussi au climat ponctuel du lieu où elle est établie.
- 276 A travers le tissu d'une même *dechra*, le groupe conserve la même expression architecturale. Un échantillonnage par groupes d'habitations peut être établi, par la permanence du matériau et la répétition dans le plan et les mensurations. Ces critères varient légèrement en fonction de la taille de la famille et de son pouvoir économique. Les *dechra* sont organisées par et pour une société agraire qui, installée et adaptée au site depuis une longue période, a acquis un équilibre et par là-même, une pérennité. L'unité de conception que l'on retrouve dans l'habitat, dans l'organisation spatiale à travers toute une vallée, ne lui est ni propre, ni intuitive. Elle est engendrée par l'unité, tissée sur une même trame culturelle des économies montagnardes. Des contraintes économiques identiques facilitent cette reproduction.

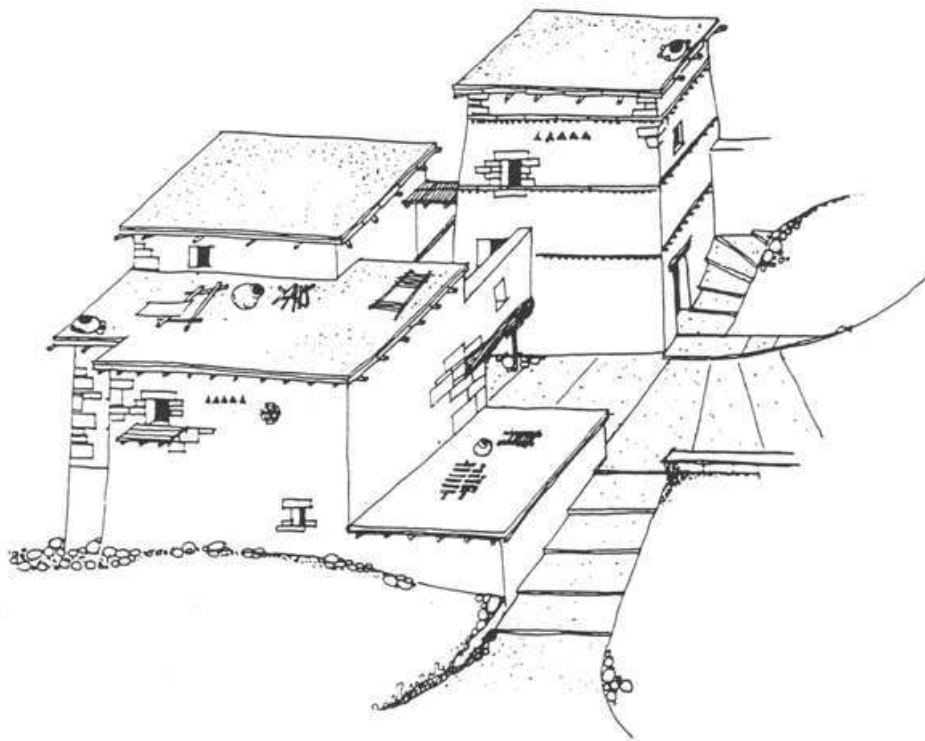
La maison aurásienne (Piémont nord, vallée de l'oued el Abiod, vallée de l'oued el Abdi, piémont sud) Dessin S. Adjali.



- 277 A travers le massif de l'Aurès, les zones d'habitat vernaculaire sont essentiellement situées sur la rive gauche de l'oued. Elles le sont depuis de très longue date. Les plateaux et les fonds de vallées restent vides de toute construction, par contre, toute parcelle cultivable est exploitée.

- 278 L'espace habité, multifonctionnel, est utilisé sous différentes formes, suivant les heures de la journée et le rythme des saisons. Le mode de production agraire reste partout similaire mais, d'une dechra à l'autre et tout le long de l'oued Abdi, il s'intègre au milieu et suit la hiérarchisation écologique verticale de la vallée.
- 279 L'observation sur le terrain montre que, malgré la diversité ou à travers elle, il est possible de dégager des similitudes architecturales, ressemblances qui autorisent à parler d'une *culture de référence*. Dans des dispositions spatiales et des pratiques différentes, une logique commune des lieux, une spatialité identique est décelable.

Un exemple de maison aurásienne. Dessin S. Adjali.



La maison aurásienne

- 280 La maison aurásienne est une maison à terrasse ; elle intègre la topographie du site dans sa construction. Les irrégularités du terrain, les blocs rocheux, sont harmonieusement utilisés comme soubassement, comme fondations. L'Homme a rarement aplani ou terrassé le site pour la construction d'une habitation. C'est alors une continuité de formes, de teintes, et une uniformité d'aspect qui renforcent l'intégration de ces constructions au site.
- 281 La maison est un espace polyvalent à organisation tripartite verticale. L'espace Homme est le noyau autour duquel gravitent les animaux et les réserves, c'est-à-dire ses richesses.
- 282 L'ouverture de la maison sur l'extérieur est dédoublée. Le désir de hiérarchiser et de séparer l'accès de l'homme de celui des animaux est renforcé par la taille et la finition des portes. Les animaux pénètrent par une porte basse, de matériau commun et de qualité moindre. L'homme pénètre dans la maison par une plus grande porte, faite en bois de cèdre, parfois finement travaillée et marquée symboliquement par des amulettes.

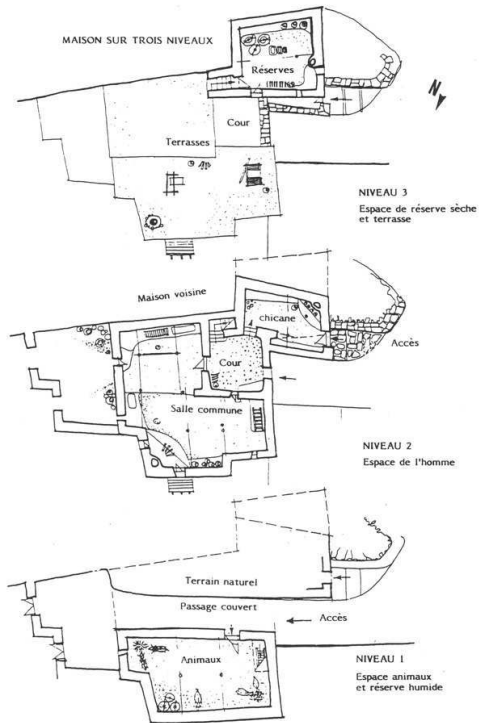
- 283 Quand, dans certaines habitations, les hommes et les animaux pénètrent dans la maison par une seule porte, la séparation s'effectue juste après le franchissement du seuil, la bergerie s'ouvre directement sur l'entrée.
- 284 Le seuil est toujours marqué par une surélévation, cette différence de niveau, outre la symbolique qu'elle projette, a pour rôle pratique la protection de la maison contre les eaux pluviales dévalant les pentes.

Le noyau de la maison

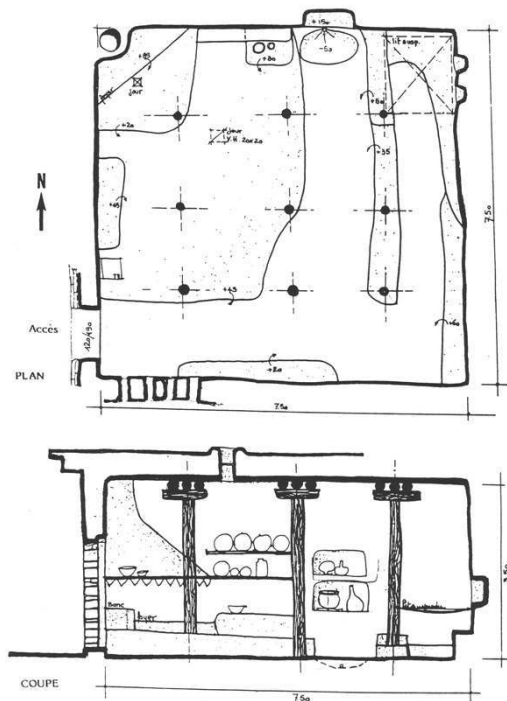
- 285 Il est composé d'une entrée, d'une salle commune et d'une cour.
- L'entrée est un espace et pas seulement un passage. Aménagée et couverte, l'entrée oppose sa composition à deux autres espaces, ouverts et non couverts : l'extérieur et la cour. Cette hiérarchisation entre zone claire et zone obscure crée l'intimité de l'entrée.
 - La cour : les dimensions variables et surtout réduites de la cour, attestent du peu d'importance du lieu, comparativement aux maisons avec cour et à patio de médina. C'est souvent un lieu de passage, mais surtout un puits de lumière et de ventilation. Lorsque la cour est importante, elle est partiellement couverte et à double utilisation : espace cour (circulation) et espace entrepôt et bergerie. L'affectation fonctionnelle est définie par des murets peu élevés. La cour n'est pas un lieu de regroupement, on se retrouve soit dans l'entrée, soit dans la pièce commune. La fréquence et la dimension de cet espace dépendent aussi du lieu d'implantation des dechra, du climat et du besoin d'économie de terrain. Les terrasses, non protégées d'acrotères sont utilisées à des affectations ménagères et sociales en lieu et place de la cour.
 - La salle commune : centre symbolique et fonctionnel de la maison, la salle commune est l'espace par excellence de l'Homme. Cet élément présent dans d'autres architectures rurales vernaculaires, organise par sa composition et sa structuration de l'espace l'ensemble de la maison. Lieu principal de la vie sociale et économique, cet espace se définit comme le plus grand volume de la maison, toujours isolé et limité par les réserves.
- 286 La polyvalence du lieu s'exprime par une projection au sol de toutes les activités quotidiennes : la division fonctionnelle n'est pas liée à l'utilisation de murs, mais à une succession d'aménagements de dénivelés au sol. Chaque surélévation correspond à une fonction, à une pratique journalière. La seule fonction qui n'est pas systématiquement matérialisée est celle du sommeil. Cette codification du sol intégré au modèle culturel s'appuie sur une élaboration et une appréhension de l'espace comme le reflet d'une vie totalement partagée par la famille. L'espace est attribué à des fonctions et non pas un individu. La notion de l'espace individuel intime est éclipsée au profit d'un partage intégral familial.
- 287 Des outres d'eau et de lait sont suspendues entre les poteries et les autres ustensiles. L'aménagement des murs est le complément de l'aménagement du sol : niches, décrochements, morceaux de bois fixés entre deux briques de terre ou entre deux pierres complètent à la verticale l'utilisation du plan horizontal.
- 288 Les lieux privilégiés de la salle commune sont :
- le coin du feu. Le foyer est un simple assemblage de trois briques cuites faites de marne calcaire et de sable siliceux,
 - l'emplacement du métier à tisser est marqué par une banquette construite le long d'un mur face à la porte,

- le centre de la pièce. C'est le lieu de rassemblement familial et convivial,
- un coin de réserve journalière. C'est le coin le plus obscur de la salle.

Maison aurásienne sur trois niveaux. Dessin S. Adjali.



Maison à un seul espace et piliers de bois. Dessin S. Adjali.



Technique et construction

- 289 Comme dans la majeure partie des sociétés montagnardes, la société aurásienne vit en autarcie, donc dans une économie sévère de pénurie. Il semble alors déterminant que les matériaux locaux, extraits à proximité, soient utilisés en exclusivité. Ce choix technique est contraignant pour les formes, mais non déterminant pour l'organisation spatiale.
- 290 Dans cette architecture, l'acte de bâtir n'est pas restreint à un acte technique. C'est la mise en forme d'une part, d'une fonctionnalité et d'autre part, la réponse à un besoin d'adaptation au site et de régulation thermique.

Matériaux

- 291 Les matériaux utilisés sont, dans des proportions variables, la terre, la pierre et le bois. Ils se répartissent suivant trois aires déterminées par la hiérarchie écologique verticale des vallées. En amont et à travers la haute vallée, la pierre sèche domine. Les structures sont en bois : cèdre pour les pièces maîtresses et l'ossature, genévrier pour les poutrelles. La moyenne vallée voit un chevauchement de deux matériaux : les soubassements des murs et les jonctions avec le sol sont en pierres non taillées, ce sont de gros blocs joints par un mortier et sur lesquels viennent se poser de briques de terre. La basse vallée reprend les modes de construction sahariens ; les structures sont en bois de palmier et les murs en briques de terre séchée.

Fondations

- 292 La maison est fondée directement sur la roche qui parfois apparaît dans les volumes intérieurs par des imbrications subtiles entre la dalle rocheuse et les pierres de construction.

Structure

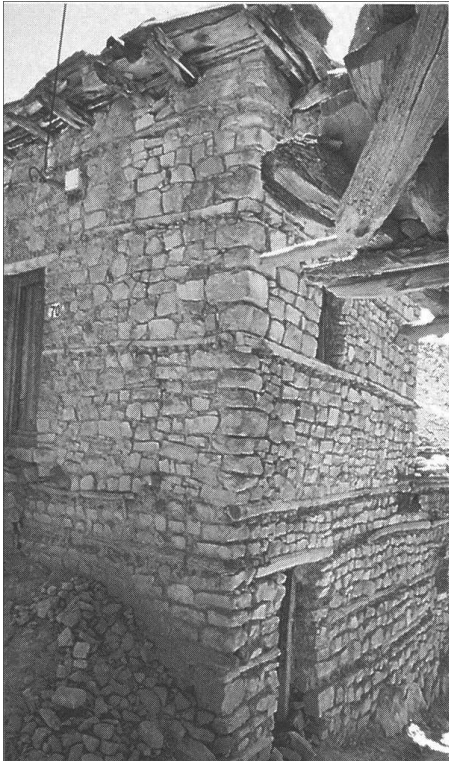
- 293 Dans tous les murs, les chaînages sont établis par des lignées horizontales disposés tous les 80 ou 100 cm. Les coins de murs sont souvent traités en pierres d'angle taillées. Le système d'ossature des planchers et les descentes de charge exécuté par une floraison de piliers permet d'obtenir de grands volumes dégagés en rez-de-chaussée ainsi que la construction sur plusieurs niveaux.

Ouvertures

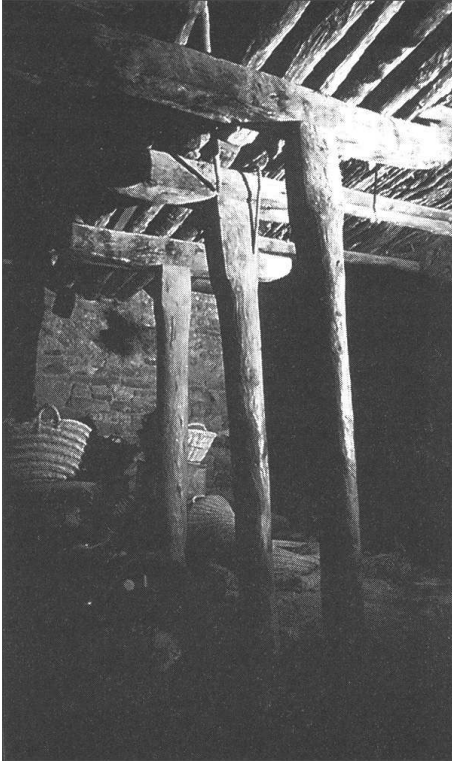
- 294 Les ouvertures dans ces habitations ont plus le rôle de ventilation que « d'ouverture vers l'extérieur ». Dans les pièces destinées aux animaux et aux réserves, une ventilation permanente est rendue possible par une lignée d'ouvertures triangulaires situées en partie haute d'un mur. Une ouverture se distingue dans l'Aurès : l'ouverture en rosace. Véritable symbole, ce motif est construit par la disposition particulière de sept triangles de briques de terre ou de pierres éclatées. Cette forme d'ouverture est souvent située dans le mur au-dessus du banc qui fait face au métier à tisser. Ce système permet un fractionnement des rayons du soleil avec le maintien d'un taux de luminosité important

et affiné, ainsi qu'une bonne ventilation. Dans ce pays chaud et sec l'été, un tel dispositif d'ouverture est aussi une protection contre la réverbération. Par ailleurs, d'autres petites ouvertures rectangulaires se retrouvent essentiellement dans la partie réservée à l'Homme.

Maison de pierres à chaînage de bois de Theniet el Abed, Oued Abdi (photo S. Adjali).



Intérieur d'une maison de Theniet el Abed (photo S. Adjali).



Ouverture en rosace dans une façade construite en toub à Menaâ (photo S. Adjali).



Toitures

- 295 Les toitures sont toutes planes et horizontales. Sur un platelage de bois éclaté (troncs de genévriers) repris par une structure de tronc du même arbre, de la terre argileuse est répandue sur une épaisseur d'environ 15 à 20 cm. La toiture est rechargée, annuellement, lors de la première pluie, d'argile violette qui, mouillée, colmatera les fissures que le soleil de l'été a provoqué. Une pente (+ 2 %) évacue l'eau vers un affaissement ponctuel de l'argile qui sert de gargouille. Les cheminées à ventilations verticales émergent de cette terrasse par de simples trous rehaussés de pierres non maçonnées, posées au bord du trou.
- 296 Ces terrasses se terminent en périphérie par des débordements d'environ 40 cm, formant corniche. Ils sont constitués d'un assemblage de rondins posés au mortier de terre perpendiculairement à la façade et chargés de pierres plates, dont le but est de maintenir l'argile en place.
- 297 Pour la construction d'une maison, l'intervention d'un artisan était un fait rare. L'habitation est souvent le fruit d'un travail du propriétaire aidé pour les gros œuvres par la « touiza » (groupement ponctuel d'amis, de parents et de voisins).

Aurès (Linguistique) (S. Chaker)

- 298 Le dialecte berbère de l'Aurès (*θašsawiθ* > *hašawiθ*, *θaqbayliθ* > *haqbayliθ*, arabe : chaouiïa), le second d'Algérie par l'importance démographique, est sans doute l'un des plus mal connus parmi les grands dialectes berbères. La documentation publiée qui lui est consacrée est des plus limitée : l'inventaire bibliographique fourni ci-dessous peut être considéré comme quasiment exhaustif. Beaucoup de ces titres sont d'ailleurs très vieillis et peu fiables, ou ne comportent que de courts fragments littéraires.
- 299 En fait, les deux seuls travaux conséquents et (relativement) récents sont le recueil des textes d'André Basset (1961) et l'étude syntaxique qui en a été tirée par Thomas Penchoen (1973), qui portent sur le parler des Aït Frah (Nord de Biskra, Aïn Zaatout). Le contraste avec la bibliographie consacrée au kabyle, le dialecte géographiquement le plus proche, est saisissant. Pendant toute la période coloniale française, l'Aurès est resté une région sous-administrée et sous-scolarisée, à l'écart des grandes voies de communication et d'information ; les élites locales de formation moderne y étaient pratiquement inexistantes et la Kabylie toute proche semble avoir détourné vers elle l'essentiel de l'attention scientifique des milieux universitaires français. Et la situation n'a guère évolué depuis l'indépendance : en matière de langue, les références parues depuis 1962 se comptent sur les doigts de la main.

Sociolinguistique

- 300 Les données sociolinguistiques de base, les divisions linguistiques internes à la région et surtout l'évaluation démographique de la population berbérophone des Aurès restent très floues.
- 301 Au début de ce siècle, l'enquête systématique de Doutté/Gautier (1913) dénombrait 376 497 berbérophones chaouiïa, sur une population algérienne globale de 4 447 179

personnes, soit un pourcentage de 8,5 %. Reporté sur les données du dernier recensement algérien de 1986 (22,5 millions), ce pourcentage donnerait 1,9 million de locuteurs chaouiïa, ce qui paraît un peu trop élevé.

- 302 Si l'on se réfère aux données du seul recensement algérien comportant un décompte des berbérophones (1966), les locuteurs chaouiïa – de la wilaya de l'Aurès – étaient = 450 000 personnes, soit 3,7 % de la population d'alors (12 102 000 habitants). Sur la base de la population algérienne de 1986, ce taux de 3,7 % donnerait \approx 850 000 locuteurs chaouiïa, chiffre qui doit être considéré comme un seuil minimum puisqu'il ne tient pas compte des aurésiens installés en dehors de leur région d'origine.
- 303 On le voit, la variation entre 1913 et 1966 est énorme : la population chaouiïa aurait diminué, en proportion, de plus de moitié en un demi-siècle, ce qui est évidemment inconcevable et inacceptable, même si l'on doit tenir compte d'un important exode rural. Ou bien les chiffres du début du siècle sont très fortement surestimés – mais cela est peu probable car ils résultent d'une enquête spécifique, commune par commune –, ou bien les statistiques algériennes sous-évaluent gravement la berbérophonie aurasienne. Pour tout un ensemble de raisons (Cf Chaker 1984, p. 9), c'est certainement la seconde explication qu'il faut retenir en priorité.
- 304 D'autant que le bilinguisme berbère/arabe est très général dans cette région, même en milieu féminin, et que, jusqu'à ces toutes dernières années, la fierté linguistique berbère était un phénomène rare chez les Aurésiens (sur cette question, voir : Maougal 1981 et 1984). Bien au contraire, ils éprouvaient généralement un fort complexe d'infériorité linguistique devant les arabophones et évitaient d'utiliser leur langue en dehors de leur communauté. On en trouve du reste un indice numérique flagrant dans les résultats du recensement algérien de 1966 : pour la wilaya de l'Aurès, centrée sur le massif berbérophone, seules 44,5 % des habitants déclarent avoir le berbère comme langue maternelle, ce qui est nécessairement non conforme à la réalité ; même dans les communes rurales de l'Aurès, la majorité de la population déclare souvent avoir l'arabe comme langue maternelle ! Pour comparaison, dans la wilaya de Tizi-Ouzou, à la même date, 82 % des personnes indiquent le berbère comme langue maternelle...
- 305 En conclusion, on admettra que la population de dialecte chaouiïa se situe dans une fourchette, très large, allant de 850 000 à 1 900 000 personnes. Le million de locuteurs est donc très certainement atteint et dépassé.
- 306 Ce n'est guère que depuis une quinzaine d'années que l'on perçoit un mouvement net de référence à l'identité berbère en milieu aurasien ; il transparaît notamment dans l'émergence d'une chanson moderne – fortement influencée par la chanson kabyle –, dans laquelle la thématique identitaire est très présente : en quelques années, plusieurs groupes, plusieurs interprètes comme la chanteuse Dihya (du nom berbère de la Kahina) se sont fait connaître. On en perçoit également un indice – très modeste encore – à travers l'intérêt porté à leur langue et à leur littérature par quelques chercheurs aurasien (Djarallah, Hamouda, Maougal..., Cf. Bibliographie).
- 307 Les divisions linguistiques de l'Aurès sont aussi mal établies et imprécises ; les auteurs du début du siècle (Mercier, Masqueray...) ont souvent posé une distinction tranchée entre les parlers de l'Aurès oriental, qualifiés de « zénète », et ceux de l'Aurès occidental, considérés comme « tamaziyt » (Masqueray : *Formation des cités...*, 1886, p. 169 ou *Encycl. de l'Islam*, p. 530). On sera assez circonspect devant cette division, très intuitive et qui manque de bases précises et systématiques : le terrain aurasien était et demeure très mal

et très inégalement couvert ; cette distinction – vraisemblable – doit encore être démontrée à partir de données linguistiques objectives. On ne dispose même pas d'enquêtes extensives de géographie linguistique, comparables à celles de A. Basset en Kabylie, qui permettraient de fixer quelques grands isoglosses.

- 308 L'impression est nette, en tout cas, d'une assez grande diversité linguistique – notamment phonétique –, liée au cloisonnement géographique caractéristique de l'Aurès.

Quelques données linguistiques

- 309 Les parlers chaouiâ sont très proches de ceux du reste de l'Algérie du Nord – notamment du kabyle –, avec lesquels l'intercompréhension est presque toujours immédiate. Du reste, sur bien des points, les parlers de la Petite Kabylie présentent souvent plus d'affinités avec ceux de l'Aurès qu'avec ceux de la Grande Kabylie ; la coupure géographique entre le bloc kabyle et la zone chaouiâ est relativement récente et, il y a sans doute moins de deux siècles, la continuité linguistique (et communicationnelle) entre les deux régions était encore assurée. Si l'on se fie à l'une des toutes premières cartographies de la berbérophonie (Hanoteau 1860), il semble que ce continuum existait encore au milieu du siècle dernier par une étroite bande berbérophone reliant la Kabylie aux Aurès à travers le Sétifois.

Phonétique-phonologie

- 310 Le phonétisme chaoui présente les caractéristiques générales de celui de tous les autres dialectes berbères du Nord de l'Algérie et du Maroc :
- Un système vocalique ternaire (/a, i, u/), sans opposition de durée avec une voyelle centrale neutre, non phonologique [ə] dont la fonction est d'éviter la succession de plus deux consonnes. Les semi-voyelles /w/ et /y/ doivent y être distinguées des voyelles correspondantes (/u/ et /y/), même si les semi-voyelles sont souvent réalisées comme voyelle dans certains contextes (finale).
 - Le système consonantique est lui-aussi très comparable à celui des dialectes de la bande nord-maghrébine, depuis le Rif jusqu'à la Tunisie ; il en partage notamment la caractéristique principale : la spirantisation généralisée des occlusives simples « berbères » /b, d, t, k/ sont réalisées localement [β, δ, θ, ç].
- 311 Sur ce plan, deux caractéristiques – attestée ailleurs mais fortement marquées en chaouiâ – doivent être relevées :
- La spirantisation de /t/ > /θ/ aboutit fréquemment, en particulier dans un certain nombre de morphèmes de haute fréquence, au simple souffle (laryngale) /h/. Dans certains parlers, le phénomène est quasi général pour le préfixe t- des noms féminins et dans tous les paradigmes pronominaux, d'où :
 - h < θ < t « le » (pronom personnel régime direct)
 - hen < θen < ten « les » (pronom personnel régime direct, masculin)
 - hent < θent < tent « les » (pronom personnel régime direct, féminin)
 - nihnïn, nehni < niθni < nitni « eux » (pronom indépendant)
 - nihenti, nehenti < niθenti nitenti « elles » (pronom indépendant)
 - hameṭṭuθ < θameṭṭut « femme » ;
 - hamsūmta < θamsūmta < tamettut « cousin » ;
 - hufa ufa < θtufa « elle a trouvé » ; hufa-hen θufa-θen < tufa-ten « elle les a trouvés » ;

hemmut < *θemmut* < *temmut* « elle est morte » ;
henn-asen < *θenn-asen* < *tenn-asen* « elle leur a dit » ;
hinid < *θinid* < *tinid* « tu diras »...

312 [Aït Abdi]

313 A l'initiale, l'affaiblissement peut même aboutir à la disparition pure et simple selon le schéma :

t > *θ* > *h* > *∅* : *tameṭṭut* > *θameṭṭuθ* > *hameṭṭuθ* > *ameṭṭuθ*.

314 Les trois derniers stades de l'évolution se rencontrent en chaouïa. le phénomène semble distribué de manière très diverse dans l'ensemble aurésien et il constitue sans doute l'un des critères de classement des parlers de la région : très limité chez les Aït Frah où l'on est dans une situation presque identique celle du kabyle (/t/ > /θ/ ; Cf Basset, 1961), il est en revanche fréquent chez les Ouled Sellem (Joly, 1912), dans l'Ahmar-Kheddou (Mercier, 1896) et quasi systématique chez Aït Abdi (Cf textes de Djarallah)...

315 – La comparaison interdialectale fait également apparaître que les palato-vélaires berbère /g/ et /k/ connaissent en chaouïa des traitements divers et classiques, que l'on peut retrouver dans de nombreux autres parlers berbères Nord :

g > *y* (Aït Abdi) : *argaz* > *aryaz* « homme » ; *eg* > *ey* « faire » ; *mger* > *myer* « moissonner » ; *bzeg* > *bzy/bziy* « être mouillé »...

g > *ğ* > *j* (Ahmar-Kheddou/Aït Frah) : *gar* > *ğar* > *jar* « entre » ; *tagrest* > *tajrest* « hiver » ; *mger* > *mjer* « moissonner » ; *ajenna* (< *agenna*) « ciel » ; *ajerθil* (< *agerθil*) « natte » ; *aniji* (< *anebgi*) « invité »...

k > *š* : *kem* > *šem* « toi » (fem) ; *neknin* > *nešnin* « nous » ; (*a*)*kal* > *čal* « terre »...

kk > *čč* : *nekk* > *néčč* « moi » ; *kkat* > *ččat* « battre » ; *nekkenti* > *néččenti* « nous » (fem.).

316 Inversement, la semi-voyelle berbère /y/ peut connaître localement un traitement en occlusive palatale /g, gg/ : *yis* > *gis* « cheval », *yaziḍ* > *gaziḍ* « coq » (région de Khenchela et Ain Mlila) : *teyni* > *θeggeni* « dattes »... Devant consonne sourde – notamment le suffixe de féminin -t -, /y/ est souvent traité en /k/ > [ç] : *θazdayθ* > *θazdaçθ*, palmier ; *θahyuyθ* > *θahyuçθ*, « fille »...

317 C'est sans doute l'ampleur et les caractéristiques particulières – surtout le traitement /k/ > /š/ – de ces phénomènes d'affaiblissement qui ont conduit plusieurs descripteurs anciens à rapprocher les parlers aurasiens plutôt de ceux de l'Algérie centrale et occidentale (Chénoua, Menacer, Blida, Ouarsenis, Snous...) que de ceux de la Kabylie (Mercier, p. 11).

318 En revanche, on relèvera l'absence totale d'affrication des dentales, phénomène si marqué en kabyle.

Quelques points de morphologie et de grammaire

319 • Tendance marquée – mais diversement répartie dans la région – à la chute de la voyelle initiale a- des noms à thème de forme CV- (à première voyelle pleine ; Cf Basset 1936, p. 22) :

fus < *afus* « main », *ṭad*, *ḍad* < *aṭad*, *aḍad* « doigt », *yaziḍ* < *ayaziḍ* « coq », *fud* < *afud* « genou », *zalay* < *azalay* « bouc », *lum* < *alum* « paille » ; *suf* < *asuf* « rivière », même au féminin *tyaṭ* < *tay aṭ* « chèvre », *tša* < *tša* « foie »...

- 320 Ce phénomène est l'un des traits qui rapprochent le plus le chaouiïa des parlers « zénètes » du Mzab et de Ouargla où on le rencontre dans des conditions quasiment analogues.
- 321 • Les interrogatifs chaouiï (*ma, matta, ani, wani, mani...*; Cf Penchoen, 1973, p. 127-132 et 205-213) présentent une configuration à mi-chemin entre celle des autres parlers berbères et celle du kabyle. Comme dans les premiers, l'interrogatif de base est du type *ma-* (le kabyle a *aš-*, sans doute emprunté à l'arabe); mais comme le kabyle, le chaouiïa conserve un interrogatif (locatif) à forme de base *ani*, alors que tous les autres dialectes n'ont que des formes composées secondaires (*ma + ani*).
- 322 • La négation verbale *a*, comme dans la plupart des parlers berbères (Brugna-telli, 1987), un signifiant discontinu. En chaouiïa, elle prend la forme *ur...š(a)*: *ur ṭ̣isex š* « je ne dors pas ».
- 323 Le second constituant, *š*, est souvent identifié à celui de l'arabe dialectal (*ma...š*; *š < ḷ̣i < ḷ̣ay* « chose ») (Mercier, 1896, p. 25). Malgré les apparences, cette origine n'est pas du tout certaine et l'on doit plutôt envisager une étymologie proprement berbère : *kra* « chose » > *šra* > *šā* > *š*.
- 324 Le fonctionnement du couple *ša/š* dans l'Aurès (Penchoen, 1973, p. 40 et 53-56) et les données marocaines (Moyen Atlas) incitent à considérer le second élément de la négation comme un ancien nom, devenu pronom indéfini (Bentolila, 1981, p. 111-112 et 177-178; Willms, 1972, p. 217...). Sur ce point, il y a en fait convergence et contamination entre le berbère et l'arabe dialectal: la structure discontinue de la négation étant très certainement berbère (Brugnatelli, 1987), il paraît raisonnable de retenir prioritairement l'origine berbère des matériaux morphologiques.
- 325 • En chaouiïa, les verbes d'état n'ont pas de conjugaison particulière (suffixée) au thème de prétérit. Le même jeu unique de marques personnelles se combine à tous les verbes quel qu'en soit le thème.
- 326 Sur ce plan, les données aurésiennes recoupent donc celles des autres parlers berbères Nord et se distinguent nettement du kabyle qui apparaît comme un dialecte très isolé dans l'ensemble berbère Nord.
- 327 • *Syntaxe de la phrase*: comme en kabyle, l'auxiliaire de prédication *d* (+ Nominal) est encore bien vivant en chaouiïa (mais il a été mal perçu en tant que *tel* par Penchoen 1973 dont l'analyse est à revoir sur ce point):
inurard išriken = « les aires (à battre) sont communes » (Penchoen, 1973, p. 82); *ajenna d aziza* = « le ciel est bleu »; *adfel d amellal* = « la neige est blanche ».
- 328 Outre ce morphème spécialisé dans la prédication de nominaux indépendants, de nombreux autres énoncés non verbaux sont possibles par le truchement de diverses prépositions et fonctionnels:
am « comme », *di* « dans », *s* « avec », *si* « depuis », *n* « de »...; par ex. :
netta am tehyukt: « lui (est) comme une fille » (Penchoen, 1973, p. 82-82).
sur ce type de prédicats non verbaux, voir Chaker, 1983, chap. 23 et 25 et 1984, chap. 8].
- 329 • *Le système verbal*: on en trouvera une description très claire dans l'ouvrage de Penchoen (chapitre 3). On retiendra que:
– l'aoriste, la forme morphologiquement non marquée du système, est sémantiquement neutre et exclu à l'initiale de discours.

– l'aoriste isolé étant rare et neutre du point de vue aspectuel, la combinaison *ad* + aoriste devient l'opposé direct du prétérit.

- 330 Le système s'organise en conséquence autour de deux axes aspectuels : il oppose d'abord un « défini » (ou accompli) à un « indéfini » (ou inaccompli = « projectif » à préverbe *ad*) ; puis, il peut spécifier le verbe quant à sa généralité ou à sa durée (« extensif » = aoriste intensif).
- 331 En phrase négative, certaines des oppositions sont neutralisées et l'on ne peut rencontrer, comme en kabyle, que le prétérit ou l'aoriste intensif (« extensif »), *ad* étant exclu (Penchoen, p. 46).

Le lexique

- 332 Le lexique chaouiïa n'est guère connu qu'à travers les deux dictionnaires anciens du Père Huyghe (1906 et 1907). L'origine des matériaux n'y est pas précisée mais les termes y sont souvent donnés sous plusieurs variantes. L'utilisation de la liste diagnostic de 200 termes élaborée et mise en oeuvre par Chaker 1984 (chap. 11) donne les résultats suivants :
- 333 • Sur 212 termes chaouiïa, 74 sont d'origine arabe, soit un pourcentage de 35 % ; (il est de 38 % pour le kabyle et de 25 % pour le chleuh). Il est donc légèrement inférieur que celui du kabyle, ce qui est une surprise car la plupart des auteurs ont toujours considéré le chaouiïa comme plus influencé par l'arabe et le contact berbère/arabe est bien plus intense en milieu aurésien qu'en Kabylie. L'examen de la liste permet d'identifier immédiatement la cause de ce résultat inattendu : plusieurs lexèmes fondamentaux, empruntés à l'arabe en kabyle, sont restés berbères en chaouiïa :

	Chaouiïa	Kabyle
« mince »	<i>azdad,</i>	<i>arqqaq</i>
« cheval »	<i>yis</i>	<i>aeudiw</i>
« mort »	<i>tamettant</i>	<i>lmut</i>
« argent » (métal)	<i>azref</i>	<i>lfetta</i>
« sel »	<i>tisent</i>	<i>lmeļh</i>
« coudre »	<i>gni</i>	<i>xid</i>

- 334 ... [la majorité des lexèmes berbères ne sont connus qu'à l'état d'archaïsmes en kabyle.]
- 335 Sur la base de cette même liste, les taux de recoupement lexical avec d'autres dialectes berbères sont les suivants :
- chaouiï/kabyle = + 150 termes communs, soit 75 %
 - chaouiï/mozabite = 135 termes communs, soit 67,5 %
 - chaouiï/chleuh = 115 termes communs, soit 57,5 %
- 336 Ce qui est conforme à l'image attendue et confirme la proximité étroite existant entre le chaouiï et le kabyle.
- 337 On notera enfin que dans ce vocabulaire de base :
- * comme en kabyle, les noms de nombres sont d'origine arabe à partir de 2 ;
 - * plusieurs vocables fondamentaux distinguent nettement le chaouiïa de son voisin kabyle et le rapprochent souvent des dialectes dits « zénètes » (Mzab, Ouargla...) ou des parlers du Maroc central :

- aller/marcher : <i>yur/ggur</i>	<i>yur/ggur</i> (Mzab, Ouargla : <i>igur</i>)
- pleurer : <i>il/yil</i>	(Maroc : <i>all/alla</i>)
- tomber : <i>ḍer/yḍu</i>	(Mzab, Ouargla : <i>uḍa</i> / Maroc : <i>ḍer</i>)
- s'habiller : <i>ireḍ</i>	(Mzab, Ouargla, Maroc central : <i>ireḍ</i>)
- acheter : <i>say</i>	(Mzab, Maroc : <i>sey</i>)
- donner : <i>uṣ</i>	(Mzab, Ouargla : <i>uṣ</i> / Maroc central : <i>aṣ-uṣ</i>)
- parler : <i>utlay</i>	
- long : <i>azgrar, azirar</i>	(Mzab, Ouargla : <i>azgrar</i>)
- lait : <i>ayi</i>	(Mzab, Ouargla : <i>ayi</i> / Maroc : <i>ayu</i>)
- jument : <i>tyallit</i>	(Mzab : <i>tyallit</i>)
- bœuf : <i>afunas</i>	(Mzab, Ouargla : <i>afunas</i>)
- serpent : <i>fiyer</i>	(Mzab, Ouargla : <i>fiyer</i>)
- cheveu : <i>ḍaw</i>	(Mzab, Ouargla : <i>ḍaw</i>)
- garçon/fille : <i>ahyuy/tahyuyt</i>	
- berger : <i>anilti/inilti...</i>	

Etymologie de Awras

- 338 Il s'agissait au départ sans doute de la dénomination d'un sommet particulier – il existe un djebel Awras dans la région de Khenchela –, puis le nom dû s'étendre à l'ensemble du massif.
- 339 Sa structure est très nettement berbère : *a-CCAC* est un schème nominal très fréquent (Cf *argaz*); on le rencontre, entre autres, dans certains adjectifs : *awray* « jaune »; *afsas* « léger »; *aksas* « broutard »... Et il existe effectivement, dans plusieurs dialectes (Maroc central...) un nom qualifiant référant à la couleur : *awras*, qui désigne le « cheval bai, alezan ». Des formes adjectivales réduites, apparentées, *aras/arras* sont également attestées au Maroc et en Kabylie avec le sens de « brun, sombre ». Il est donc possible que la désignation *Awras* ait primitivement référé à la couleur dominante de la montagne (« fauve », « roussâtre », « jaune rougeâtre »...).
- 340 Voir *Abaritana-Awras* (Encyclopédie berbère I, p. 59).

BIBLIOGRAPHIE

- LAFFITTE R., *Etude géologique de l'Aurès*, Bulletin du Service de la carte géologique de l'Algérie, Descriptions régionales, n° 15, Alger, 1939, 484 p.
- ROUBET C, Economie pastorale préagricole en Algérie orientale. Le Néolithique de tradition capsienne, Paris, CNRS, 1979, 595 p.
- BALLAIS J.-L., « Nouveaux sites préhistoriques des Aurès et de leurs bordures », *Libyca*, t. XXVI-XXVII, 1978-1979, p. 135-145.
- BALLAIS J.-L. et ROUBET C, « Morphogénèse et préhistoire dans les Aurès (Algérie) », *Rev. de Géologie dynamique et de Géographie physique*, vol. 23, 1981-1982, p. 375-384.
- ALQUIER G., « Les ruines antiques de la vallée de l'oued el Arab », *R.Af.*, 1941, P. 31 et suivantes.
- BALLAIS J.-L. et ROUBET C, « Morphogénèse et préhistoire dans les Aurès (Algérie) », *Revue de Géologie dynamique et de Géographie physique*, vol. 23, fasc. 5, 1981-1982, P. 375-381.
- BARADEZ L., *Fossatum Africae*, 1949, III^e et IV^e partie.
- BIREBENT J., *Aquae Romanae*, Alger, 1962.
- BENABOU M., *La résistance africaine à la romanisation*, Paris, 1976 (cf. index).
- CAMPS G., « Massinissa ou les débuts de l'histoire », *Libyca, arch. épigr.* t. 8, 1^{er} sem. 1960.
- CÔTE M., « Géomorphologie et évolution historique sur quelques piémonts de l'Est algérien », *Géomorphologie et dynamique des bassins-versants élémentaires en région méditerranéennes*, Etudes Méditerranéennes, fascicule 12, Poitiers, 1988, P. 221-227.
- GSELL S., *Atlas Archéologique de l'Algérie*, Alger, 1902 (suppl. 1916), feuilles 27 (Batna) et 38 (Aurès).
- JANON M., Recherches à Lambèse : I. La ville et les camps, dans *Antiquités Africaines*, t. 7, P. 197-198.
- Id.*, L'Aurès au VI^e siècle. Note sur le récit de Procope, dans *Antiquités Africaines*, t. 15, 1980, P. 345-351.
- LASSÈRE J.-M., *Ubique Populus*, Paris, 1977, index.
- LEVEAU Ph., Rome et ses ennemis dans le Maghreb antique, dans *Annales ESC*, 41^e année, n° 6, nov.-déc. 1986, 1345-1358.
- MASQUERAY E., Ruines anciennes de Khenchela (Mascula) à Bessariani (Ad Majores), *R.AF.*, XXIII, 1879, P. 65-80.
- MASQUERAY P., *De Aurasion Monte*, Paris, 1886.
- Id.*, Traditions de l'Aouras oriental, *Bull. cor. afr.*, IV, 1885, P. 75 et sq.
- MORIZOT J. et P., Les ruines romaines de la vallée de l'oued Gechtane (Aurès), dans *R.Af.*, XCII, 1948, P. 120-142.
- MORIZOT P., Le génie Auguste de Tfilzi (Nouveaux témoignages de la présence romaine dans l'Aurès), *Bull. arch. du CTHS, nouv. sér.*, 10-11b, p. 45-91, Paris, 1977.
- Id.*, Inscriptions inédites de l'Aurès, (1941-1970), dans *SFPE*, vol. 22, 1976, 137-168.

Id., Vues nouvelles sur l'Aurès antique, dans *CRAI*, 1979, p. 309-337.

Id., La zaouia des Beni Barbar, cité pérégrine ou municipe latin, dans *Bull. arch. du CTHS, nouv. sér.*, fasc. 18 B, p. 31-75, Paris, 1988.

I. Sources : Auteurs grecs

PROCOPE, *Bellum vandalicum*, ed. J. Haury; ed. G.P. Goold, avec traduction anglaise de H.B. Dewing.

De aedificiis, VI, 7, 1-11, ed. Haury, traduction française de J. Desanges, « Un témoignage peu connu de Procope sur la Numidie vandale et byzantine », *Byzantion*, t. XXXIII, 1963.

GEORGES DE CHYPRE, éd. Honigman (E.) *Le Synekdemios d'Hiéroklos et l'opuscule géographique de Georges de Chypre, Corpus bruxellense historiae byzantinae*, I, Bruxelles, 1939.

Auteurs latins

CESAR, *Bellum Civile*.

VICTOR DE VITA, *Historia persecutionis*, M.G.H.a.a. t. III, 1.

CORIPPUS, *Johannide*, M.G.H.a.a., t. III, 2.

Notitia provinciarum et civitatum Africae, M.G.H.a.a., t. III, 1.

CODE JUSTINIEN, I. 27, 1, 12.

JEAN DE BICLAR, *Epistolae*, M.G.H., *Epp.*, 1 et 2.

II. Etudes

ALQUIER J., « Les ruines antiques de la vallée de l'Oued el Arab », *Revue africaine*, t. LXXXV, 1941, p. 32 à 39.

BIREBENT J., *Aquae romanae*, Alger, 1964.

CAMPS G., « Un mausolée marocain, la grande bazina de Souk el Gour », *Bull. d'Archéo. maroc*, t. 4, 1960, p. 47-92.

« Le Gour, mausolée berbère du VI^e siècle », *Antiq. Afric*, t. 8, 1974, p. 191-208.

« De Masuna à Koceila. Les destinées de la Maurétanie aux VII^e et VI^e siècles », *Bull. arch. du C.T.H.S.n.s.*, fasc. 19 B, 1983, p. 307-325, Paris 1985.

« *Rex gentium maurorum et romanorum*. Recherches sur les royaumes de Maurétanie des VII^e et VI^e siècles », *Ant. Afric*, t. 20, 1984, p. 183-218.

CARCOPINO J., « Un empereur maure inconnu d'après une inscription latine récemment découverte dans l'Aurès », *Rev. des études anciennes*, t. 46, 1944, p. 94-120.

« Encore Masties, l'empereur maure inconnu », *Rev. afric*, t. 100, 1956, p. 339-348.

Profils de conquérants, Paris, 1961.

COURTOIS C., *Victor de Vita et son œuvre*, Alger, 1954.

Les Vandales et l'Afrique, Paris, 1955.

DAREMBERG E. et SAGLIO E., art. *Clipeus*. *Dict. des antiq. gr. et rom.*

DESANGES J., « le Vicus Abaris et l'Abaritana provincia », *Bull. du C.T.H.S.*, 18 B, 1988, p. 87-94.

DIEHL C., *L'Afrique byzantine*, Paris, 1896.

- DUREAU DE LA MALLE, *L'Algérie. Histoire des guerres des Romains des Byzantins et des Vandales*, Paris, 1852.
- DUFOURCQ Ch., « Berbérie et Ibérie médiévale : un problème de rupture », *Rev. hist.* oct.-déc. 1968, p. 293-324.
- DUVAL Y., *Loca Sanctorum Africae : le culte des Martyrs en Afrique du IV^e au VII^e siècle* » *Collection de l'école française de Rome*, 58, Rome, 1982.
- FÉVRIER P.-A., « Evolution des formes de l'écrit en Afrique du Nord à la fin de l'Antiquité et au haut Moyen Age », *Acad. dei Lincei*, n° 105, 1969, p. 211-216. « Masuna et Masties », *Ant. afric.*, t. 24, 1988.
- FREND W.H.C., « The end of byzantine North Africa », *Bull. arch. du C.T.H.S.* n.s., fasc. 19 B, 1983, Paris, 1985, p. 398-397.
- FORNIER (Cne), *Notice sur l'Aurès (1845)*, Manuscrit H. 229.S.H.A.T. Vincennes.
- GRIERSON Ph., « Mathasunta or Mastinas: a reattribution. *Numismatic chronicle*, 1959, p. 119-130 [M. Ph. Grierson a bien voulu m'écrire qu'il ne croyait plus à la possibilité d'attribuer à Mastinas, la pièce controversée].
- GSELL S., *Atlas archéologique de l'Algérie*, F. 38 et 39, Paris, 1903.
- JANON M. « L'Aurès au VI^e siècle. Note sur le récit de Procope », *Ant. afric.*, t. 15, 1980, p. 345-351.
- KADRA F., *Les djedars, monuments funéraires berbères de la région de Frenda (Wilaya de Tiaret, Algérie)*, Alger.
- LANCEL S., *Sources chrétiennes*, n° 195, Paris.
- MAIER, *Les évêchés de l'Afrique romaine, vandale et byzantine*, Bibliotheca Helvetica romana, 1973.
- MARKUS R.A., « Country bishops in Byzantine Africa », *The Church in Town and Countryside*, (Studies in Church History; XCVI) Oxford, 1979.
- MASQUERAY E., « Le Djebel Chechar », *Rev. afric.*, t. XXII, 1878, p. 43.
- « Traditions de l'Aurès oriental », *Bull. de corresp. afric.*, 1885, I-II.
- De Aurasio monte*, Paris, 1886 (on y trouvera les références à l'ensemble de ses articles sur l'Aurès).
- MONCHICOURT C., « Chroniques kairouanaïses », *Revue tunisienne*, 1932-1936.
- MORIZOT J. et P., « Les ruines romaines de la vallée de l'Oued Guechtane », *Rev. afric.*, t. XCII, 1948.
- MORIZOT P., « Vues nouvelles sur l'Aurès antique », *C.R.A.I.*, 1979, p. 309-337. « Renseignements archéologiques complémentaires sur la vallée de l'Oued Mellagou », *Bull. d'arch. Alger*, t. 7, 1977-1979, fasc. I. Alger, 1985.
- « La Zaouia des Beni Barbar, cité pérégrine ou municipale latin ? », *Bull. arch. du C.T.H.S.*, n.s., fasc. 18 B, p. 31-75, 1988.
- « Pour une nouvelle lecture de l'elogium de Masties », *Ant. afric.*, 1989, t. 25, p. 263-284.
- PRINGLE D., *The defense of byzantine Africa from Justinian to the arab conquest* », *B.A.R. int.*, Oxford, 1981.
- RAGOT W., « Le Sahara de la province de Constantine », *Rec. de Constantine*, t. XVI, 1873-1874, p. 91-299.
- REYGASSE M., *Monuments funéraires préislamiques de l'Afrique du Nord*, Paris, 1951.

- RINN L., « Géographie ancienne de l'Algérie. Localités désignées par l'historien Procope en son récit de la deuxième expédition de Solomon dans le Djebel Aurès, *Rev. afric.*, t. XXXVII, 1893, p. 297-329.
- STOFFEL E., *Histoire de Jules César. Explications et remarques*, 1887, p. 195.
- TISSOT Ch., *Géographie comparée de la province d'Afrique*, Paris, 1884.
- VERSTRAETEN J., (Correspondance inédite avec l'auteur, 1970-1975).
- AGERON Ch.-R., *Les Algériens musulmans et la France 1871-1919*, Paris, PUF, 1968.
- Histoire de l'Algérie contemporaine, 1930-1964*, Paris PUF, 1964.
- L'Algérie algérienne de Napoléon III à de Gaulle*, Sindbad, Paris, 1980.
- AMIN S., *Le Maghreb moderne*, Paris, Ed. de Minuit, 1971.
- BARADEZ J., *Fossatum Africae, Recherches aériennes sur l'organisation des confins sahariens à l'époque romaine*, Arts et métiers graphiques, Paris, 1949.
- BERNARD A., *L'Algérie*, Alcan, Paris, 1929.
- BIREBENT J., *Aquae Romanae, recherches d'hydraulique romaine dans l'Est algérien*, Alger Service des Antiquités de l'Algérie, 1962.
- BITAT Rabah, « Comment nous avons préparé le 1^{er} novembre 1954 », *L'Express* du 3 novembre 1979, p. 68-69.
- BOCHER Ch., « Prise de Narah, souvenir d'une expédition dans le djebel Aurès », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mai 1857, livraison du 15 juin, p. 855, 874.
- BRAUDEL F., *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Armand Colin, Paris, 1966.
- BRUNSCHVIG R., *La Berbérie orientale sous les Hafsides, des origines à la fin du XI^e siècle*, Paris, 1940.
- CAMBUZAT P.-L., *L'évolution des cités du Tell en Ifrikya du VI^e au XI^e siècle*, Office des Publications universitaires, Alger, 1986.
- CARBUCCIA Col., *Description des ruines situées sur la route suivie par la colonne du général de Saint Arnaud mais juin 1850 dans les Nementchas et dans l'Aurès*.
- COLOMBE M., *L'Algérie turque. Initiation à l'Algérie*, Adrien Maisonneuve, Paris, 1957.
- COLONNA F., « L'islah en milieu paysan : le cas de l'Aurès 1936-1938 », in *Revue algérienne des Sciences juridiques économiques et politiques*, 1977, t. XIV, n° 2, p. 277-289.
- Id.*, « Saints furieux et saints studieux, ou dans l'Aurès, comment la religion vint aux tribus », *E.S.C.*, 1980, mai-août, n° 3-4, p. 642-663.
- Id.*, « La reconversion d'un lignage saint dans le nord-ouest de l'Aurès, xix^e-xx^e siècle », *Histoire sociale de l'Algérie*, Oran, 1983, n° 4.
- Id.*, *Aurès-Algérie 1935-1936*, Office des Publications universitaires Alger, Editions de la Maison des Sciences de l'homme, Paris, 1987.
- Id.*, *Savants paysans. Eléments d'histoire sociale sur l'Algérie rurale*, Office des Publications universitaires, Alger, avril 1987.
- COSSON, *Rapport sur un voyage botanique en Algérie de Philippeville à Biskra et dans les Monts Aurès*, V. Masson, Paris, 1856.

COURRIÈRE Y., *La guerre d'Algérie. Les Fils de la Toussaint. Le temps des léopards*, Arthème Fayard, 1968.

COURTOIS C., *Les Vandales et l'Afrique*, Arts et Métiers graphiques, Paris, 1955.

CÔTE M., *L'Algérie ou l'espace retourné*, Flammarion, 198.

DESCLOITRES et CORNET, « Commune et Société rurale en Algérie administration locale et participation au développement dans l'Aurès », *CASHA*, Aix, 1968.

DESPOIS J., « La bordure saharienne de l'Algérie orientale, *Revue Africaine*, n° 392-393 (3^e et 4^e trim. 1942).

DIEHL Ch., *L'Afrique byzantine*, Paris, Leroux, 1896.

DRESCH J. et BIROT P., *La Méditerranée et le Moyen Orient*, t. I, *La Méditerranée occidentale*, PUF, Paris, 1953.

EL-BEKRI, *Description de l'Afrique septentrionale*, traduction de Slane, Alger, 1857-1858, p. 122-144, 168-177, 321-357.

EL-IDRISI, *Le Maghreb au VI^e siècle de l'Hégire*, traduction Hadj Saddok, Editions Publisud, 1983.

Encyclopédie de l'Islam, « AWRAS », t. I, 1960, p. 793, G. Yver.

EMERIT M., « Les Mémoires d'Ahmed Bey », *Revue Africaine*, t. XCIII, 1949, p. 65-125.

FALLOT, « Etude sur les Monts Aurès », *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, t. X et II, 1886.

Id., *Au delà de la Méditerranée Kabylie, Aurès, Kroumirie*.

FAUBLÉE URBAIN M., « Magasins collectifs de l'Oued El Abiod » (Aurès), *Journal de la Société des Africanistes*, vol.21, n° 2, 1951, p. 139-150.

« Sceaux de magasins collectifs » (Aurès), *Journal de la Société des Africanistes*, vol.25, 1955, p. 19-23.

FORNIER N., *Notice sur l'Aurès 8 janvier 1845* (texte manuscrit déposé aux Archives historiques du Ministère de la Guerre).

GAUDRY M., *La femme chaouià de l'Aurès. Etude de sociologie berbère*, Paris, T. Geuthner, 1929.

HADDAD M., *Etude des mouvements de résistance et d'opposition du Constantinois du premier quart du XX^e siècle*, Thèse pour le doctorat du 3^e cycle d'Histoire, Unité de Provence Aix Marseille, 1978.

HADJ SADDOK M., « A travers la Berbérie orientale du XVIII^e siècle avec le voyageur Al-Warthilani, *Revue Africaine*, t. XCV, 1951, p. 314-396.

HARBI M., *Le F.L.N. mirage et Réalité, des origines à la prise du pouvoir (1945-1962)*, Editions J.A., 1980.

Journal de marche de la colonne de M. le Colonel Herbillon depuis le 16 au 29 juin 1845 jour où le corps d'opération a été dissous (Chez les Amamra), Archives Historiques du Ministère de la Guerre.

Journal de marche et opérations de la colonne expéditionnaire de l'Aurès aux ordres du lieutenant général (Bedeau), juin 1845, Archives Historiques du Ministère de la Guerre.

Journal de marche de la colonne placée sous les ordres du général de Saint Arnaud dans les Nementchas et l'Aurès, mai-juin 1850, Archives Historiques du Ministère de la Guerre.

KERHUEL Y.G., « Chant et poèmes des Berbères de l'Aurès, *Simoun*, Aspects de la littérature populaire en Algérie, 1957, p. 11-26.

KEUN O., *Les oasis dans la montagne*, Paris, Caïman Levy, 1919 ; *L'Aurès inconnu, soleil, pierres et guelaas*, Paris, Société Française d'éditions littéraires et techniques, 1934.

- IBN KHALDOUN, *Discours sur l'Histoire universelle*, traduction Vincent Monteil, Sindbad, 1967.
- Histoire des Berbères et des Dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, traduction de l'arabe par le baron de Slane, Paris, Geuthner, 1978.
- IDRIS H.R., *La Berbérie orientale sous les Zirides (x^e-xii^e s.)*, Paris, 1962.
- JULIEN Ch. A., *Histoire de l'Afrique du Nord de la conquête arabe à 1830*, Payot, Paris, 1952.
- LAROUÏ A., *L'Histoire du Maghreb, un essai de synthèse*, Paris, 1970.
- LARTIGUE R. de, « Monographie de l'Aurès », Constantine, Marié-Andrino, 1904.
- LÉON L'AFRICAIN J., *Description de l'Afrique*, Librairie d'Amérique et d'Orient, Paris, 1981.
- MANTRAN R., « Empire ottoman », *Encyclopaedia universalis*, vol.XII, p. 292.
- MARÇAIS G., *Les Arabes en Berbérie du XI^e au XIV^e siècle*.
- Id., « La Berbérie au IX^e siècle » d'après Al-Yacoubi, *Revue Africaine*, t. LXXXV, 1961, p. 40-61.
- Id., « L'architecture musulmane d'Occident », *Arts et Métiers graphiques*, France, 1954.
- MARCY G., « Le problème du droit coutumier berbère », *La France méditerranéenne et africaine*, 1939, vol. 2, fasc. 1, p. 7-70.
- MASQUERAY E., « Voyages dans l'Aouras », *Bull. Soc. géogr. de Paris*, juillet 1876, p. 29-59, octobre 1876, p. 449-473.
- Id., « Le djebel Chechar », *Revue Africaine*, t. XXII, 1878, 25-48, 129-145, 202-214, 259-281.
- Id., *Note concernant les Ouled Daoud du Mont Aurès (Aourâs)*, Alger, Jourdan, 1879.
- Id., *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie (Kabyles du Djurdjura, Chaouïa de l'Aourâs, Beni Mzab)*, Présentation F. Colonna, Edisud, Aix en Provence, 1983.
- MERCIER G., *Le Chaouïa de l'Aurès (dialecte de l'Ahmar Khaddou), étude grammaticale, texte en dialecte chaouïa*, Paris, E. Leroux, 1896.
- MORIZOT J., « Le nomadisme agricole chez les Serhana et les Cheurfa de l'Aurès oriental. Ses conséquences économiques », *Conférence au Centre des Hautes Etudes pour l'Administration musulmane*, (C.H.E.A.M.), Paris, 1941.
- Id., « Le groupement berbérophone chaouïa du Sud constantinois. Ses caractères, son évolution », *Conférence au Centre des Hautes Etudes pour l'administration musulmane*, (C.H.E.A.M.), Paris, 1946.
- NOELLAT V., *L'Algérie en 1882*, Paris, L. Baudouin, 1882.
- NOUSCHI A., *Enquête sur le niveau de vie des populations rurales constantinoises de la conquête à 1919*, Tunis, 1961, (thèse de lettres).
- PÈRES BLANCS (Missionnaires d'Afrique), *Diaires et chroniques des postes d'Arris et de Medina (1893-1919)*, Archives Curia generalizia, Rome.
- PETIGNOT Cap., « Crimes et délits dans l'Aurès », *Revue de la gendarmerie*, nov. 1937, p. 789-817, janv. 1938, p. 49-78.
- Id., « Le banditisme en pays chaouïa », *Revue de la gendarmerie*, 15 nov. 1938, p. 753-71, janv. 1939, p. 47-64, mars 1939, p. 178-191, mai 1939, p. 353-372, juillet 1939, p. 543-570.
- PEYSSONNEL et DESFONTAINES, *Voyages dans les Régences de Tunis et d'Alger*, publiés par Dureau de La Malle, Librairie de Gide, 1838, p. 283-370.

PIESSE L., *Itinéraire de l'Algérie, de Tunis et de Tanger*, Paris, Hachette, 1874. Procès verbal du Senatus consulte de la tribu des Ouled Daoud.

REY GOLDZEIGUER A., « *Le Royaume Arabe* ». *La politique algérienne de Napoléon III*, Société Nationale d'Édition et de diffusion, Alger, 1977.

RIVIÈRE Th., « Coutumes agricoles de l'Aurès », *Études et documents berbères*, année 1937, n° 3, p. 124.

ROBERT Cl. M., *Le long des oueds de l'Aurès*, Baconnier, Alger, 1938.

SAINSAULIEN A., *Évolution des activités et de l'habitat à Menaâ*, Thèse ronéo, Paris, Institut de Géographie, 1985.

SEROKA et BISSUEL, *Historique du cercle de Biskra* par le lieutenant colonel Seroka (jusqu'à 1855) et par le capitaine Bissuel (2^e partie), 1856-1870.

SHAW, *Voyages dans la Régence d'Alger 1738-1757*, trad. Mac Carthy, 1830, p. 360 à 400.

SOUGUENET L., *Missions dans l'Aurès (1915-1916)*, La Renaissance du Livre, Paris, 1928.

STRATOS A.N., *Byzance au VII^e siècle, l'Empereur Heraclius et l'expansion arabe*, traduit du grec par A. Lambert, La guilde du livre, Genève, 1976.

TALBI M., « L'épopée d'Ala-Kahina », *Cahiers de Tunisie*, t. XIX, n° 73-74, 1^{er}-2^e trim. 1971, p. 19-53.

TILLON G., « Le partage annuel de la terre chez les transhumants du sud de l'Aurès », *Conférence au C.H.E.A.M.*, Paris, juillet, 1939.

VAYSSETTE, *Histoire de Constantine sous la domination turque*, Constantine, 1868.

VAUJOUR J., *De la révolte à la Révolution*, Albin Michel, Paris, 1985.

CHAMLA M.C., *Les Algériens et les populations arabo-berbère du Nord de l'Afrique, étude anthropologique*, Mém. du CRAPE, Alger, 1978, XXIV, 128 p.

DEMOULIN F. et CHAMLA M.C., « Données biométriques en rapport avec l'état nutritionnel d'une population adulte rurale d'Afrique du Nord (Algérie, Aurès) », *L'Anthropologie*, 1978, n° 2, p. 247-282.

CHAMLA M.C. et DEMOULIN F., « Réflectance de la peau, pigmentation des cheveux et des yeux des Chaouïas de Bouzina (Aurès, Algérie) », *L'Anthropologie*, 1978, n° 1, p. 61-94.

CHAMLA M.C. et DEMOULIN F., « Les dermatoglyphes digito-palmaires des Chaouïas de Bouzina (Aurès, Algérie). Analyse intrapopulationnelle », *L'Anthropologie*, 1979, n° 4, p. 626-664.

CHAMLA M.C., DEMOULIN F., « Croissance et conditions de vie dans la région de l'Aurès (Bouzina, Menaâ et Arris) », *Libyca*, 1975, t. 23, p.9-40.

CHAMLA M.C., DEMOULIN F., *Croissance des Algériens de l'enfance à l'âge adulte (région de l'Aurès)*, Paris, CNRS, 1976, 176 p.

CHAMLA M.C., DEMOULIN F., « Conditions de vie et structure démographique d'une population berbère rurale de l'Aurès, Algérie », *Population*, 1983, n° 4-5, p. 849-865.

CORRENTI V., « L'accrescimento de 6 a 20 anni nella popolazione palermita », *Riv. di Antrop.*, 1969, suppl. du vol. 55, 210 p.

DEMOULIN F., CHAMLA M.C., « Données biométriques en rapport avec l'état nutritionnel d'une population adulte rurale d'Afrique du Nord (Algérie, Aurès) », *L'Anthrop.*, 1978, t. 82, n° 2, p.247-282.

DESCLOITRE R., CORNET R., *Commune et société rurale en Algérie. Administration locale et participation au développement dans l'Aurès*, Centre Afr. des Sci. humaines appliquées, Aix-en-Provence, 1968, 87 p.

Recensement général de la population et de l'habitat 1966. Wilaya de l'Aurès, Sous-Direction des statistiques, Oran 1969, série 1, vol. 4, 224 p. ronéot.

WEINER J.S., LOURIE J.A., *Human biology, a Guide to Field Methods*, I.B.P. Handbook n° 9, section Human Adaptability, Oxford, 1969, 621 p.

CHAMLA M.C. et DEMOULIN F., « Croissance et conditions de vie dans la région de l'Aurès (Bouzina, Mena et Arris) », *Libyca*, 1975, t. 23, p. 9-40.

ID., *Croissance des Algériens de l'enfance à l'âge adulte (région de l'Aurès)*, Ed. CNRS, Paris, 1976, 176 p.

ID., « Etude historique et socio-démographique de Bouzina, commune berbère rurale de l'Aurès, Algérie », *L'Anthropologie*, 1981/1982, n° 2, p. 269-298 et n° 3, p. 471-508.

ID., « Conditions de vie et structure démographique d'une population berbère rurale de l'Aurès, Algérie », *Population*, 1983, n° 4-5, p. 849-965.

TABUTIN D., « Mortalité infantile et juvénile en Algérie », INED, *Travaux et Documents*, 1976, cahier n° 77, PUF, Paris.

Sources générales (berbères)

Recensement général de la population et de l'habitat 1966 (RADP, Ministère des finances et du plan, Commissariat national au recensement de la population) :

- Données abrégées, résultats du sondage.
- Résultats de l'exploitation par sondage, Alger, 1968.
- Wilaya de l'Aurès, série 1 / volume IV, Oran, 1969.

BENTOLILA F., *Grammaire fonctionnelle d'un parler berbère. Ait Seghrouchen...*, Paris, 1981.

CHAKER S., *Textes en linguistique berbère (introduction au domaine berbère)*, Paris, 1984.

DOUTTE E., GAUTIER E.F., *Enquête sur la dispersion de la langue berbère en Algérie*, Alger, 1913.

WILLMS A., *Die dialektale Differenzierung des Berberischen*, Berlin, 1980.

WILLMS A., *Grammatik des südlichen Berberdialekte*, Hamburg, 1972.

Sources sur l'Aurès

BASSET A., *Atlas linguistique des parlers berbères*, Alger, 1936 et 1939 (+ cartes).

BASSET A., « Sur la toponymie berbère et spécialement sur la toponymie chaouiïa Ait Fraï », *Onomastica*, 1948, p. 123-126.

BASSET A., *Textes berbères de l'Aurès (Parler des Ait Fraï)*, Paris, 1961, 353 p.

BASSET R., *Loqmân berbère...*, Paris, 1890 (15 textes de l'Aurès).

BASSET R., « Notice sur les dialectes berbères des Harakta et du Djerid tunisien », *IX^e Congrès international des orientalistes*, Londres, 1891, 18 p.

BASSET R., « Notes sur le chaouiïa de la province de Constantine (Sedrata) », *Journal asiatique*, 1896, 36 p.

DEJEUX J., « Le bandit d'honneur en Algérie, de la réalité et l'oralité à la fiction », *Etudes et Documents Berbères*, 4, 1988, p. 39-60 (deux poèmes sur Ben Zelmat, p. 56-57).

- [DJARALLAH A.], « Un conte chaoui : Hend utteyyult », *Awal, Cahiers d'études berbères*, 1, 1985, p. 163-175.
- DJARALLAH A., « Bayyay, un conte chaoui », *Awal, Cahiers d'études berbères*, 3, 1987, p. 198-201.
- DJARALLAH A., « Un conte dans le parler des Ait Abdi (Aurès méridional) », *Etudes et Documents Berbères*, 4, 1988, p. 139-142.
- HANOTEAU A., *Grammaire kabyle*, Alger, 1858/1906 (texte chaoui, p. 355-357).
- GAUDRY M., *La femme chaouiia de l'Aurès*, Etude de sociologie berbère, Paris, 1929 (texte poétique, p. 274-279).
- HAMOUDA N., « Les femmes rurales de l'Aurès et la production poétique », *Peuples méditerranéens*, n° 22-23, 1983, p. 267-269 (texte poétique).
- HUYGHE R.P., *Dictionnaire français-chaouiia*, Alger, 1906, 750 p.
- HUYGHE R.P., *Dictionnaire chaouiia-arabe-kabyle-français*, Alger, 1907, 571 p.
- JOLY A., *Le chaouiya des Ouled Sellem*, Suivi d'un vocabulaire, Alger, 1912, 88 p. (= *Revue Africaine*, 1911/4, p. 441-449 et 1912/2, p. 219-266).
- MAOUGAL M., « L'arabisation des Chaouiia », *Nedjma*, Paris, 1, 1981, p. 20-42.
- MAOUGAL M., « Une étude sociolinguistique en pays chaouiia », *Nedjma*, Paris, 6, 1984, p. 35-50.
- MASQUERAY E., « Voyage dans l'Aourâs », *Bulletin de la Société de Géographie*, juillet 1876 (texte, p. 55-56).
- MASQUERAY E., *Comparaison d'un vocabulaire du dialecte des Zenaga avec les vocabulaires correspondants des dialectes Chawia et des Beni Mzab*, Paris, Imprimerie Nationale, (Archives des missions scientifiques, série III, t. 5), 1879, p. 473-533.
- MASQUERAY E., « Le Djebel-Chechar », *Revue africaine*, 22, 1878, p. 26-48, 129-145, 202-214, 259-281, 1885, p. 72-110.
- MASQUERAY E., « Traditions de l'Aourâs oriental », *Bulletin de Correspondance Africaine*, III, 185, p. 72-110.
- MERCIER G., *Le chaouiia de l'Aurès (dialecte de l'Ahmar-Khaddou)*, Paris, 1896, 80 p. (*Bull. Corr. Afric.*, XVII).
- MERCIER G., « Cinq textes berbères en dialecte chaouiia », *Journal Asiatique*, 1900, 64 p.
- MERCIER G., « Les noms des plantes en dialecte chaouiia de l'Aurès », *XVI^e Congrès International des Orientalistes*, Alger, 1905, t. 2, 4^e section, p. 79-92.
- MERCIER G., « Etude sur la toponymie berbère de la région de l'Aurès », *Actes du XI^e Congrès International des Orientalistes*, Paris, 1897, sect. « Egypte et langues africaines », p. 173-207.
- PAPIER A., « De l'étymologie des mots employés par les Grecs, les Romains, les Arabes pour désigner le Djebel Aurès », *Revue de l'Afrique française*, 1887.
- PENCHOEN Th. G., *Etude syntaxique d'un parler berbère (Ait Frah de l'Aurès)*, Napoli (= *Studi magrebini* v), 1973, 217 p.
- PLAULT, « Etudes berbères, La langue berbère dans la commune mixte de Barika », *Revue Africaine*, 1946, p. 194-207, (vocabulaire, bovins).

RIVIÈRE Th., « Coutumes agricoles de l'Aurès », *Etudes et Documents Berbères*, 3, 1987, p. 124-152 (informations sur les documents recueillis par Th. R., Cinq textes de chansons, p. 148-152).

SERVIÈRE J., *Chants de femmes de l'Aurès*, Thèse complémentaire pour le doctorat ès Lettres, Paris, 1955 [inéédite].

SIERAKOWSKI, *Das Schawi, ein Beitrag zur berberischen Sprach - und Volkskunde*, Dresde, 1871, 137 p.

STRICKER B.H., « Compte rendu de : A. Basset, *Textes berbères de l'Aurès*, 1961 », *Kroniek van Afrika* (Leyde), 1967, p. 122-125.

STUMME H., *Arabische und berberische Dialekte*, Berlin, 1928 (p. 14-19).

Tafsut (série normale, Tizi-Ouzou), 4, 1982, p. 24-28 : Dihya, ney tiyri n Wawras (texte berbère sur une chanteuse aurésienne).

VYČIHL W., « Un problème de cartographie historique : Claude Ptolémée et la cartographie de la Tunisie actuelle », *Polyphème* (Genève), 1, 1969, 31-33. (dénominations des points cardinaux).

INDEX

Mots-clés : Algérie, Anthropologie, Antiquité, Architecture, Géographie, Linguistique, Préhistoire